

L'AVENTURE DE M. MELLAC

PAR
DOMINIQUE



2 francs



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV)



nouveauté

LE JOURNAL MODERNE
— DES JEUNES FILLES —

vous apportera toutes les nouveautés de la mode parisienne.

nouveauté

contient

UN PATRON GRATUIT ENCARTÉ

d'un modèle exclusif et inédit permettant
de faire **trois toilettes différentes.**

nouveauté

**EST LE JOURNAL DES JEUNES
FILLES MODERNES**

Demandez 2 spécimens gratuits à NOUVEAUTÉ, 1, rue du Louvre, Paris-14^e
en vous recommandant de la Collection STELLA.

LISTE DES DERNIERS VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

— "STELLA"—



369. **Petite dame verte**, par Hélène Mathers (trad. A. Chevalier.)
 370. **Cœur égaré**, par Guy de Novel.
 371. **L'offrande**, par M^{me} Ch. Péronnet.
 372. **Loulette et son mari**, par Line Deberre.
 373. **L'idylle sous l'orage**, par Marthe Bousquet.
 374. **L'aveu qui sauve**, par Lya Berger.
 375. **Paladins modernes**, par Claire Géniaux.
 376. **Le jardin des rêves**, par Lucienne Chantal.
 377. **Les jours nouveaux**, par Germaine Verdut.
 378. **Le chevalier vengeur**, par E. Michaud.
 379. **Derrière le masque**, par Jeanne Moret.
 380. **La femme du fou**, par Jean de Barasc.
 381. **Le paradis retrouvé**, par Edouard Adenis.
 382. **Personne ne m'aime!** par Chantal.
 383. **Evangéline**, par A.-M. Hullet.
 384. **D'une fenêtre**, par Marie Thiéry.
 385. **La sacrifiée**, par H.-A. Dourliac.
 386. **Un étrange voisin**, par José Myre.
 387. **Isa, ma cousine**, par Jean Jégo.
 388. **L'île des sept dormeurs**, par Alice Marin.
 389. **Aime-moi...**, par Marie de Wailly.
 390. **Gladys... et le poro-épic**, par Léon Lambry.
 391. **J'ai deux amours**, par M. de Crisenoy.
 392. **Au pays du soleil**, par Pierre Claude.
 393. **La fiancée perdue**, par Guy de Novel.
 394. **La chance**, par René Daumière.
 395. **Vaincre!** par J.-G. Chenavéry.
 396. **La petite fille au fantôme**, par Isabelle Sandy.
 397. **Mission secrète**, par C.-N. Williamson (trad. E.-P. Margueritte).
 398. **Le bien-marié**, par Georges Beaume.
 399. **Droit son chemin**, par Jean de Lapeyrière.
 400. **Neémi bon-cœur**, par Antony Dreyer.

(Suite au verso)

Derniers volumes parus dans la Collection (suite).

401. **Au gré du destin**, par Y. de Saint-Céré.
402. **La femme au miroir**, par Paul Cervières.
403. **En face de la vie**, par Marthe Fiel.
404. **L'homme est le maître**, par Ruby M.-R. Ayres (trad. M.-H. Lagarde).
408. **Le mobile secret**, par H. Lauvernère.
405. **Le voyageur inattendu**, par Germaine Verdat.
406. **Un mari par surcroît**, par J. Dorlhis.
407. **Deux fiancées**, par Ch. Garvice (trad. O'Nèves).
409. **Davia**, par Jean Rosmer.
410. **Un cœur renaît**, par Marie de Wailly.
411. **Quand il revint...**, par H. de Marcillet.
412. **Moute et les deux cousins**, par Guy de Téraumont.
413. **En plein mystère**, par Eymery Stuart.
414. **Anne-Marie**, par Jean Marclay.
415. **Prise au piège**, par Brada.
416. **Deux visages, un amour**, par Paul Bergh.
417. **Fleurs exotiques**, par L. de Maureilhac.
418. **La 35-45 R.J.**, par M.-A.-E. Séouzia.
419. **Le mal que fit une femme**, par L. Gestelys.
420. **Quand l'amour parle**, par M. de Crisenoy.
421. **Gilbert et l'ombre**, par Lita Guérin.
422. **Cœur fermé**, par M.-A. Dourliac.
423. **Dramatique amour**, par Louis Candray.
424. **Dolly Dollar**, par M.-M. d'Armagnac.
425. **Le manoir menacé**, par Jean de Lapeyrière.
426. **La revanche du passé**, par A. de Beaufranchet.
427. **L'Eternelle Chanson**, par Claude Chauvière.
428. **Le Roman de Jo**, par Lise de Cère.
429. **L'Etrangère**, par Claude Renaudy.
430. **La gamme de « Do »**, par Marie Barrère-Affre.
431. **Beautés Rivaies**, par Louis d'Arvers.

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : **2 francs**; franco : **2 fr. 25**.

Cinq volumes au choix, franco : **10 francs**.

DOMINIQUE

L'AVENTURE DE M. MELLAC

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

L'Aventure de M. Mellac

A SABINE V.
Affectueux souvenir

I

C'était la rentrée des classes, par une grise matinée d'octobre. Il était huit heures, et, à travers les rues qui avoisinent le lycée, sous un ciel couleur de cendre, les écoliers accouraient, sac au dos ou serviette sous le bras.

Rien n'était plus vivant que cette foule de petits garçons tapageurs, les yeux brillants, le visage fouetté par le vent matinal qui avivait les couleurs rapportées des vacances. Et, sous leur léger babillage, ils cachaient bien des émotions, bien des anxiétés déjà; car, si quelques insoucians tâtaient dans leur poche une poignée de billes, en sautant à cloche-pied, il y avait parmi eux des enfants déjà réfléchis qu'inquiétaient leur changement de classe et les nouveaux professeurs; ils savaient qu'une année qui commence cache un peu de mystère et promet des surprises.

A cette foule bruyante se mêlaient des parents, des professeurs au pas mesuré, au visage résigné ou placide de gens qui connaissent la vie.

La foule s'engouffra sous le porche du lycée, envahit la cour où des surveillants essayèrent de maintenir l'ordre, et le censeur fit l'appel des élèves, tandis que le proviseur répondait affablement aux parents groupés autour de lui, sous une sorte de péristyle.

Le proviseur avait la barbe blanche et un air paternel qui lui attirait les sympathies.

— M. Mellac n'arrivera que ce soir, expliquait-il à une grosse dame haute en couleurs ; il commence ses cours demain seulement.

— Alors nous pouvons compter sur une bonne année ? s'enquit un monsieur à lunettes d'or.

— Autant qu'il est possible de prévoir en ce monde, Monsieur le député. Le nouveau professeur de philosophie est un jeune agrégé, sorti n° 1 de Normale supérieure ; il arrive précédé des notes les plus élogieuses, on nous annonce un sujet d'élite, un futur Pascal, et, grâce à ses vingt-huit ans, nous profiterons de ses débuts.

— Ah ! c'est son premier poste ! murmura, déçu, un monsieur chauve. Il manquera d'expérience.

— Sans doute, monsieur Thomas ; mais, je le répète, sans cette bienheureuse inexpérience, le lycée de Nevers ne se féliciterait pas de le posséder ; croyez-moi, on nous gâte en nous le prêtant, et il n'y restera pas longtemps.

— Et de ses opinions, de ses idées, que sait-on ? claironna une dame qui avait le nez impertinent et qui brandissait un face-à-main.

— C'est un jeune homme, fit le proviseur avec un fin sourire, et, ici, nous ne nous occupons pas des opinions politiques, mais je crois que les siennes vous plairont, Madame : M. Mellac appartient à une famille distinguée, un de ses frères est polytechnicien, un autre chirurgien, son père était professeur de faculté lui-même.

— Il est mort ? s'informa la dame.

— Oui, Madame, et M. Mellac habite Paris avec sa mère.

— Il est probable que notre ville ne lui plaira guère, dit aigrement la dame : Nevers offre peu de ressources à un Parisien.

— Du moins les communications sont faciles avec la capitale, et M. Mellac est libre du mardi au vendredi : il pourra faire le voyage chaque semaine, si le cœur lui en dit. Ah ! M. Serrurier !

D'un geste aimable, le proviseur prit congé de ceux qui l'entouraient pour aller au nouveau venu, et, dans son dos, on échangea des impressions :

— Il est fêru du nouveau professeur de philo, le proviseur. Cependant M. Elmet avait bien préparé mon aîné, et j'aurais préféré qu'il reste encore un an à Nevers, pour s'occuper de Victor.

— Et moi, je me méfie des gens dont on dit tant de bien, assura la dame au nez impertinent. Mon fils est très intelligent, il s'entendrait mieux avec un professeur qui eût moins de personnalité. Ma fille est remarquablement douée aussi et n'a pas pu passer d'examen à cause d'un professeur dont tout le monde se louait, comme de ce M. Mellac. Je préfère les gens moins remarquables, et je commence à avoir de l'expérience : on en acquiert, dans l'armée, avec les changements de garnison.

— Madame, je pense comme vous. Gustave a déjà vingt ans ; il a échoué l'année dernière pour avoir discuté avec l'examineur, en histoire. Aussi je vous demande un peu si les examinateurs...

La cloche réclama le silence. Le troupeau des lycéens était maintenant rangé en colonnes, elles s'ébranlèrent et disparurent dans les bâtiments. La cour fut déserte ; autour, les portes qui avaient aspiré les élèves béaient, les aiguilles de l'horloge tournaient implacablement, et il n'y eut plus d'agitation que dans la loge du concierge, où les parents réclamaient encore des renseignements. Les classes commençaient.

Le train de l'après-midi amena de Paris un grand nombre de voyageurs. Ils étaient cependant rares en 1^{re} classe, et, dans son compartiment, un élégant jeune homme était seul ; il lisait. Quand le train s'engagea sur le pont, le jeune homme passa dans le couloir pour regarder le paysage, mais on était déjà entouré de maisons, et le quartier est triste autour de la gare. Le jeune homme eut donc une mauvaise impression de Nevers ; il retourna dans le

compartiment chercher ses bagages et faire ses derniers préparatifs.

Il glissa dans un sac le volume de Platon qui l'avait absorbé au point de l'empêcher d'admirer la Loire et de s'apercevoir qu'il arrivait, traversa la gare d'un pas assuré et porta ses valises jusqu'à un omnibus dans lequel il monta lui-même : c'était celui du meilleur hôtel de la ville.

Cet hôtel, recommandé par le Touring-Club, avait belle apparence; notre jeune homme en fut rasséréné.

— M. Mellac?... Suivez-moi, Monsieur. Nous vous avons réservé le 33, au deuxième étage, où vous serez tranquille; mais si la chambre ne vous plaisait pas, nous vous en donnerions une autre.

Le patron était grand, gros, rouge; il s'introduisit, après M. Mellac, dans l'ascenseur, tandis qu'un garçon montait les valises.

— Par ici, Monsieur.

L'hôtelier présentait une vaste chambre avec balcon, cabinet de toilette et tout le confort moderne.

— *A priori* cette chambre me plaît, monsieur..., monsieur Lambinot, n'est-ce pas?

— Lui-même.

— Seulement il faut que j'y sois tranquille pour travailler.

— Vous n'entendrez pas trop le bruit du dehors, ni l'ascenseur, et la clientèle est sérieuse.

Le sourire de M. Lambinot signifiait qu'il ne prenait pas trop au tragique les projets de travail de ce jeune et élégant gentleman.

— Je vais faire un brin de toilette et, pour le moment, je n'ai besoin de rien. A bientôt, monsieur Lambinot.

L'hôtelier retrouva, au bureau, sa fille qui l'attendait.

M^{lle} Lambinot était une belle personne, elle avait le chic d'une gravure dernier cri, elle portait une toison d'un blond mode, elle avait des peintures variées, sa taille était parfaite et son visage assez joli, sans trop d'expression.

— Papa, qui est le nouveau client ?

— Le professeur du lycée, fille.

— Pas possible ! Le prof..., celui qui a pris pension ici ?

— A trente-cinq francs par jour, oui, fille.

— Ne lui compte pas trop cher, au moins, qu'il n'aille pas ailleurs.

— Je ne crois pas ; il a eu l'air content.

Et M^{lle} Lambinot, bombant le torse, tapotait ses ondulations devant la glace, arrangeait son collier de jade sur un décolleté très blanc et répétait :

— Pas possible que ce soit le nouveau prof !

Et le fait est que quand M. Mellac descendit, rasé, reposé, pomponné, il ressemblait plus à un jeune homme du monde qui part pour un thé-bridge qu'à un professeur de lycée qui va rendre visite au proviseur. Il n'avait pas de chapeau ; ses cheveux châtain clair, séparés par une raie impeccable, plaqués sur les tempes, son teint frais, son aimable visage, séduisirent M^{lle} Lambinot.

Ce fut elle qui lui indiqua le chemin du lycée, et, sous prétexte de le mieux renseigner, elle l'accompagna jusqu'à la porte.

M. Mellac s'éloigna d'une grande allure dégingandée qui acheva de stupéfier M^{lle} Lambinot. Il n'était décidément pas dans le style de ses collègues !

Parvenu au milieu de la place, il regarda autour de lui. La porte de Paris n'était qu'un fac-similé de l'arc de triomphe de Titus qu'il avait vu quelques mois auparavant, elle lui inspira une moue méprisante. A gauche s'ouvrait la route de Paris ; à droite, la rue du Commerce descendait vers la Loire ; M. Mellac n'éprouvait toujours pas d'enthousiasme. Il se dirigea nonchalamment vers le lycée.

Quand il sortit du cabinet du proviseur, il était optimiste ; il avait reçu un cordial accueil qui le réconciliait avec la province, et, comme il était impulsif et enthousiaste, il trouva un autre aspect, tout favorable, à la cour et aux bâtiments qui l'encaadraient. En le reconduisant, le proviseur lui glissa :

— Nevers s'honore déjà d'avoir eu Hippolyte Taine, à ses débuts.

On n'est pas plus aimable; des larmes en vinrent aux yeux de M. Mellac, et ils échangèrent une vigoureuse poignée de main.

Quand M. Mellac fut sorti, le proviseur se tourna vers le censeur et lui dit :

— J'avais bien deviné : c'est un as et un gentil garçon, naïvement content de lui, très jeune de caractère, peut-être un peu ombrageux, mais une intelligence lumineuse.

— Nous aurons donc de nombreuses mentions, cette année, fit le censeur, pratique.

M. Mellac se retrouva dans la rue du Commerce et se rappela que le censeur lui avait recommandé l'église Saint-Etienne parmi les curiosités de la ville. Il s'en fit indiquer le chemin.

Et il abordait les passants avec un si gracieux sourire et une mine si avenante que les visages les plus renfrognés s'humanisaient à son contact.

Il découvrit la merveille de l'art roman enfouie au milieu de masures, et il l'admirait à haute voix :

— Curieux ! Superbe ! Dommage qu'on ne l'ait pas dégagée de ces bicoques !

Il entra dans l'église, et tout de suite la hauteur des voûtes, l'ombre qui y régnait, le silence, la majesté de l'édifice l'invitèrent au recueillement.

Il était très émotif et, dans cette église, il sentit soudain sa solitude.

Comme certains collégiens plus intelligents ou plus nerveux que les autres, il se posa la question que ses élèves se posaient le matin : Que lui réservait l'année scolaire qui commençait et par laquelle s'ouvrirait sa carrière ?

En face de l'inconnu, un petit frisson courut entre ses épaules, et, pour chasser cette impression désagréable, il sortit.

Le temps était doux, le ciel s'éclaircissait. Les cheveux au vent, les mains dans les poches, M. Mellac grimpa jusqu'à la place du Château et recula pour mieux juger de l'ensemble du palais ducal. Il

en est peu d'aussi bien conservés et qui présentent à la fois autant d'unité en même temps que de fantaisie. M. Mellac admira sans réserve ce qui avait été la résidence des ducs de Nevers et qui sert aujourd'hui de Palais de Justice.

Il ne se doutait pas que, derrière lui, une vieille fée à lunettes interpellait la dame qui s'était vantée, le matin même, d'avoir acquis de l'expérience dans ses nombreuses garnisons :

— Il paraît que c'est le nouveau professeur du lycée. Quel genre !

— Dire qu'on lui confiera des jeunes filles ! Aujourd'hui, on ne s'étonne de rien ! Heureusement, je n'ai que des fils !...

— M^{me} Maillard le trouve charmant, ... mais il est célibataire, et elle voudrait bien marier Célénie !

Ignorant qu'il soulevait ces commérages, qui l'eussent diverti, M. Mellac descendit jusqu'à la Loire, s'avança au milieu du pont et se retourna.

Il découvrit toute la ville, dominée par sa cathédrale, et il changea d'avis. Maintenant il trouvait que nos pères avaient le sens de l'esthétique et que nos vieilles villes ont souvent autant d'allure que de poésie.

— C'est curieux, murmurait-il, mes impressions sont fugaces : j'ai d'abord jugé Nevers laid et désagréable ; il me semble à présent que je m'y plairai. Il s'agit de savoir regarder.

Le vent embrouillait ses cheveux, dérangeant sa coiffure, rafraîchissant aussi son front, et il regagna l'hôtel d'un pas assuré.

Il ne s'aperçut pas que M^{lle} Lambinot guettait son retour, dans le bureau, et il se retourna seulement quand l'hôtelier l'interpella :

— Monsieur Mellac, votre clef !

— Ah ! merci, monsieur Lambinot.

— Ma fille, monsieur Mellac, ma fille Dolly.

— Mademoiselle...

M. Mellac s'inclinait avec grâce et aisance, comme dans un salon.

— Dolly parle couramment anglais, ce qui pourra vous être agréable.

Elle minaudait :

— *Yes, Sir, I speak english pretty well.*

— Je suis désolé, Mademoiselle, mais je n'ai appris que l'allemand et l'espagnol. Je parle couramment cette première langue, mais je ne sais pas un mot d'anglais.

Elle était visiblement déçue; le sourire qui accompagnait cette défaite la consola, et M. Mellac s'esquiva : il avait hâte d'être seul.

On trouve une certaine volupté à la solitude parfaite, M. Mellac l'éprouva; il ouvrit sa fenêtre, passa sur le balcon et alluma une cigarette.

Sa chambre donnait sur la place dont les réverbères étaient déjà éclairés, car la nuit tombait; la ville entraînait dans le repos. M. Mellac adopta Nèvers, cet hôtel, sa chambre.

Sa cigarette à demi consumée, il l'écrasa sur le balcon, ferma la fenêtre et mit en ordre le contenu de ses valises.

D'ordre, il n'en avait guère, ses gestes étaient brusques et maladroits; il eut recours à la femme de chambre. Elle s'empressa, lui jetant un coup d'œil à la dérobée, s'efforçant d'alimenter la conversation.

Mais M. Mellac, qui fumait beaucoup, avait allumé une autre cigarette et ne voyait même pas que Rosine était jeune et jolie; il faisait mentalement des comptes.

Quand ses rangements furent terminés, il constata qu'il lui restait encore une heure avant le repas. Autour de lui, la chambre était confortable, des bibelots la rendaient intime; sa mère les avait judicieusement choisis avec un tact très sûr, dans l'espoir de lui rendre son gîte vite familier et de l'y retenir.

« Je veux que tu te plaises chez toi, mon petit », avait-elle dit.

Il se jeta dans un fauteuil et, tout en fumant, il se mit à penser à elle avec attendrissement.

Elle devait s'inquiéter déjà. Quelles seraient les impressions de son Noël? Le climat lui serait-il favorable? L'apprécierait-on à sa valeur?

Et Noël Mellac se félicitait d'avoir eu la vie douce : aucun chagrin, sauf la mort de son père, aucun souci ne l'avaient assombrie; une large aisance régnait chez lui. Aucun échec : il avait toujours brillamment réussi, enlevant prix, mentions, diplômes et, plus tard, les premières places dans les concours.

« M. Noël est né coiffé », disait de lui sa vieille bonne...

Aussi voyait-il la vie en rose. Jusque-là il avait été entouré d'admiration et de chaude tendresse, et, comme il était optimiste, il ne prévoyait pas d'avatars pour l'avenir. Sa page était nette au livre du destin.

Sans doute il ne s'amuserait pas beaucoup en province, mais il ne comptait pas s'y éterniser : un an serait vite passé. Ses classes au lycée, ses cours militaires — car il comptait suivre ceux d'officiers de réserve — absorberaient la majeure partie de son temps; il irait à Paris du mardi soir au vendredi matin; ainsi la vie serait possible.

Il connaissait suffisamment les lycées pour craindre de n'y pas trouver d'amis ni de ressources auprès de ses élèves, mais il avait de bons camarades, ses frères, sa mère, à Paris; et, à Nevers, le travail lui suffirait.

Dans une existence si bien remplie il n'y avait pas beaucoup de place pour l'amitié, et moins encore pour l'amour.

L'amour — Noël était un peu vexé de l'avouer, — il ne l'avait encore jamais éprouvé, il n'avait pas eu le temps d'y penser.

Après les bachots étaient venus la préparation de Normale supérieure, trois ans d'école, l'agrégation, le service militaire. Ouf! Dans un tel programme il n'y avait pas place pour rêver, et quand Noël rêvait, c'était de philosophie. Il était pourtant sûr d'avoir du cœur, il se croyait même sensible parce qu'il

était émotif, et il ne se doutait pas qu'il s'engagerait bientôt dans une aventure romanesque qui changerait toute sa vie si bien réglée d'avance. Il pensait, enfoncé dans son bon fauteuil, une cigarette aux lèvres :

« Un vrai philosophe est au-dessus des aventures vulgaires. Plus tard, beaucoup plus tard, je me marierai, j'aurai des enfants; mais il s'agit d'abord d'obtenir le doctorat et d'être professeur de faculté. »

II

Pendant plusieurs semaines Noël passa le week-end à Paris et ne s'ennuya pas à Nevers le reste du temps. Ce samedi-là, un cours d'officiers de réserve l'y retenait malgré un temps affreux, un vrai temps de novembre.

Dans la cour du lycée, la bourrasque faisait courber le dos des élèves, pourtant habitués aux intempéries. Noël alluma une cigarette et s'arrêta sous le cloître pour les regarder défilér en se bousculant, car c'était la sortie de cinq heures. Il aperçut alors le proviseur qui lui faisait signe; il rabattit son chapeau sur ses yeux et, en quelques enjambées — il avait les jambes longues, — il passa à travers les trombes d'eau, traversa la cour et arriva sous le péristyle sans grand dommage.

— Vous ne partez pas pour Paris, monsieur Mellac?

— Je ne le peux pas : j'ai un cours militaire, demain matin, et après ce ne sera plus la peine de me mettre en route.

— Vous n'allez guère vous amuser à Nevers, par un temps pareil. Justement, je voudrais profiter de ce que vous êtes ici pour vous faire surveiller une composition des philosophes, lundi, de deux à six.

— Entendu, Monsieur le proviseur.

— Vous ne vous plaisez guère en province, hein?

— Je n'ai pas le temps de m'y ennuyer, je travaille beaucoup.

— Je sais. Mais comment emploierez-vous votre dimanche? Avez-vous des relations à Nevers? Je n'ose parler de nos spectacles à un Parisien!

— Des relations? Non, ma foi. Pourtant ma mère a ici une amie, qui est même ma marraine. Peut-être en avez-vous entendu parler? Elle est très riche : M^{me} Borel.

— Tout le monde connaît M^{me} Borel, la veuve de l'industriel de Fourchambault; on la soupçonne d'avoir hérité quarante millions. Allez la voir, plaisanta le proviseur : elle n'a pas d'enfant, et on ne sait jamais! Au pis aller, elle vous invitera à déjeuner demain, et votre dimanche sera occupé!

— Hum! agréablement? Je garde d'elle un souvenir méfiant, mais je ne l'ai pas vue depuis des années.

— Je ne la connais pas personnellement, vous savez. Elle n'est plus ni jeune ni belle; je la crois occupée de bonnes œuvres, mais je ne saurais vous renseigner sur son caractère. On la dit originale; elle habite Nevers la plus grande partie de l'année et elle est propriétaire du superbe château d'Huon, que vous avez peut-être remarqué en venant de Paris : on l'aperçoit du train, à une vingtaine de kilomètres de Nevers.

— Je vois : des arbres le dissimulent encore en cette saison, mais il m'a paru formidable, avec d'énormes tours rondes, des toits pointus couverts de vieilles tuiles, des mâchicoulis, des créneaux; un château fort, quoi! et il n'y en a pas beaucoup de cette importance dans le pays!

— C'était une des résidences des ducs de Nevers; il est unique en son genre. Maintenant il n'y a plus que les industriels ou les financiers pour s'offrir le luxe d'habiter ces forteresses; nous sommes en République, l'argent a changé de mains.

Ils se séparèrent après avoir échangé quelques banalités de ce genre.

En rentrant à l'hôtel, Noël marmonnait :

— Maman m'avait bien dit que ma marraine était très riche, mais je ne me doutais pas qu'elle l'était à ce point. Quarante millions ! Peste !

Il rit haut, et son visage clair prit une expression malicieuse.

— Il n'y va pas doucement, le proviseur : il me voit déjà héritier de M^{me} Borel ! Pourquoi m'adopterait-elle ? Ses neveux et nièces doivent l'entourer, l'assiéger, veux-je dire, et elle trouvera que j'ai mis peu d'empressement à renouer avec elle, après l'avoir « laissée tomber ».

Monologuant ainsi, il se trouva devant l'hôtel ; le sourire de M^{lle} Lambinot l'accueillit.

Ce sourire l'agaçait ; il l'avait d'abord trouvé charmant, mais comme elle souriait à propos de tout et de rien et qu'il n'arrivait pas à connaître son visage au repos, Noël en était exaspéré.

Il se « sauva » dans sa chambre, le mot est exact, car on aurait pu le croire poursuivi, le voyant grimper l'escalier quatre à quatre.

Dans sa chambre, il alluma une cigarette, pour n'en pas perdre l'habitude, et il colla son front à la vitre. Le temps était toujours peu engageant, un rideau de pluie tendu devant la fenêtre l'isolait du reste du monde, et il semblait que, loin de se calmer, ce déluge redoublait de violence.

Le jeune philosophe hésita : se calfeutrerait-il dans sa chambre, où il lirait confortablement, où il se ferait servir une tasse de thé, ou irait-il la demander à M^{me} Borel ?

Il prit ce dernier parti.

« Sans quoi je n'irai jamais », s'avoua-t-il.

Il fit donc un brin de toilette, s'énerva contre son nœud de cravate qu'il n'arrangeait pas à son gré et se fit conduire en voiture, pour ne pas arriver crotté chez cette veuve sans enfant, probablement méticuleuse comme une vieille fille.

La voiture s'arrêta rue de Nièvre, devant un portique qui fit rêver notre philosophe. Un hôtel Louis XV se dressait devant lui, sous un capuchon

de lierre qui débordait des murs, achevant de lui donner un cachet à la fois élégant et vétuste.

Noël renvoya la voiture, s'abrita sous l'auvent et sonna.

A ce moment, M^{me} Borel, assise dans une profonde bergère de son merveilleux salon, dont chaque meuble était une pièce de musée, M^{me} Borel gourmandait une très jeune fille, de sa voix aigre :

— Vous vous en voudriez de me rendre le moindre service !

— Je crains, ma tante, que cette guipure ne soit perdue si j'y ajoute un point. Ce n'est pas mauvaise volonté de ma part : il faudrait être spécialiste pour refaire ce dessin.

Et, d'un air navré, la jeune fille montrait un fin réseau de dentelle ancienne, au dessin effectivement compliqué.

— Bon, bon ; vous êtes adroite quand vous le voulez, mais vous seriez fâchée de me faire plaisir. Pourtant je vous loge, je vous nourris, je vous habille, mais tout cela ne compte pas pour vous. Oh ! je ne m'attendais pas à de la reconnaissance : c'est une monnaie qui n'a plus cours ; mais enfin...

La jeune fille retenait ses larmes et ne savait où se mettre avec sa dentelle.

— Essayons, ma tante.

— Non, il est trop tard, maintenant ; il aurait fallu que vous ayez un bon mouvement. Puisque vous en êtes incapable, allez *Aux Doigts de Fée*, montrez cette dentelle à M^{lle} Andrée et revenez me dire ce qu'elle conseille. J'ai confiance en elle.

Elle rappela la jeune fille qui sortait :

— Germaine ! Si elle proposait de la faire réparer, vous demanderiez le prix et vous ne décideriez rien avant de m'avoir consultée.

— Naturellement, ma tante.

— Sait-on jamais, avec vous ! Et ne lui laissez pas la dentelle ! Vous avez compris ?

— Oui, ma tante.

Au moment où Germaine sortait, Noël sonnait à

la porte de M^{me} Borel; ils se croisèrent, mais elle était si effacée et simplement vêtue d'un costume de pensionnaire qu'il se demanda s'il avait affaire à une domestique. Dans le doute il ôta son chapeau et le garda à la main. D'ailleurs, un maître d'hôtel à favoris et stylé l'introduisit aussitôt dans le vestibule clair et luxueusement meublé.

— Qu'est-ce que c'est? demanda M^{me} Borel, sans bouger de son fauteuil.

— M. Noël Mellac, Madame.

Elle répéta : « Noël Mellac! » et laissa tomber son tricot sur ses genoux.

— Eh bien! faites-le entrer.

Elle examina de la tête aux pieds le grand jeune homme qui s'avancait, et cet examen la satisfit, car son regard devint moins dur.

— Je n'ose pas vous dire, comme aux enfants, que vous avez grandi, mais c'est vrai, et vous avez tant changé que je ne vous aurais pas reconnu.

Noël lui baisa la main et se redressa :

— C'est que nous ne nous sommes pas vus depuis des années, marraine, et il faut que je sois nommé à Nevers...

Elle l'interrompit :

— Vous n'avez guère mis d'empressement à me le faire savoir.

Il bafouilla : les heures de classe, le week-end à Paris, son travail personnel, les cours militaires, etc...

— Tu, tu, tu! C'est vite fait de venir embrasser sa vieille marraine quand on en a envie, mais tu n'en avais pas envie. Je n'ose plus vous tutoyer.

— Je vous en prie, marraine!

Elle parut satisfaite de la permission :

— Cela te ferait plaisir? Eh bien! mon filleul, quand t'ai-je vu pour la dernière fois? Tu avais encore des culottes courtes. Mon Dieu! c'était pendant la Guerre. Comme le temps passe! Après, à chacun de mes voyages à Paris, tu étais pensionnaire, tu étais à Normale, tu étais au régiment. J'étais fière de toi, mais enfin j'aurais bien voulu te

voir davantage, et sans ta mère j'aurais ignoré si tu étais encore de ce monde. Tu es ici depuis un mois, depuis le 3 octobre exactement. Oui, je suis bien renseignée : ta mère m'a écrit.

Qui eût entendu M^{me} Borel parler à sa nièce, un instant auparavant, eût trouvé qu'elle prenait un autre ton, tout de miel, pour s'adresser à son filleul.

Il l'examinait à la dérobée : elle approchait de la soixantaine, néanmoins ses cheveux roux blanchissaient à peine, son teint était taché par le soleil, ses yeux verts avaient des reflets métalliques, comme ceux des chats ; mais ce qui frappait d'abord, c'était son profil de chouette, avec sa bouche aux lèvres minces qui rentraient dans le bas du visage, et des lunettes d'écaille achevaient la ressemblance.

Elle avait néanmoins de belles mains, de belles bagues et la taille encore droite.

Peut-être à cause de ce physique, sa marraine ne le mettait pas en confiance, et Noël éprouva le besoin de se défendre :

— Je vous assure, marraine, que je ne suis guère libre : j'ai quinze heures de cours par semaine, au lycée ; ajoutez-y la correction des devoirs ; j'en fais moi-même pour mes professeurs militaires, enfin je prépare le doctorat.

— Encore ! Tu n'as pas assez de titres ?

— Je veux être professeur de faculté, comme papa, marraine.

— Très bien ; je te pardonne, à condition que tu déjeuneras avec moi demain et que tu me feras une visite chaque semaine.

— C'est promis, marraine.

Le ton enjoué, le sourire de son filleul charmaient cette vieille originale, mais elle retrouva soudain tout son fiel :

— Ah ! c'est vous, Germaine ? Eh bien ! entrez.

La jeune fille s'était arrêtée, interdite, sur le seuil du salon.

— Approchez donc, puisque vous voilà. Aussi bien faudra-t-il que vous fassiez connaissance ; mais

une autre fois arrangez-vous pour ne pas me déranger quand je reçois.

Elle présenta :

— Mon filleul, Noël Mellac, agrégé de philosophie ; ma nièce, Germaine Borel. Vous pouvez lui tendre la main.

Germaine s'exécuta, rougissante.

— Eh bien ! que dit M^{lle} Andrée ?

— La dentelle est irréparable, il faudrait l'envoyer à Paris, ma tante.

— Vous avez arrangé cela ensemble. C'est bon, j'y passerai moi-même ; laissez-moi le paquet. Et maintenant, allez travailler. Figure-toi qu'elle prépare justement le bachot de philosophie.

— Quelle heureuse coïncidence ! Je serai enchanté si je peux vous être de quelque utilité, Mademoiselle.

— Tu es bien gentil, mais des leçons particulières, ce serait de l'abus : je lui offre déjà un cours par correspondance.

Germaine était cramoisie.

— Je ne parlais pas de leçons, mais de conseils, marraine. C'est difficile de faire de la philosophie par correspondance.

— Comme tu voudras, mon ami. Et arrangez-vous, Germaine, pour ne pas avoir un 5 en physique, cette semaine. Elle est nulle en sciences.

— Ah ! bah ! Je vous aiderai à faire votre problème, demain, Mademoiselle.

Elle remercia d'une voix inintelligible.

— Allez, maintenant ; vous avez perdu assez de temps.

Quand Germaine fut sortie, M^{me} Borel expliqua :

— Elle m'appelle tante, mais c'est une petite cousine de mon mari. Comme elle porte son nom et qu'elle est orpheline de guerre, j'ai cru devoir la recueillir.

— Vous avez fait une bonne action, marraine.

— Est-ce qu'on sait ? Elle fera une ingrate de plus. Elle me coûte huit mille francs, outre sa nourriture, son entretien et ses études, et elle ne me rend

aucun service. Ah! je ne m'attendais pas à de la reconnaissance! Je donne tant aux œuvres, cela ne fera qu'une de plus! Mais je la traite comme une parente. Quand il a fallu l'opérer de l'appendicite, je l'ai dorlotée pendant un mois; or elle n'a jamais eu une bonne parole ou une attention qui me rembourseraient largement...

M^{me} Borel soupira :

— Et je me demande si je ne ferais pas mieux de m'intéresser à une étrangère...

— Oh! non! coupa impérativement Noël. Vous savez, marraine, j'en suis beaucoup pour : « Nettoie d'abord ton devant de porte. »

M^{me} Borel rêva un instant à cette maxime et hocha la tête :

— Tu dois avoir raison; tu es un vrai philosophe, tu me feras du bien, Noël.

— Cette jeune fille paraît insignifiante, mais elle est cousine de votre mari et orpheline de guerre : ce sont des titres à votre charité.

— Sa mère l'a déplorablement élevée : cette fille sans sou vaillant portait des toilettes, allait aux bains de mer, et elle est gourmande comme une chatte. Elle n'avait passé que la première partie du bachot, tandis que sa mère s'exténua à donner des leçons pour entretenir Mademoiselle. La malheureuse femme est morte à la peine, voici dix-huit mois, et j'ai mis bon ordre à cet état de choses. J'habitue Germaine à se lever tôt, à travailler, à se contenter du nécessaire. Elle travaille d'ailleurs sans succès : elle a échoué l'année dernière, et elle ne brille pas davantage cette année.

— Il n'y a pas de temps perdu : elle est toute jeune; elle a seize ans, cette petite?

— Germaine! Elle en aura bientôt vingt et un, et je n'ai pas l'intention de la nourrir toute sa vie, il faudra qu'elle la gagne!

— On ne les lui donne pas, murmura Noël.

— Parce qu'elle est petite et maigre.

— Elle n'est peut-être pas bien forte.

— Ne l'excuse pas : elle passe son temps à rêvasser et elle n'a guère de cœur à l'ouvrage.

— Elle n'est peut-être pas douée?

— Elle ne l'est guère, c'est évident, mais assez pour obtenir la seconde partie du baccalauréat, si elle travaille; après je la caserai dans une administration. Mais elle n'est pas bien intéressante. Parlons de toi : que fais-tu à Nevers?

— Je vous l'ai dit, marraine.

— Mais tu ne m'as pas parlé de tes distractions. As-tu des amis?

— Je ne connais personne.

— N'empêche que M^{lle} Lambinot te poursuit de ses amabilités, que l'employée de la poste, la blonde du guichet 3, t'adresse ses plus gracieux sourires, et que la fille du pharmacien se trouve par miracle sur le seuil de la boutique paternelle toutes les fois que tu passes.

— Comment le savez-vous?

— Je sais tout.

Et, un doigt levé, le regard sévère, elle avait vraiment l'air d'une sorcière.

— C'est vrai, tout le monde est très aimable pour moi, ici.

— Et ailleurs?

— Ailleurs aussi.

Il riait, avec un naïf contentement de lui-même qui n'était pas de la fatuité.

Sa marraine l'admirait en hochant la tête. Elle le trouvait à son goût avec son visage resté si jeune et qui exprimait quand même tant d'intelligence et d'énergie virile. Ses traits presque réguliers, son teint clair, ses grands yeux gris en faisaient un jeune homme des plus séduisants.

— Tu ressembles à ta mère, murmura-t-elle. Thérèse avait le don de sympathie; au couvent, tout le monde l'aimait, et je ne m'explique pas encore l'engouement que j'avais pour elle; elle était beaucoup plus jeune et elle me menait par le bout du nez. Il y en avait de plus jolies, il n'y en avait pas d'aussi

charmantes, et tu verras plus tard que les plus anciennes amitiés restent les meilleures.

— Oh ! je sais ! s'écria Noël avec tant de conviction que M^{me} Borel éclata de rire.

— Vu ta vieille expérience ?

— Celle de la philosophie.

— C'est moi qui avais demandé à ta mère d'être marraine de son troisième garçon.

— Oh ! vous avez été une marraine généreuse !

— Peuh ! affectueuse, surtout. Tu m'as déçue. La guerre, mon veuvage m'ont séparée de ta mère ; tu avais grandi, tu es devenu indifférent. Je te retrouve enfin et je te pardonne, car, moi qui ne le suis guère pour les autres, je suis indulgente pour ta mère et je le serai pour toi : on a de ces faiblesses... Je m'occuperai donc de toi. Noël, je veux te marier.

Il cria drôlement :

— Aïe ! Marraine, que vous ai-je donc fait ?

— Aurais-tu du parti pris contre le mariage ?

— Non, mais je ne veux pas me marier encore.

— Pourquoi ? Tu es à l'âge parfait, et ta mère le désire.

M^{me} Borel alla chercher une lettre dans son secrétaire :

Je vous confie votre filleul, Sylvie, et vous comblerez mes vœux si vous réussissez à le bien marier. Cela vous sera facile avec vos relations, et autrefois vous aimiez à faire des mariages. Par principe, je me méfie des Parisiennes et je préférerais quelque provinciale intelligente, douce, pas trop moderne, pour notre Noël qui peut avoir des prétentions...

— Je m'arrête : le reste te donnerait trop d'orgueil, mon ami ; mais tu vois dans quels sentiments ta mère t'envoie à Nevers.

Noël semblait très ennuyé :

— J'ai peur de vous paraître orgueilleux si je vous dis toute ma pensée, marraine.

— Essaie quand même.

— Le mariage ne convient pas aux hommes supé-

rieurs; la rançon du génie est l'isolement, et j'ai conscience de ma valeur, tous mes professeurs comptent que je deviendrai quelqu'un.

— En voilà une bêtise! Pasteur n'était-il pas un bon père de famille? Et tant d'autres!

— Ce n'était pas un philosophe, et, une fois marié, on est paralysé par une foule de charges et de soucis, on ne peut plus prendre son vol.

— Alors tu renoncerais à être heureux pour devenir un grand homme?

— Il y a une certaine volupté dans la solitude absolue.

— Tu es un enfant; laisse-toi guider par ceux qui t'aiment. Les jeunes filles te plaisent, t'attirent, n'est-ce pas?

— Certaines, du moins.

— Donc, si je te présente une jeune fille jolie, intelligente et riche, cela s'entend, tu te laisseras faire?

— Ou tenter, marraine.

— Bien. Par exemple, ta mère se fait des illusions : je connais le monde, et un professeur, même agrégé, y a peu de prestige.

— Justement, marraine, je le lui expliquais : tant que nous sommes normaliens, on nous fait fête dans les salons; une fois professeurs, nous ne comptons plus.

— Le monde est illogique, mon petit, mais il est comme il est : nous ne le réformerons pas. Enfin, tu es toi, et je ne désespère pas de te bien caser, selon les souhaits de ta mère; j'ai même déjà une idée.

— Oh! pas si vite, marraine! Je ne suis pas mûr pour le mariage, j'ai horriblement peur de perdre ma liberté!

— Tu me parais trop content de toi; on t'a flatté, et trop de succès nuit; tu es égoïste, comme tous les hommes, mais quand tu aimeras tout cela changera.

— Ce qui me rassure, c'est que vous ne vous passerez pas de mon consentement, marraine.

— A demain, mon filleul; le déjeuner est pour midi.

— Excusez-moi, marraine, je sortirai du cours à midi exactement : je serai peut-être un peu en retard.

— Alors, mettons midi et demi, et ne fais pas une toilette de marié : nous serons seuls.

III

Noël avait examiné les devoirs de Germaine, et, malgré son désir de l'encourager, il en avait conclu qu'elle était une élève médiocre, de celles qui n'intéressent pas un professeur de lycée. Elle était nulle en sciences, incapable d'obtenir une mention, partant peu intelligente.

Le sujet fut donc vite épuisé. Après lui avoir donné des conseils généraux, Noël se détourna de cette jeune fille insignifiante à tous points de vue et qui ne répondait que par oui et par non.

Il la plaignait parce que M^{me} Borel l'accablait d'aigres remontrances; elle lui adressa en sa présence deux remarques blessantes, Germaine ne répondit pas, mais elle devint très rouge et ses yeux s'emplirent de larmes qui ne coulèrent pas. Noël en fut gêné; néanmoins il n'était pas assez charitable pour s'apitoyer longtemps sur le sort d'une jeune fille qui ne lui inspirait qu'indifférence. Par contre M^{me} Borel réservait toutes ses grâces pour son filleul.

Quand le déjeuner fut terminé, on passa au salon pour prendre le café, et on attaqua le grand sujet :

— Je me suis occupé de toi, Noël, et tu serais agréé. Il s'agit de la fille du D^r Michel. Il habite Nevers, mais il fait la saison de Vichy, et tu sais ce que gagnent les médecins de villes d'eaux. Celui-ci donne trois cent mille francs de dot à sa fille unique.

— C'est en effet un parti inespéré pour moi, marraine, à condition que le Ciel ne l'ait pas douée d'une laideur rare et surnaturelle...

— Elle est jolie.

— ... Ou d'une bêtise remarquable.

— Elle est intelligente.

— Alors il ne me reste qu'à vous remercier.

— Je serais contente de te marier à Nevers, et ta mère le serait de moi : Marcelle est un excellent parti.

— Elle s'appelle Marcelle ? Parlez-moi de son caractère.

— Il est exquis. Les Michel appartiennent à la bonne bourgeoisie, ils sont parfaitement honorables, distingués et riches. Le frère du docteur est notaire, un autre inspecteur des finances ; la sœur de Madame est mariée à un commandant. C'est une famille aussi bien équilibrée que la tienne. On suppose que Marcelle aura un million plus tard. Elle me plairait, à ta place.

— *A priori*, votre idée a du bon, marraine ; mais, tant vaut la jeune fille, tant vaut la chose. Est-elle brune ou blonde ?

— Brune.

— Je préfère les blondes, mais ce ne sera pas un cas rédhibitoire.

— Non, car elle te plaira ; elle est élégante.

— Et... femme ?

— Pas précisément, mais à la fois intellectuelle et sportive.

— Voilà qui est mieux : je ne voudrais pas d'une ignorante...

— Elle a ses deux bachots.

— ... Ni d'une empotée. Marraine, votre candidate commence à m'intéresser.

— J'étais sûre de te convertir.

— Mais vous ne me parlez toujours pas de son caractère.

— Puisque je te dis qu'elle est parfaite. Elle a été bien élevée à la Congrégation de Moulins, le meilleur établissement de la région ; il ne lui manque que les arts d'agrément.

— Nous nous en passerons. J'aimerais cependant que ma femme soit musicienne, car j'adore la mu-

sique, et entendre un beau morceau de piano me délasserait, le soir.

— Tu sais, toutes les jeunes filles que j'ai connues excellentes exécutantes n'ouvrent plus leur piano après le mariage; exemples : ta mère, moi. Pour les unes, les enfants surviennent; pour d'autres, leurs occupations ne leur permettent pas d'étudier. Tu parleras littérature et philosophie avec ta femme; elle lit beaucoup, c'est déjà quelque chose.

Du regard, Noël montra à sa marraine Germaine qui feuilletait un livre dans une embrasure du salon.

— Elle ne compte pas, et comme je ne lui permets pas de sortir seule, c'est plus gai pour elle d'être au salon que dans sa chambre. Elle ne compte pas, je le répète; cependant, si elle te gêne...

— Confiez-la-moi : je l'emmènerai au cinéma.

— Jamais de la vie !

— Alors faisons un bridge à trois.

— Si tu y tiens... J'organiserai une petite réunion pour te mettre en présence de Marcelle.

Le jeudi suivant, Noël reçut un billet de sa marraine l'invitant à prendre le thé chez elle, le lendemain :

« Toute affaire cessante, je compte sur toi », disait-elle.

C'est pourquoi Noël était assis à côté de Marcelle Michel, sur le divan du grand salon de sa marraine, où celle-ci avait réuni une vingtaine de personnes, pour ne pas donner trop d'importance à cette entrevue; mais on est avisé, en province, et plus d'une bonne dame louchait sur le couple, se méfiant du séduisant filleul de M^{me} Borel, ou, pour peu qu'elle eût quelque fille à marier, rêvant de l'accaparer, tout à l'heure, dans une embrasure, afin de l'étudier.

Sur le divan, la conversation manquait d'entrain. Noël regardait de coin sa voisine et convenait qu'elle était jolie, elle avait même un profil de médaille; mais elle était petite, très brune, elle avait une grosse tête, dont une indéfrisable augmentait

encore le volume, et elle était d'une indéfinissable originalité.

Noël, qui ne s'en privait guère d'ordinaire, trouvait qu'elle fumait trop; elle avait une façon très cavalière, à elle, de secouer la cendre de sa cigarette et de renvoyer la fumée au plafond.

Elle paraissait intelligente, et Noël poussait, sans enthousiasme, l'ennuyeux questionnaire qui tient lieu de conversation entre des inconnus qui s'abordent :

— Vous êtes de Nevers, naturellement, Mademoiselle?

— Du moins des environs, et j'ai été élevée ici.

— Et, non moins naturellement, vous aimez votre pays?

— Oh! pas du tout! Je trouve Nevers ennuyeux au possible et j'aspire à en sortir.

— Vraiment?

Noël déployait toutes ses grâces; il était facilement aimable, il fit des frais :

— Figurez-vous qu'au premier abord j'avais eu la même impression : j'avais jugé cette petite ville insignifiante, et je me préparais à la fuir le plus possible. Une promenade au bord de la Loire, au soleil couchant, me convertit. J'exagère : je crois qu'il n'y avait pas de soleil ce soir-là; mais, vue du pont, la ville a le cachet des cités du moyen âge, dominée qu'elle est par le château, la cathédrale; enfin elle a une situation splendide sur le fleuve. C'est dommage qu'on ne la voie pas plus souvent sous ce jour-là, il s'en dégage une délicate poésie.

— C'est que je ne suis pas poète, Monsieur.

— Mais vous êtes peut-être artiste, Mademoiselle?

— Pas davantage.

— Ni musicienne non plus?

— Non plus.

— Tant pis pour vous; moi, j'adore la musique.

Il exagérait volontiers et avait la manie d'employer le verbe « adorer » hors de propos.

— Et si je suis libre, le dimanche, je vais aux

concerts Colonne avec maman, qui est musicienne aussi, et même excellente exécutante.

— Vous allez à Paris presque toutes les semaines, Monsieur ? Vous avez de la chance !

— Ah ! vous aimez Paris ?

Elle n'aimait même que Paris ; cette fois ils trouvaient un terrain commun sur lequel ils pouvaient s'entendre, et la conversation rebondit.

M^{me} Borel les observait derrière son face-à-main et approuvait par de petits hochements de tête, tandis que ses bonnes amies s'inquiétaient de cet aparté et commençaient à flairer quelque chose. Il est vrai que Noël et M^{lle} Michel étaient les seuls jeunes gens de la réunion, Germaine exceptée, mais Germaine était occupée à servir le thé.

La conversation glissa sur le terrain des études. Marcelle avait ses bachots, elle avouait les avoir facilement obtenus, étant douée de cet esprit de géométrie qui assure le succès dans les examens. Noël défendait l'esprit de finesse, que Pascal lui oppose, ces deux formes d'esprit étant rarement réunies au même degré dans le même individu. Et ils en vinrent aux sports, l'inévitable sujet de conversation entre jeunes gens modernes.

— Oui, disait-elle, j'ai mon permis, je conduis l'auto de mon père depuis cette année, et mon permis m'a causé plus de joie que tous mes autres diplômes. C'était un peu d'indépendance assurée.

— Quoi ! vous circulez seule ?

Elle se tourna un peu de côté et planta son regard bien droit dans le sien :

— Pourquoi pas ?

— Mais je ne sais ; vous avez à redouter une foule d'accidents ou d'incommodités : une panne en pleine campagne, un pneu à remettre...

Elle haussa les épaules, pleine de mépris pour cet intellectuel qui retardait vraiment :

— Je n'ai jamais de panne : je conduis toujours une voiture neuve, mon père en change tous les ans, et je ne m'embarque jamais sans l'avoir fait soigneusement visiter au garage. A la rigueur je re-

mettrais parfaitement une roue, j'ai toujours ma combinaison de mécanicien dans l'auto, et je ne manque pas de muscles : je suis championne de tennis.

Sur ce terrain encore ils s'entendirent ; Noël fit sa profession de foi : il adorait le tennis et d'avantage les sports d'hiver ; il projetait de faire une fugue à Mégève dès les premières neiges ; il adorait le ski et tous les sports en général, mais le patinage, le golf, le hockey en particulier.

Marcelle avoua qu'elle dansait médiocrement et qu'elle préférait le bridge ; Noël le détestait, il était brouillé avec les cartes et prétendait qu'il travaillait assez sans user encore sa matière grise en se délassant ; il conseillait aux désœuvrés ce jeu qui leur est un excellent exercice de développement.

Il prononçait certains mots avec une certaine moue qui montrait clairement qu'il conseillait le bridge aux imbéciles ; Marcelle était ombrageuse, elle s'en vexa et lui fit ce qu'on appelle « la tête ». Lui, n'ayant pas l'habitude d'être contrarié, trouva soudain cette jeune fille maussade insupportable et, comme il s'imposait rarement une contrainte, il chercha autour de lui le moyen de s'en délivrer.

Il aperçut alors deux grands yeux fixés sur lui ; ils brillaient d'un éclat merveilleux qui attirait, et Noël s'aperçut qu'ils appartenaient à Germaine. Après avoir servi tout le monde, elle s'était réfugiée dans un coin d'ombre.

« Quels yeux admirables ! pensa Noël, et je ne les avais pas remarqués ! »

Il l'appela. Aussitôt les grands yeux d'un bleu sombre si lumineux s'éteignirent, et Germaine rejoignit Noël et Marcelle.

— Puisque vous avez rempli votre rôle de jeune fille de la maison, venez vous asseoir près de nous, si cela ne vous ennuie pas, proposa Noël.

Elle approcha une chaise et obéit. La conversation rebondit :

— Où en êtes-vous avec la philosophie ? demanda Marcelle à Germaine, d'un air de supériorité.

— J'avance lentement, avoua la jeune fille; je me perds un peu dans les théories de Dürkheim et de Ribot, mais j'y vois encore plus clair qu'en physique, surtout en électricité.

— Ah! dit Marcelle avec une pointe de dédain, moi, je n'avais aucune difficulté pour les sciences et je trouvais tous les problèmes. En philo, faites-vous un système personnel, si vous ne voulez pas vous perdre, ou appuyez-vous sur des autorités : Kant en morale, Platon..., enfin vous me comprenez. Au fond il n'y a que la logique qui ait un cadre solide et qui m'intéresse.

Tout en reconnaissant la part de justesse qu'il y avait dans les remarques de Marcelle, Noël fut choqué qu'elle osât donner des conseils, en matière de philosophie, en sa présence. M^{me} Borel, en interpellant sa nièce, l'arracha à ses réflexions :

— Germaine, j'ai besoin de vous, disait la maîtresse de maison, moitié figue, moitié raisin.

Germaine se leva aussitôt et suivit la vieille dame dans la salle à manger :

— Ai-je oublié quelque chose, ma tante?

— Je n'en sais rien, mais vous n'évitez aucune occasion de m'être désagréable, et vous vous garderiez bien de vous rendre utile.

Cette injustice révolta Germaine : depuis une heure elle servait les uns et les autres, faisant circuler les tasses, les verres de porto et les gâteaux.

— Je viens de m'asseoir.

— Oui, justement, entre mon filleul et Marcelle Michel. Est-ce que cela a le sens commun, je vous le demande?

— Il n'y a qu'eux de mon âge dans le salon, ma tante, et je suis allée m'asseoir près d'eux parce que M. Mellac m'a appelée.

— Il l'a fait par amabilité, mais vous deviez trouver un prétexte; vous êtes assez fine mouche quand vous voulez, et vous m'avez entendue dire que je projette un mariage entre eux. Prétendez-vous que vous l'ignoriez?

— Il m'a appelée, s'entêta Germaine.

— Qu'alliez-vous faire entre eux ? Les empêcher de se parler librement ? A moins que vous n'ayez plus de malice que je ne suppose...

— Il m'a appelée, répéta Germaine, comme un enfant pris en faute.

— Vous devenez bien raisonneuse, ma chère.

Derrière son face-à-main, M^{me} Borel l'examinait sans bienveillance :

— Je vous le dis tout de suite, pour vous ôter vos illusions si vous en avez, ma petite : Noël n'est pas pour vous ; laissez-le donc s'occuper de celles qu'il est susceptible d'épouser.

Germaine était cramoisie :

— Mais...

— Taisez-vous, à la fin ! vous devenez impertinente. Vous ne vous marierez pas : vous n'avez pas de dot. J'ai payé les dettes de votre mère, je me bornerai à vous mettre un métier en mains ; enfin, à cause de certaines circonstances dont vous n'êtes pas responsable, mais qui pèsent sur vous, vous ne vous marierez pas. Occupez-vous donc de préparer vos examens et votre situation, pour commencer, ce qui, malheureusement, ne vous inquiète pas assez, et laissez les autres se marier. Il ne manquerait plus que vous vous montiez la tête à propos des jeunes gens qui fréquentent chez moi !

— Vous êtes dans l'erreur, ma tante : je me moque de M. Mellac, et je suis allée m'asseoir près de lui parce qu'il m'a appelée, recommença-t-elle.

— Assez ! Vous êtes une impertinente ! Ne vous moquez pas de M. Mellac, ne vous occupez pas plus de lui qu'il ne s'occupe de vous. On vous a bien mal élevée, vous n'avez pas le sentiment de votre situation.

M^{me} Borel retourna dans le salon, où elle perdit aussitôt son ton acide ; elle retrouva même, pour ses bonnes amies, une amitié mondaine, toute de surface.

Noël s'approcha d'elle pour prendre congé : il n'avait découvert que ce moyen d'échapper à l'ennui, et, l'ennui, il ne savait pas le supporter.

Toute contrariée qu'elle était du départ intempestif de son filleul, M^{me} Borel fit semblant de le croire accablé de travail. Elle soupira hautement sur les savantes études et les programmes fastidieux dont on accable les jeunes gens d'aujourd'hui, mais Noël préparait le doctorat de philosophie, alors...!

Pendant ce temps Germaine avait grimpé l'escalier en courant. Parvenue au dernier étage, elle ouvrit la porte d'une mansarde, s'y enferma et se jeta sur son lit, où elle pleura sans contrainte. Il lui semblait qu'elle n'avait pas connu de si profond désespoir dans ses heures les plus sombres. Elle sanglotait éperdument, sans essuyer ses larmes, secouée de spasmes, si bien que la violence de son chagrin la soulagea.

Quand elle eut bien pleuré, elle s'assit sur son lit et regarda autour d'elle.

Elle se plaisait, d'ordinaire, dans cette mansarde, d'abord parce qu'elle y était tranquille. Elle habitait seule l'étage, du moins le grenier la séparait des domestiques, et elle s'y sentait chez elle. Ensuite la porte-fenêtre donnait sur un balcon d'où la vue se reposait sur les jardins voisins pleins de verdure, et la pièce était rose et gaie, exposée au soleil levant.

Si le lit de cuivre était étroit, il y avait de jolis meubles sur lesquels Germaine disposait ses bibelots, ses souvenirs, des fleurs, pour en faire une pièce très personnelle.

Même en ce moment, cette impression persista, et ce lui fut un adoucissement à sa peine d'être dans sa chambrette. Elle saisit la photographie de sa mère, placée sur la commode, et elle l'embrassa avec emportement en appelant :

— Maman! Maman!

Elle faillit recommencer de pleurer, mais ce ne fut qu'une légère ondée après l'orage.

Elle se rappelait combien elle avait été heureuse tant que sa mère avait vécu pour la protéger. Elles avaient à peine le nécessaire, et pourtant rien ne lui manquait. La veuve s'épuisait à donner des leçons pour gâter sa fille. Elles vivaient dans trois pièces,

elles faisaient elles-mêmes leur ménage, mais la gaieté et même le bonheur régnaient chez elles.

Germaine comprenait trop tard son égoïsme. Elevée en serre chaude, habituée dès l'enfance à voir sa mère se priver pour la combler, elle s'était facilement accoutumée à cet état de choses qu'elle n'était pas loin de trouver naturel. Et, de son côté, elle ne s'était guère donné de peine; elle avait plus de facilité pour les études que ne le supposait M^{me} Borel, mais, après avoir péniblement obtenu la première partie du baccalauréat, elle s'était reposée, fatiguée par une crise de croissance, sans doute : c'était son excuse; mais, peu portée à l'étude, elle était vite lasse de l'effort; enfin elle voyait sa mère s'exténuer pour un maigre salaire, et cette mère l'entretenait dans l'illusion qu'elle se marierait tôt et bien.

La veuve jugeait sa fille fine et intelligente, elle avait de belles relations, de bons amis, elle se faisait fort de la caser facilement; elle n'avait pas prévu le malheur. Et Germaine non plus n'avait pas prévu que la première grippe qui tomberait sur l'organisme débilité de la pauvre femme la lui enlèverait en quelques jours.

Pendant sa longue agonie, cette malheureuse mère s'était reproché sa faiblesse; elle comprenait que, plus ferme, elle aurait obtenu un effort de Germaine, et celle-ci, munie de diplômes, même d'une situation, à vingt et un ans, ou presque, serait capable de se débrouiller, tandis qu'elle allait rester désemparée. A l'article de la mort, cette mère voyait plus juste; elle avait écrit à M^{me} Borel, une parente riche du côté de son mari, qui n'avait jamais consenti à la recevoir, mais qui aurait probablement pitié d'une orpheline qui portait son nom, et elle la lui avait recommandée.

Quelle catastrophe! Quel changement de vie pour Germaine, transplantée sans transition d'une chaude atmosphère de tendresse et d'admiration dans un milieu hostile!

Elle en avait beaucoup souffert, et bien souvent,

avant aujourd'hui, elle avait laissé échapper cette plainte : « Maman ! Maman ! »

M^{me} Borel, sa parente éloignée, qu'elle appelait « ma tante », la détestait parce qu'elle lui rappelait une aventure survenue vingt ans plus tôt dans sa famille, et qu'elle qualifiait de scandaleuse.

Germaine ne connaissait de ce passé que ce que lui en avait dit sa mère, à savoir que, jeune institutrice-gouvernante dans la famille Borel, elle avait épousé le frère aîné de ses élèves.

Oui, ce changement de vie avait été une épreuve pour Germaine, et elle ne s'y habituaît pas. Elle se rappelait des veillées reposantes près de sa douce maman, les réjouissances peu coûteuses qu'elle lui procurait, d'autres où passaient leurs économies, car cette mère eût consenti à tous les sacrifices pour que Germaine eût les distractions et les joies des jeunes filles de son âge. C'étaient des parties de plaisir, de petits voyages. Les élèves, dont la plupart étaient riches, invitaient la mère et la fille ; Germaine était liée d'amitié avec quelques-unes ; mais ce qui manquait surtout, à présent, à Germaine, c'était l'amour de sa mère.

Et tout lui manquait à la fois chez M^{me} Borel, sinon le confort, dont on se passe si volontiers à cet âge. Elle y était isolée, privée des sympathies qui ne lui avaient pas fait défaut jusque-là, même d'amies de son âge, et elle menait la vie monotone et austère qu'on peut mener près d'une vieille bourgeoise de petite ville, sans grande bonté ni grande intelligence. Après le tumulte parisien, Nevers lui faisait l'effet d'un tombeau, elle y était séparée du reste du monde.

Pourquoi demeurerait-elle près de cette parente éloignée, plutôt que d'essayer de gagner sa vie tout en continuant ses études ? C'est ce qu'on se demandait.

En ce temps de crise, il eût été difficile à Germaine de trouver un emploi, les débouchés étaient rares ; mais elle avait pensé à se placer gouver

nante, sa mère l'avait bien été, c'est même de cette manière qu'elle avait trouvé le bonheur.

Mais M^{me} Borel avait payé leurs dettes, qui s'élevaient à une dizaine de mille francs, et elle le rappelait souvent à Germaine, accablant la pauvrete de sa générosité, répétant que celle-ci lui devait, en échange, reconnaissance et soumission.

Germaine était jeune et ignorante de la vie, elle se laissait persuader que sa parente avait agi en mère à son égard et qu'elle lui devait en échange des sentiments filiaux; cependant elle trouvait cette reconnaissance lourde à porter. Elle avait souvent des heures de découragement, mais jamais comme aujourd'hui elle n'avait senti l'injustice de la vieille dame. Peut-être celle-ci ne s'était-elle jamais montrée aussi méchante.

Si l'on peut employer l'expression, elle s'entraînait à être désagréable pour Germaine, elle en faisait son souffre-douleur et elle passait ses nerfs sur elle. D'abord Germaine ne lui inspirait ni pitié ni sympathie. Elle était pour elle, grande bourgeoise pétrie de préjugés, la vivante preuve du scandale qui avait attristé la famille de son mari, vingt ans auparavant. Heureusement, la guerre était survenue pour faire oublier l'aventure du lieutenant, qui mourut d'ailleurs en héros, au début de 1915.

Ensuite Germaine avait été gâtée, sa mère n'avait pas tenu compte des observations de M^{me} Borel, grief qu'elle pardonnait moins que les autres; enfin la soumission de Germaine lui semblait pleine de reproches et elle jugeait sa pupille sournoise.

Au fond, elle soupçonnait Germaine de ne l'aimer guère et elle souffrait de ne pas lui inspirer de plus tendres sentiments; mais elle n'avait pas la manière pour se faire aimer des jeunes, et il était à craindre que le malentendu ne s'aggravât entre elles avec les années.

Germaine, à vingt ans, était excusable de juger sa tante d'après les procédés que celle-ci employait vis-à-vis d'elle. Assise sur son lit, elle était encore secouée par le grand chagrin qu'avait déclenché

l'injustice de M^{me} Borel. Elle y avait été particulièrement sensible aujourd'hui, à cause des dispositions spéciales où elle se trouvait et dont elle-même ne se doutait pas. Elle répétait :

— Il m'a appelée, est-ce ma faute? Je le déteste, M. Mellac!

Mais elle n'en était pas convaincue; Noël n'avait rien dans sa personne qui pût justifier de tels sentiments.

Elle s'accouda au balcon, et sa vue se reposa sur les jardins environnants où des sapins entretenaient un peu de verdure, même en cette saison, et où chênes et hêtres avaient déjà pris leurs teintes d'automne. Elle soupira :

— Je déteste Nevers, ma tante; je déteste la vie. Je veux mourir.

La vie telle que M^{me} Borel la lui faisait entrevoir n'avait rien de prometteur pour une fille de vingt ans. Il s'agissait de passer ce fameux examen et d'entrer comme employée, à cinq cents francs par mois, dans une administration. Sans doute ses appointements augmenteraient, sans doute on lui assurerait une retraite au bout de trente ans de service.

Chaque jour, pendant trente ans, elle s'assiérait à la même table, pour faire la même besogne ingrate, et le dimanche elle rendrait visite à sa bienfaitrice. Elle s'accorderait quelques vacances, peut-être des congés de maladie, mais aucun imprévu ne surgirait, jusqu'à l'heure de la vieillesse, dans une vie qui aurait la monotonie et quelques inconvénients de la vie religieuse, sans en avoir les consolations.

— Plutôt le Carmel! s'écria-t-elle dans son exaltation.

Et pourtant, si le mariage lui était interdit, qu'est-ce qui la délivrerait de la servitude? Plus d'une fois déjà M^{me} Borel avait fait allusion aux origines de Germaine comme à une tare, mais la jeune fille ne trouvait pas que son père eût commis un grand crime en épousant la fine créature, si dé-

vouée, qui avait d'abord été gouvernante de ses frères et sœurs. Elle ne voyait là rien qui dût l'empêcher de se marier honorablement.

Elle n'avait pas de dot. M^{me} Borel bornerait sa générosité à la pourvoir d'une situation, c'était avéré, et elle n'était pas assez jolie pour conquérir un prince charmant.

La nuit tombait; elle tombe vite en cette saison. Germaine regarda tristement le paysage qui prenait des tons de cendre. Sa vie serait-elle de cette couleur? Sa tante pouvait avoir raison, il y avait des chances pour qu'elle fût telle que M^{me} Borel la prévoyait : il y a tant de vies grises! Et c'était peut-être dans son intérêt que la vieille dame essayait de la prémunir, elle avait de l'expérience.

A ce moment, Germaine revit nettement le visage si ouvert et si sincère de M. Mellac, et elle essuya ses yeux, puis elle se regarda dans l'armoire à glace et elle pensa haut :

— *Elle a raison : je ne suis pas jolie.*

Elle, c'était M^{me} Borel.

Alors, prise d'une tristesse moins bruyante, mais plus lourde que celle qui l'avait jetée en larmes sur son lit, elle s'assit devant sa table à écrire, lasse et découragée.

A quoi bon lutter si elle n'avait rien à attendre? si une existence couleur du paysage qu'elle voyait de sa fenêtre l'attendait? Elle était de trop sur terre.

La nuit tomba tout à fait; elle tira les rideaux, alluma l'électricité, et la pièce lui parut aussitôt plus confortable; une douce température y régnait, car elle était chauffée par un calorifère. Germaine se sentit moins accablée et ouvrit le buvard pour écrire à sa meilleure amie.

Et à mesure qu'elle se déchargeait de sa peine, une détente s'opérait dans son esprit, ses idées se transformaient, elle voyait l'avenir sous une couleur moins sombre, elle se reprenait à espérer. On a l'espérance tenace à cet âge, et elle comptait sur la Providence pour changer, d'un coup de baguette magique, ses angoisses en joies.

IV

Le lendemain, Noël se rendit en maugréant à l'invitation de sa marraine; il sortit du lycée sous une averse, et il eût certainement préféré se réfugier dans sa chambre d'hôtel, où il travaillait et lisait en paix, en fumant beaucoup de cigarettes, plutôt que d'aller retrouver la vieille dame dans son triste hôtel de la rue de Nièvre, où elle l'attendait avec impatience.

— Eh bien ! mon cher enfant, dit-elle sans préambule, tu as fait la conquête de tous les Michel, même de Marcelle, qui est difficile.

— Ah !

— Est-ce tout l'effet que cette bonne nouvelle te produit ?

— Voulez-vous que je danse le charleston, marraine ? Je suis content d'avoir la sympathie de vos amis, d'ailleurs très gentils, mais M^{lle} Michel ne me plaît pas.

— Hein ? Comment ?

— M^{me} Michel ressemble à une mère poule qui aurait couvé un canard, le docteur est intéressant quand on l'entretient de sujets de sa compétence, mais leur fille ne me plaît pas.

— Tu es difficile ; elle est pourtant jolie !

— Oui, mais trop petite, trop brune.

— Et intelligente.

— Oui, certainement, mais pas comme je le souhaiterais.

M^{me} Borel rit trop haut :

— Tu es difficile, mon ami ; rappelle-toi ce qui arriva au héron de la fable.

— Je regrette, fit-il plus sèchement, car il supportait mal la contradiction, mais je me crois né pour être célibataire, et ce n'est pas M^{lle} Michel qui me convertira. Elle est bien moderne.

— Je croyais que tu aimais les jeunes filles modernes.

— Pas comme l'est celle-là.

— Je t'avoue que tu ne me paraiss pas très fixé sur ce que tu veux.

— Si, je le sais, et surtout je le sens. La beauté de M^{lle} Michel ne me charme pas, son intelligence et son caractère pas davantage.

— Toi, mon ami, tu es pétri de préjugés, tu joues au philosophe, tu crois à la théorie des atomes crochus.

— Vous l'avez dit, et il n'y en a pas entre M^{lle} Michel et moi.

— Tant pis pour toi.

— Je lui préférerais une jeune fille moins jolie, mais plus fine, moins intelligente mais plus féminine, moins sûre d'elle aussi; elle pourrait être moderne dans ses manières et dans sa mise, avec une autre mentalité.

M^{me} Borel ne savait pas dissimuler non plus; son filleul l'agaçait, elle se leva pour lui montrer que l'audience était terminée.

— Tu n'es qu'un bête, alors que tu te crois très savant. J'étais bien disposée pour toi, mais on ne me reprendra pas à organiser une nouvelle entrevue.

— Pardonnez-moi pour la peine que je vous ai donnée et dont je vous suis reconnaissant, marraine; mais vous admettez que je ne peux pas me marier...

— Laisse, laisse : pas de phrases... Ce que j'en faisais, c'était pour ta mère. Un instant, et je reviens : je vais voir si Germaine a parlé à M. le curé.

Elle revint bientôt, disant :

— Cette linotte n'a rien de sérieux en tête; il faut que je pense à tout, à mon âge. Enfin, c'est comme ça.

— Savez-vous que votre nièce a des yeux superbes, marraine?

— Germaine? s'écria-t-elle, stupéfiée.

— Oui, les plus beaux yeux que j'aie jamais vus.

— Je ne m'en doutais pas.

— Je ne l'avais pas remarqué non plus; mais, dès qu'elle s'anime, ce sont deux lumières.

— Tu sais, mon petit Noël, c'est sans intérêt.

— Evidemment, je faisais une simple constatation. Et savez-vous qu'elle se montre vive, spirituelle même, quand elle ne se sent pas surveillée, alors que je la croyais insignifiante?

— Oh! elle l'est, va! Incapable de passer un bachelot, à vingt et un ans, quand je vois des enfants de seize l'obtenir!

— C'est exact, reconnut Noël; mais je ne sais pas si vous la comprenez bien.

— Elle n'est pas difficile à comprendre : c'est une fille qui a été gâtée, à qui sa mère n'a mis aucun bagage en mains, ni rien de sérieux dans la tête; elle n'est bonne qu'à rêvasser, et dans son intérêt je la secoue un peu.

— Vous avez sans doute raison, marraine, mais elle vous craint, elle ne s'épanouit pas en votre présence et vous ne jouissez pas de ses bonnes qualités.

— Ne t'en mets pas en peine : elle n'en a guère, non qu'elle soit mauvaise, mais elle a été mal élevée.

— Ne craignez-vous pas de lui paraître dure, après qu'elle a été si gâtée?

— Je ne m'en soucie pas; je veux son bien, mon ami, et je ne cherche ni à être comprise, ni à être payée de retour; elle aura besoin de gagner sa vie, je m'efforce de corriger ce que sa première éducation a eu de défectueux. Enfin, quelle réponse donnerai-je aux Michel?

— Je pensais qu'ils n'étaient pas au courant de vos projets, marraine.

— C'est-à-dire que...

— Dites que je ne suis pas encore mûr pour le mariage, et ce sera vrai.

— Enfin! soupira M^{me} Borel, détendue, je chercherai une grande blonde, moderne mais douce, et plus fine que Marcelle. Ah! mais, me mènerais-tu par le bout du nez, toi?

Noël l'embrassa en riant, promit de revenir souvent et assura sa marraine d'une reconnaissance éternelle.

V

Peu après M^{me} Borel proposa à son filleul un second parti non moins brillant : il s'agissait cette fois de la fille d'un riche avoué reçu dans la meilleure société de la ville.

Germaine assista à l'entrevue et à la confession de Noël, qui suivit de près.

— Que dis-tu de Renée, mon petit ? Cette fois, c'est une blonde.

— Et même une jolie blonde.

— N'est-ce pas ? Enfin, tu la trouves à ton goût ?

— Elle est belle, elle a de l'éclat, une jolie taille, de l'élégance : oui, elle est très bien, marraine.

— Alors, elle te plaît ?

— Pas comme vous l'entendez.

— Allons, bon ! Qu'y a-t-il encore ?

— Elle n'a pas une beauté expressive.

— Oh ! toi, tu as juré de me rendre enragée ! Tu ne la trouves pas intelligente, une fille qui a fait son droit ?

— On voit qu'elle a des sujets de conversation et elle ne dit pas de bêtises.

— On s'accorde à la trouver modeste et d'un caractère facile. Au fait, que lui reproches-tu ?

— Elle manque un peu de personnalité.

— Oh ! Et Marcelle en avait trop !

— Hé oui ! Il y a un juste milieu.

— Ecoute, Noël, si tu es résolu à rester célibataire, dis-le franchement, afin que je ne me fatigue pas à chercher la femme idéale, qui n'existe pas. Renée est jolie, douce, intelligente, instruite, musicienne, aimable et riche. Le reconnais-tu ?

— Je ne désire pas tant trouver un beau parti

qu'une jeune fille avec qui je sympathiserais dès le premier abord. J'en suis fâché, mais ce n'est le cas ni pour votre Marcelle ni pour votre Renée.

— Ta mère tient, elle, à un beau parti, mon enfant. Renée comme Marcelle répondaient d'une manière satisfaisante à la longue liste des conditions qu'elle impose. Et tu leur plais, toi, misérable, tu plais à Renée aussi !

— Bah ! j'aurais fort à faire si je devais épouser toutes les jeunes filles à qui je plais.

— Je ne te savais pas fat, Noël.

— Non, marraine, mais elles ne peuvent pas voir un jeune homme sans penser à un mari possible aussitôt ; c'est exaspérant, et si je voulais être sensible à leurs avances je commencerais par M^{lle} Lambinot.

— Nous y voilà ! Lambinot ! le propriétaire de ton hôtel ? Tu es fou !

— Je suis certain qu'elle est bien dotée, marraine.

M^{me} Borel était scandalisée :

— Moi aussi, mais ce n'est pas une femme pour toi. Voilà où tu voulais en venir ? Je devinais qu'il y avait une anguille sous roche, mais je ne pensais pas à la petite Lambinot. C'est pour elle que tu refuses Marcelle et Renée ? Mon Dieu ! que les hommes sont bêtes ! Que dira ta mère ?

Noël éclata d'un franc éclat de rire :

— Là ! là ! calmez-vous : je n'ai aucune envie d'épouser M^{lle} Lambinot.

— Dois-je le croire ? Je ne sais jamais quand tu parles sérieusement. Tu vois cette jeune fille tous les jours, elle est coquette, on la critique ; à ton âge, on a vite fait une bêtise. Je ne serai plus tranquille, à présent que tu as parlé de cette petite Lambinot.

Noël plaqua deux baisers sonores sur les joues de sa marraine :

— Je suis touché de votre sollicitude, marraine, et je vous rends de tout mon cœur l'affection que vous me témoignez. C'était pure taquinerie de ma part. M^{lle} Dolly est une belle personne, mais commune, sotte ; enfin c'est la fille du père Lambinot !

— Alors, sois sérieux une minute, mon petit ? assieds-toi là et dis-moi pourquoi Renée ne te plaît pas. Que lui manque-t-il, selon toi ?

— C'est difficile à définir. Elle est jolie, intelligente...

— Ne recommence pas son panégyrique, dis-moi tout de suite ce qui lui manque.

— Une âme.

C'était Germaine qui avait parlé. Ils se retournèrent et la virent les yeux baissés sur son ouvrage.

— De quoi vous mêlez-vous ? gronda M^{me} Borel. Vous demande-t-on votre avis ?

— Elle n'en a pas moins très bien répondu, marraine : il manque une âme vivante à votre chère Renée, elle n'est qu'un perroquet bien dressé, et ce n'est pas la peine de se croire un grand philosophe pour n'en avoir pas fait plus tôt la découverte. Je m'embarrasse de trop de complications, et c'est Germaine qui a raison.

Il avait obtenu la permission d'appeler la nièce de sa marraine par son prénom, pour les commodités de la conversation ; mais l'indiscrétion de sa pupille indignait la vieille dame :

— Montez travailler dans votre chambre, puisque vous vous permettez d'ajouter votre grain de sel, dit-elle à l'orpheline humiliée.

— Vous êtes vraiment sévère pour elle, marraine, dit Noël quand la jeune fille fut sortie.

— Tu le vois, si je n'y veillais pas, je ne serais bientôt plus maîtresse chez moi : elle devient audacieuse.

— Elle est pourtant docile, et vous la traitez comme un enfant ; elle a vingt et un ans !

— Et seulement la moitié de son bachot.

— Cela ne fait rien à l'affaire. Cette malheureuse me fait pitié, et, avec votre permission, je l'aiderai à obtenir cette fameuse seconde partie.

— Tu es bien bon. Comme tu voudras... Il est certain que tu lui rendras service, mais je ne comptais pas lui faire donner de leçons particulières : elle suit déjà un cours par correspondance.

— Je n'accepterai aucune rémunération, je vous offrais mes services gratuits, marraine.

— Ce sera une bonne action qui te portera bonheur. Germaine a besoin de gagner sa vie, et on ne sait jamais : je pourrais disparaître avant de l'avoir casée; elle est peut-être plus pressée de réussir qu'elle ne croit.

— N'assurerez-vous pas son avenir, marraine?

— Pour cela, non; je lui mettrai un gagne-pain en mains, et ce sera déjà beaucoup. J'ai payé les dettes de sa mère, les obsèques, l'opération de Germaine — car elle a été opérée de l'appendicite, — et je la reçois pour lui permettre de terminer ses études. Je lui procurerai ensuite une situation en rapport avec ses capacités. Là se bornera ma charité, que je trouve considérable : elle n'est jamais qu'une petite-cousine de mon mari, et au sixième degré! Elle a même de la chance de porter son nom.

— Evidemment. Je n'en reste pas moins à sa disposition, marraine.

— Espérons qu'elle ne sera pas ingrate envers toi, et je vais chercher ton idéal avec persévérance. Je te soupçonne d'être plus romanesque que tu ne le crois toi-même, mon filleul.

Noël rit de bon cœur.

— Romanesque, moi! Oh! marraine, que c'est drôle!

Elle le menaça du doigt :

— Je suis un peu sorcière, et quelque chose me dit que tu es venu chercher une aventure peu banale dans notre coin tranquille. Qui vivra verra.

Sur le moment, cette menace avait amusé Noël.

Malgré sa bonne volonté, M^{me} Borel ne trouvait pas de nouvelle héritière à lui présenter, et Pâques arriva sans qu'eussent surgi d'autres incidents.

Noël prit l'habitude de passer le week-end à Paris, si bien qu'il ne lui restait pas de temps pour s'ennuyer à Nevers.

Ce dimanche-là, un cours d'officiers de réserve l'y retint; il en sortit à midi, sous une averse qui le mit de méchante humeur. Il s'abritait sous le porche.

regardant la pluie tomber, ne se décidant pas à l'affronter, et il devenait de plus en plus maussade à la perspective de passer la journée enfermé dans sa chambre. Sa marraine l'avait exaspéré, la veille, en grondant injustement Germaine. Il n'avait pu s'empêcher de prendre le parti de la victime, la discussion s'était envenimée, on s'était séparé froidement, et Noël n'avait aucune envie de se montrer rue de Nièvre.

Il était résigné à attendre le bon plaisir de la pluie et il fixait mélancoliquement les pavés inégaux entre lesquels s'élargissaient les flaques.

— Voulez-vous que je vous dépose à votre hôtel en passant? C'est sur mon chemin.

Une *Talbot* s'arrêtait devant Noël, l'éclaboussant, ce qui avait fait maugréer notre philosophe. Celui qui posait la question, un jeune officier de réserve aussi, donc un camarade de Noël, avait une main au volant; l'autre, également gantée de pécari, abaissait la glace de la voiture :

— Allez, montez !

Noël obéit.

— Vous êtes bien gentil, Borel.

— Voyons, c'est la moindre des choses, par un temps pareil. Alors, vous ne partez pas pour Paris? Cela doit vous embêter : Nevers n'est pas rigolo pour un Parisien. Déjeunerez-vous chez ma tante?

— C'est vrai que ma marraine est votre tante. Non, je ne déjeune pas chez elle, aujourd'hui.

— Vous savez, nos relations n'ont jamais été bien chaudes, et elles se sont encore refroidies depuis la mort de mon oncle.

Noël plaisanta :

— C'est une tante à héritage !

— Dont l'héritage est si problématique, mon cher, que nous ne ferons pas de courbettes devant elle.

— Elle est très riche, n'est-ce pas?

— Très, et mon oncle lui a laissé la plus grande partie de sa fortune.

— A qui reviendront ses millions?

— On ne peut le prévoir, avec cette vieille toquée. Qu'allez-vous faire de votre après-midi?

— Je travaillerai, surtout s'il pleut.

— Il ne pleuvra pas, ce n'est qu'une averse, et vous travaillez trop. C'est bien vous qui aimez les sports?

— C'est moi.

— Eh bien ! s'il y a un rayon de soleil, nous jouerons au tennis ; c'est vite sec, chez nous. Venez donc sur les trois heures ; vous avez des trains commodes, vous descendrez à Fourchambault... Mieux que ça : si le temps est favorable, je viendrai vous chercher à trois heures.

— Vous êtes trop aimable, Borel : je prendrai le train.

— Mais non : pour cinq kilomètres, cela ne vaut pas la peine d'en parler. Attendez-moi vers trois heures, si le temps est beau.

La *Talbot* stoppa silencieusement devant l'hôtel et déposa Noël.

— Voilà, comme une fleur ! A ce soir, dit l'autre.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, et Noël s'engouffra dans le hall, où il faillit bousculer M^{lle} Lambinot qui le guettait, comme d'habitude.

La pluie cessa, en effet, après le déjeuner, et le soleil fit une apparition. Noël s'installa dans le salon de l'hôtel, où les Lambinot, père et fille, vinrent deux fois le déranger, et il se plongea dans la lecture du journal jusqu'à l'arrivée de Gaston Borel.

Celui-ci fut exact au rendez-vous, et, à trois heures, sa *Talbot* s'arrêta devant l'hôtel ; Noël y monta, après avoir été escorté jusqu'à la porte par M^{lle} Lambinot.

— Est-il beau dans son pantalon de flanelle blanche ! fit-elle remarquer à son père.

— Tu vois bien qu'il va au tennis, fille.

— C'est un type chic, papa.

Noël ne s'occupait guère des commentaires que soulevait son escapade, il s'amusait comme un enfant à la perspective des bonnes parties qu'il se promettait, et il confiait à son camarade :

— J'adore le tennis, mais je manque d'entraînement : je n'ai pas joué depuis l'été dernier.

— Vous vous y remettrez vite.

La Talbot eut tôt fait de franchir les cinq kilomètres qui séparent *la Chamade* de Nevers. *La Chamade*, propriété des Borel, était un grand château en briques, au milieu d'un parc ombreux ; ils l'aperçurent de la grille, à travers les arbres qui le masquaient et au-dessus desquels il dressait tourelles et clochetons.

— C'est romantique, chez vous, déclara Noël, décidé à tout admirer, même ce château de style italien qu'il eût, de sang-froid, jugé détestable.

— C'est un peu rococo, comme dit Eliane, mais nous n'avons pas fait bâtir *la Chamade* ; sa situation est commode et la propriété agréable ; enfin papa a fait une bonne affaire en l'achetant. Ainsi *la Chamade* a ses avantages.

L'auto s'arrêta devant le garage, dans le style du château ; un chauffeur accourut garer la voiture. Et, armés de leurs raquettes, les deux jeunes gens s'élancèrent dans la direction du tennis. Gaston montrait le chemin.

La charmille, où régnait une ombre légère, car les feuilles commençaient seulement à pousser, conduisait au court, tout neuf, d'où la vue s'étendait sur la vallée de la Loire.

Noël l'admira et examina mieux encore deux jeunes filles qui échangeaient des balles avec un collégien.

— Vous trouvez la famille au complet, déclara Gaston.

Et il présenta :

— Un bon camarade, M. Noël Mellac, agrégé de philosophie ; mes sœurs, Eliane et Rose-Marie, et Bob, un tardillon gâté par tout le monde, très mal élevé, par conséquent.

— Dis donc, toi ! protesta le gamin, qui avait douze ou treize ans et une frimousse éveillée.

— Vous vous en apercevrez vite, continua paissi-

blement le grand frère. Place, gosse ! Tu ramasseras les balles.

Le jeune Bob ne trouvait peut-être pas la combinaison de son goût, mais il se résigna et abandonna le court aux grands.

Noël engagea la partie avec Rose-Marie, contre Gaston et Eliane.

— Je réclame la plus forte de vous deux comme partenaire, Mesdemoiselles, avait demandé Noël. Je n'ai pas manié de raquette depuis plusieurs mois : je dois être rouillé.

— Rose-Marie est justement la plus calée de notre bande : c'est la championne de la région.

— Oh ! alors !... fit Noël, rassuré, soyez indulgente, Mademoiselle.

Et il était d'autant plus satisfait qu'il pourrait contempler à loisir Eliane, la plus belle des deux, ce qui était beaucoup dire.

En effet, toutes deux grandes, musclées, sportives, vêtues de blanc, le torse moulé dans des chandails de laine, un mouchoir autour du cou et les cheveux retenus par un bandeau de même couleur, les deux sœurs étaient peu banales. Les préférences de Noël allèrent à Eliane, plus mince, plus brune, avec un fin visage éclairé par un front haut et des yeux pers très expressifs.

Ce pauvre Noël admirait tant la grâce et la souplesse de ses mouvements qu'il manquait les balles. Rose-Marie en fut agacée :

— Attention ! Monsieur le philosophe, cria-t-elle : vous êtes distrait !

— Oui, Mademoiselle, mais j'ai des excuses : ce large panorama, le beau temps après la pluie...

— *Out !* coupa Rose-Marie.

— Quinze A, annonçait le camp adverse, tandis que Noël poursuivait sans s'émouvoir :

— ... Et de si jolies femmes ! Vous ne m'aviez pas dit, Borel, que vous aviez des sœurs épatantes.

— Attention ! coupa encore Rose-Marie, vous êtes bavard aussi, monsieur Mellac. Changeons de

côté. Tu te reposes, Bob, et nous manquons de balles !

— C'est pas ma faute : y en a trois que je ne retrouve pas, et moi j'en ai assez d'être le toutou. Une idée : je vais les faire ramasser par *Kiki*.

— Qu'est-ce que c'est que *Kiki*? s'informa Noël.

— Son chien, un fox à poils durs, brutal et fou, qui trouble le jeu dès qu'on le lâche.

— Perdu ! annonça rageusement Rose-Marie.

— Noël la trouva moins jolie avec sa moue ; il en rit franchement :

— Est-ce que M^{lle} la championne n'aimerait pas à perdre ?

— Non, je n'aime pas, et vous l'avez fait exprès, monsieur Mellac : vous ne faites pas attention.

— Toutes mes excuses, Mademoiselle.

— Elle a un sale caractère ! souffla Bob d'un air entendu.

Heureusement, Rose-Marie était partie à la recherche des balles, et Noël préféra s'occuper d'Éliane.

« J'ai trouvé mon idéal, cette fois », se disait-il, ébloui.

Il prit à part Gaston pour lui confier :

— Vous avez des sœurs ravissantes, mon cher.

— Elles sont très jolies toutes les deux, mais je préfère aussi Éliane.

— Tiens, vous avez deviné?... Elle a un type rare ; elle me fait penser à des femmes berbères que je vis en Algérie, voici trois ans : même démarche pleine de grâce majestueuse, même pureté de lignes, même finesse de traits, et surtout même mélange de grandeur et de simplicité ; c'est une princesse des *Mille et une Nuits*.

Ils se retournèrent aux exclamations poussées par Éliane et ils la virent s'élancer vers une voiture de bébé que poussait une nurse en uniforme gris. Éliane s'empara d'un superbe bébé.

— Oh ! le bel enfant ! disait Noël. Je les adore, c'est un âge délicieux ; celui-ci est ravissant.

Éliane enleva le bébé de sa voiture, le prit dans

ses bras, frottant avec délices sa joue contre la sienne; elle se tourna vers les jeunes gens et leur offrit un admirable tableau : rien n'était plus touchant que de voir le bébé rire et folâtrer dans les bras de la belle Eliane, à laquelle il s'efforçait d'arracher son bandeau couleur cerise.

— Ne tirez pas les cheveux de maman, vilain ! dit-elle en anglais, tout en le couvrant de baisers fous.

— Cet enfant n'est pas le vôtre, Mad... ? s'écria Noël, qui entendait quelques mots d'anglais, quoi qu'il en eût dit à M^{lle} Lambinot.

— Et pourquoi donc, Monsieur ?

— Mais parce que... parce que vous êtes si jeune !

Il bafouillait. Elle eut pitié de lui et montra des dents bien rangées, d'une éclatante blancheur, dans un sourire indulgent :

— J'ai vingt-deux ans, Monsieur, et Alain est mon premier fils. Je souhaite qu'il soit suivi de quelques autres.

Noël en était éberlué. L'idée que ces belles filles pouvaient être mariées ne lui était pas venue. Il en éprouvait une déception et il constatait, navré, que le petit Alain était fait à la ressemblance de sa jolie maman, malgré un teint plus clair et des boucles blondes.

Il semblait à Noël qu'il faisait tout à coup plus froid, que le soleil brillait avec moins d'éclat, que le parc n'avait plus le même charme.

— *Come here, Baby !* ordonnait l'Anglaise en reprenant possession du précieux fardeau qu'elle posa dans la voiture.

La jeune mère les regarda s'éloigner en leur faisant des gestes de la main :

— *Good bye ! good bye !*

Puis, toujours riant, elle se tourna vers Noël :

— Je vous en prie, Monsieur le philosophe, cachez mieux vos impressions : vous avez l'air tout déconfit. Vous êtes jeune et... très sympathique,... c'est pourquoi je me permets de vous donner ce

conseil. Vous imaginiez-vous que j'étais une jeune fille? Evidemment, c'est flatteur.

Gaston Borel intervint :

— C'est ma faute : j'ai mal fait les présentations, ce qui n'est pas ma spécialité. Excusez-moi. Je rectifie : l'aînée de mes sœurs, la comtesse de Vimeu ; mon jeune frère Bob, cancre de quatrième au collège de Saint-Cyr ; enfin Rose-Marie, ma seconde sœur, encore célibataire, elle n'a que dix-neuf ans ; et nous ferions mieux de l'aider à chercher les balles égarées.

Eliane et Bob s'élancèrent ; Noël suivit plus mollement, accompagné par son camarade.

— Suis-je stupide ! fit Noël, en repoussant ses cheveux en arrière.

Et, avec un franc éclat de rire :

— M^{me} de Vimeu a raison : me voilà triste parce que j'apprends que ma princesse des *Mille et une Nuits* est mariée et mère de famille, faiblesse qu'on pardonnerait à peine à M. Bob, élève de quatrième, mais pas à un professeur de philosophie, âgé de vingt-neuf ans. D'ailleurs, sa sœur est presque aussi belle.

— Affaire de goût ! jeta négligemment Gaston Borel. De toutes façons, mes préférences vont à Eliane.

— M^{lle} Rose-Marie ne doit pas avoir bon caractère ; on se trahit au jeu.

— Rose-Marie n'est pas méchante, mais il faut savoir la prendre ; tandis qu'Eliane, je ne le dis pas parce qu'elle est ma sœur, elle est épatante.

A cent mètres des deux jeunes gens, Rose-Marie se redressa au milieu de la pelouse. Sa taille, plus vigoureuse que celle de sa sœur, avait moins de grâce, ses attaches étaient plus épaisses, elle avait les cheveux châtain clair, le teint moins bistré que celui d'Eliane, mais un profil de médaille et des yeux bruns largement ouverts, au regard franc.

— M^{lle} Rose-Marie doit être intelligente.

— Elle l'est beaucoup, approuva Gaston.

— Vous arrivez comme les carabiniers, leur dit-

elle, détendue : nous avons retrouvé toutes les balles. Allons, monsieur Mellac, la revanche !

— Cette fois je m'appliquerai, Mademoiselle.

Il s'appliqua si bien qu'ils gagnèrent un set.

— Après de tels exploits, allons prendre le thé, proposa Eliane.

Noël fut ébloui du luxe de la maison autant que de la simplicité de ses hôtes. Ils se séparèrent à regret ; Noël promit de revenir toutes les fois qu'il ne passerait pas le week-end à Paris. Il s'était fait un ami d'Alain en lui faisant faire la gymnastique, un autre de Bob en lui dictant une version latine en panne que ce jeune cancre devait rendre le lendemain.

VI

Noël avait une façon peu orthodoxe de donner ses leçons. Il avait d'abord demandé à Germaine la permission de fumer, et il envoyait des volutes de fumée au plafond, tout en se balançant sur les pieds de derrière de son fauteuil.

— Non, non, disait-il le plus gracieusement du monde : vous confondez la méthode inductive et la méthode déductive, ma pauvre Germaine.

— C'est possible : je ne comprends plus rien dès qu'on emploie des mots de laboratoire.

— Vous ne croyez pas si bien dire ; aujourd'hui, on s'efforce de faire de la psychologie une science, et il existe de véritables laboratoires de psychologie, à Paris.

— Quelle manie de tout ramener à la science ! soupira Germaine.

— Il est impossible que vous l'ayez en horreur. Moi-même je fais, pour mon agrément, une heure de mathématiques chaque jour, car les grands philosophes ont été de grands mathématiciens, témoin Descartes.

— Mais je ne tiens pas à devenir un grand philosophe, fit piteusement Germaine.

— Qu'est-ce qui vous intéresse dans la philosophie?

— Vous me demandez une réponse sincère, Noël? Eh bien! la psychologie, et dans la psychologie la partie qui s'applique directement à la vie, l'étude des caractères, leur classification, les cas pathologiques.

Noël retomba sur les quatre pieds de son fauteuil et éclata de rire :

— Vous n'êtes pas femme à demi, vous!

— Elle ferait mieux de s'intéresser à ce qui lui sera utile pour réussir, bougonna M^{me} Borel, qui assistait à la leçon.

Sur ce, elle posa son tricot sur le fauteuil qu'elle venait de quitter et sortit, laissant les deux jeunes gens en tête à tête.

— Quel drôle de caractère que celui de ma marraine! Large jusqu'à la prodigalité en certains cas, et parcimonieuse dans les détails. La vie de tous les jours doit être peu drôle, près d'elle. Il me semble pourtant que quand on a quarante millions...

Germaine sortit de son mutisme :

— Qui a quarante millions?

— M^{me} Borel, ma marraine et votre tante.

Germaine répéta, éberluée :

— Quarante millions! En êtes-vous sûr?

— On ne peut être sûr de rien, Germaine, mais c'est ce qu'on m'a dit.

— Oh! oh! fit-elle, en devenant très rouge.

— Vous voilà tout émue. Pourquoi?

— Je pense à beaucoup de choses.

— Que vous ne voulez pas me dire?

— Oh! si. Ma tante me fait sans cesse valoir qu'elle m'a recueillie, qu'elle paye nos dettes, et cette dernière considération surtout me paralyse; il me semble que je lui dois en échange reconnaissance et soumission, parce que, pour ce qui est de l'aimer, je ne l'aime guère.

— Vous la connaissez mal, Germaine; elle est bonne, au fond.

— Oui, pour vous. Et je pense que si elle a quarante millions elle n'a pas fait un gros sacrifice en payant nos dettes, qui ne s'élevaient pas à dix mille francs. Dans ces conditions, je ne resterai pas chez elle.

Noël posa sa cigarette et devint attentif :

— Et où iriez-vous ? Vous n'avez plus de famille, pauvre petite !

— J'irai gagner ma vie.

— Non, ce serait une sottise. Vous trouveriez un emploi à cinq cents francs par mois, et puis après ?

— J'aurais la paix, qui a son prix.

— Il faut songer à l'avenir ; vous raisonnez comme une corneille. Passez votre examen, je vous y aiderai ; ensuite nous verrons de quoi vous êtes capable, et votre tante vous casera. Il y a des jours où il me semble qu'on pourrait tirer de vous un bon parti ; à d'autres je jette le manche après la cognée. Vous êtes irrégulière, pas assez habituée à l'effort, mais je suis sûr que vous trouverez votre équilibre. Non, ne quittez pas votre tante, promettez-le-moi ; elle peut vous procurer une belle situation.

— Si vous saviez ce que je m'en moque !

— Quoi ! ne seriez-vous pas ambitieuse ?

— Oh ! pas du tout !

— Et vous l'avouez bonnement ? Mais c'est honteux ! On doit avoir de l'ambition. Ainsi, moi...

— Ce n'est pas la même chose. Chut ! voici ma tante.

En effet, M^{me} Borel revenait, le face-à-main en bataille :

— Que vous arrive-t-il, marraine ?

— Rien, ... des potins stupides. Ah ! ces petites villes ! N'interrompez pas votre travail, faites vite : je vais avoir besoin de Germaine.

Noël alluma une autre cigarette et entreprit d'expliquer à Germaine le mythe de la caverne, au 7^e livre de la République de Platon.

Cette fois il l'intéressa, il était naturellement éloquent, et M^{me} Borel elle-même prêta l'oreille. Mais Noël était décidément un amateur : au moment où

le prisonnier de la caverne prend, pour la première fois, contact avec le monde réel, lorsqu'il gravit la colline au haut de laquelle on aperçoit le soleil de vérité, il fit une digression :

— Savez-vous que je suis retourné à *la Chamade*, dimanche, marraine ?

— Tu y prends goût.

— Je m'y amuse : ils sont tous charmants.

— Heu !...

— Ce n'est pas votre avis ?

— Pas précisément.

— Pourtant Gaston est un excellent camarade.

— Un bon garçon, je te l'accorde. C'est encore lui que je préfère.

— Et le petit Bob ?

— Un gamin mal élevé qui coupe la parole et rit des observations qu'on lui fait.

— Il est amusant quand même. Et M^{me} de Vimieu ? J'ai attrapé un coup de soleil pour elle, la première fois que je l'ai vue.

— Cela n'a rien d'étonnant : leur court est une fournaise ; je leur ai toujours dit qu'il est mal exposé.

Noël riait :

— Vous ne comprenez pas, marraine : j'entends par là que j'ai pris un béguin pour elle, instantanément. Elle est si belle !

— Ah ! oui, elles sont jolies toutes les deux.

— Voilà bien ma chance : la première fois que je me dis : « J'ai trouvé mon idéal ! » je tombe sur une femme mariée.

M^{me} Borel rit avec lui :

— Tu t'es vite consolé, je le vois.

— Parce que Gaston m'a crié à temps casse-cou, sans quoi j'étais pris.

— Elle est belle, mais Rose-Marie est beaucoup plus intelligente.

— Et jolie aussi. Est-elle votre préférée, marraine ?

— Je ne l'ai pas dit, car elle est aussi très orgueilleuse.

— Allons, ne m'ôtez pas mes illusions : j'avais en elle un béguin de rechange. Pourquoi n'allez-vous jamais les voir ?

— Nous ne sommes pas brouillés, mais nous n'avons jamais beaucoup sympathisé, et comme, depuis mon deuil, ils ne me font pas d'avances, je ne leur en fais pas non plus.

— Vous devriez venir avec moi, un dimanche.

— Tu es bien gentil, mon petit, mais ces parties de plaisir ne sont plus de mon âge.

— Alors, confiez-moi Germaine. N'est-ce pas que vous joueriez volontiers au tennis, Germaine ?

— Je suis une médiocre raquette, Noël.

— Vous apprendriez ; c'est plus facile que la philo.

— Ne me demande pas ça, mon petit : Germaine a besoin de travailler, tu l'oublies. N'insiste pas, et si vous avez fini votre leçon elle me rendra un service.

— Accordez-nous encore vingt minutes, marraine.

Et, redevenu sérieux, Noël entreprit de faire rentrer dans la caverne, après qu'il eût contemplé, du haut de la colline, le soleil de vérité, son fameux prisonnier.

Mais cette fois ce fut M^{me} Borel qui interrompit la leçon en disant :

— Enfin, voilà deux fois que tu manques, sans nécessité, ton voyage à Paris. Est-ce pour l'amour de mes nièces, Noël ?

— Ou du tennis, ou des deux, marraine : comme il vous plaira. Il fait si beau ! Et maman admet que ces journées de campagne me reposent mieux qu'une fugue à Paris, où l'air est déjà brûlant. Vous n' imaginez pas ce que Paris est fatigant, en cette saison.

— Je sais, je me rappelle... Enfin Germaine a-t-elle des chances de succès ?

— Oh ! oui, marraine ; je vous promets qu'elle n'échouera pas. Par exemple je vous demanderai de lui laisser préparer ensuite une licence d'histoire.

M^{me} Borel s'épanouit :

— Je suis toute disposée à l'aider si elle veut continuer ses études; je préfère la pourvoir d'une bonne plutôt que d'une médiocre situation. Mais sera-t-elle capable d'obtenir une licence?

— Parfaitement.

— Allons, que me veut-on encore?

Pour la seconde fois M^{me} Borel les laissa seuls, on la demandait à la cuisine.

— Vous voyez qu'elle est bonne, dit Noël.

Germaine fit une moue dubitative :

— C'est son dada, que je passe des examens, et elle en fait une question d'amour-propre; ma pauvreté l'humilie.

— Allons! allons! Je suis fâché que vous ne vous entendiez pas mieux ensemble. Enfin, vous avez constaté qu'elle est bien disposée pour vous; promettez-moi donc que vous ne la quitterez pas avant d'avoir une situation digne de ce mot.

— Je vous répète que cela m'est indifférent.

— De quoi avez-vous donc envie?

— D'être heureuse.

Des étoiles d'or pailletaient les yeux de Germaine, et Noël les revit tels qu'ils l'avaient ébloui, un soir.

— Comme vous êtes jolie ainsi! pensa-t-il tout haut.

— Quoi?

— Rien,... je dis des bêtises. Nous désirons tous être heureux, murmura-t-il, songeur, mais il ne faut pas se faire une fausse conception du bonheur, et il est le lot d'un petit nombre. Voilà un sujet de devoir tout trouvé; ce sera celui de la semaine prochaine. Écrivez : « Comment concevez-vous le bonheur? »

Elle protesta, véhémement :

— Non, oh! non! Je ne pourrais pas m'expliquer. Je vous en prie...

— Voyons, Germaine, vous êtes une enfant. Pourquoi?

Elle se taisait.

— Pourquoi?

— C'est impossible.

Noël l'observait avec curiosité.

— Enfin, promettez-moi — j'y tiens — que vous ne quitterez pas ma tante. Vous voilà mon élève, je m'intéresse à vous, j'aurai de l'ambition pour vous, puisque vous en manquez.

Une flamme brilla dans les grands yeux de Germaine, ils resplendirent :

— Si vous le voulez, Noël, je le veux aussi; c'est promis.

VII

Noël devait son grand charme à sa gaieté et à une sincérité parfaite.

M^{me} Borel l'avait fait asseoir en face d'elle, dans la salle à manger toute blanche, aux cristaux étincelants, au carrelage de faïence ancienne, et elle ne cessait de le contempler en murmurant :

— Ah ! si j'avais vingt ans... !

— Voyons, que feriez-vous, marraine ?

— Une sottise, indubitablement, mon ami. Mais c'est la troisième fois que tu manques ton week-end sans raison suffisante, du moins pour passer le dimanche à *la Chamade*. Qu'en dit ta mère ?

— Elle le comprend très bien; vous ne vous doutez pas de ce que Paris est fatigant au mois de mai. Aujourd'hui, j'y aurais trouvé de la pluie et de la fraîcheur, par chance, mais dimanche dernier j'étais réellement incommodé par les odeurs d'essence et de macadam surchauffé. Paris par trente degrés est inhabitable.

— Tu, tu, tu, mon petit : avoue que tu as pris goût au tennis de *la Chamade*.

— Je l'avoue; vos neveux m'ont même converti au bridge, et nous bridgerons ce soir, vu le temps qu'il fait.

— Si Eliane et Rose-Marie étaient laides, tu te plainrais moins chez elles.

— Naturellement, marraine; j'ai du goût, j'espère que vous ne me le reprochez pas? J'adore ce milieu raffiné, intelligent.

— Hein?

— Pourquoi vous étrangler, marraine?

— Je n'ai rien dit. Continue.

— C'est un milieu intelligent, je le répète, et artiste.

— En effet, davantage.

L'enthousiasme de Noël s'accrut :

— Avez-vous vu des aquarelles d'Eliane? Elle a un coloris d'une grande délicatesse, et Gaston a un coup d'archet digne de Paganini.

— Il est musicien, c'est vrai.

— On ne rencontre pas fréquemment, en province, des gens aussi agréables et cultivés : ils sont au courant de tout, ils ont voyagé; M^{lle} Rose-Marie lit beaucoup.

— Trop, même.

— Avez-vous quelque chose contre elle, marraine?

— Rien, mon ami, mais je lui reproche de lire beaucoup, en effet, à tort et à travers, surtout. Leur mère n'est jamais chez elle, ses enfants ont poussé comme des champignons.

— Est-ce leur faute? Je vous accorde que Bob n'est pas élevé.

— Oh! celui-là!...

— Mais il a un excellent naturel, et les filles ont été dressées par une institutrice remarquable.

— Justement, cette bonne M^{lle} Clerc était parfaite, et c'est par elle que j'ai su bien des choses. Tout alla bien tant qu'elle n'eut affaire qu'à Eliane. Eliane n'était pas une élève brillante, mais elle était docile; quand celle-ci eut dix-huit ans, M^{lle} Clerc se débarrassa de Rose-Marie, qui en avait quinze, et dont elle ne jouissait déjà plus.

— On vous a mal renseignée, marraine : Rose-Marie voulait aller en Angleterre, et, puisqu'elle ne devait pas passer d'examen, c'était un excellent

moyen de terminer son éducation : les voyages forment la jeunesse.

— Oui, sa mère avait des préjugés : elle ne voulait pas que ses filles passent de bachots, mais il paraît qu'obtenir ses diplômes à l'étranger est beaucoup plus chic. Je ne comprends pas ce point de vue, mais il y a tant d'autres choses que je ne comprends pas en Brigitte ! Elle est snob et ne vit que pour le monde.

— C'est une abominable calomnie ! Elle fait son jubilé en Italie, en ce moment.

— Un nouveau prétexte pour voyager ; elle se plaît partout, sauf chez elle.

Germaine, entre la marraine et le filleul, mangeait des fraises en les observant l'un et l'autre. Comme il arrive, son regard accrocha celui de sa tante :

— A propos, que dis-tu du dernier devoir de Germaine ?

— Cette fois il est supérieur à ceux de mes élèves ; je l'avais donné au lycée aussi, et la meilleure note a été treize, tandis que Germaine a quatorze. C'est un devoir intéressant ; elle peut faire très bien, même en sciences : il suffit qu'elle consente à fixer son esprit.

— Vous entendez, Germaine ? Vous seriez impardonnable de ne pas réussir.

— Elle réussira, marraine.

— Je me méfie de toi, tu es optimiste ; mais ses notes sont bien meilleures depuis que tu veux bien t'occuper d'elle, aussi tu vas avoir une surprise ; il y a longtemps que je ne t'ai pas fait de cadeau.

— Oh ! marraine, pour mes étrennes encore...

— Je t'ai envoyé cent francs : c'est ta faute.

— Mais, marraine, je ne me plains pas !

— Tu fais bien. Te rappelles-tu la montre que je t'ai donnée pour ta première communion ? Elle m'avait coûté huit cents francs, huit cents francs or, huit cents francs d'avant-guerre. Et pour ton bachot je t'ai envoyé un billet de mille francs.

— Je ne l'ai pas oublié ; avec votre billet j'ai

acheté une bicyclette qui m'a fait un immense plaisir.

— Comme tu es un grand étourdi, tu n'as pas remarqué que je ne te donnais rien pour tes autres succès : c'est que je ne te voyais plus, que tu n'écrivais pas ou que tu le faisais pour te débarrasser de moi. Bref, nous allons faire un rappel, et je t'offre une auto.

— Marraine !

— Pas une quarante-chevaux, non ; mais j'ai pensé qu'une petite voiture te serait commode pour tes allées et venues entre Nevers et Paris, et aussi pour te promener aux environs, au lieu de ne voir que *la Chamade*.

— Vous me comblez ! Comment vous remercierai-je ?

— Par exemple, je suis embarrassée pour choisir la marque. Je t'offre un cabriolet à deux places, avec spider — j'ai appris ces mots du garagiste. — Je veux quelque chose de solide et de confortable. On me conseille une *Amilcar* ou une *Talbot*, ou simplement une *Citroën*, dont le dernier modèle a la cote. Nous avons rendez-vous ce soir, vers six heures, au garage : tu décideras.

Noël quitta la table et courut embrasser la vieille dame avec exubérance.

— Vous êtes une marraine-gâteau ! Je vous adore !

— Assez, enjôleur ! Si tu t'en donnais la peine, je t'adopterais et te ferais mon héritier.

— Je n'en demande pas tant ; aujourd'hui, rien ne me ferait plus plaisir que cette auto... Et pourtant si, je vais encore vous demander quelque chose.

— Enfant gâté ! Mais c'est justement parce que je te sais désintéressé que j'ai envie d'être généreuse avec toi. Noël, tu n'es qu'un grand gosse, mais un gosse délicieux.

— Ne me faites pas tant de compliments, marraine : vous me rendriez orgueilleux.

— J'arrive trop tard : tu es déjà si content de toi que tu ne pourras l'être davantage.

— Vous m'arrangez bien, et c'est vrai que je suis un grand gosse : je ne pense déjà plus qu'à cette auto. Vous permettez que j'amène Gaston au garage, n'est-ce pas ? Il est compétent, il m'aidera à choisir.

— Au moins, as-tu ton permis de conduire ?

— Oh ! depuis mon service militaire.

— Alors, c'est parfait... Tu ne sais plus te passer des Borel : Gaston choisit ton auto, Eliane tes cravates et Rose-Marie tes lectures, probablement. Passons au salon pour prendre le café ; offre-moi ton bras, mon grand.

Quand le maître d'hôtel eut apporté un lourd plateau d'argent, Germaine remplit et distribua les tasses, tandis que Noël s'agenouillait devant M^{me} Borel.

— Plus généreuse que la marraine de Cendrillon, vous me comblez aujourd'hui, lui dit-il, et pourtant l'homme est insatiable : j'ai encore quelque chose à vous demander, quelque chose à quoi je tiens plus encore qu'à ma *Talbot*, car ce sera une *Talbot*.

M^{me} Borel fit un signe à Germaine :

— Vous avez sans doute du travail, Germaine ?

— Elle n'est pas de trop, marraine ; Germaine est mon élève, c'est une amie.

M^{me} Borel retint Germaine qui sortait, malgré cette protestation :

— Ne faites pas de zèle, puisque Noël vous accepte.

Germaine ne savait jamais quelle attitude adopter, sa situation était souvent fautive entre le filleul et la marraine, et elle se sentait toujours de trop chez M^{me} Borel. Elle prit un ouvrage et s'assit à l'écart, mais elle ne perdait pas un mot de ce que disait le jeune homme :

— Marraine, vous me servirez de truchement ; j'ai trouvé la femme qui me convient : elle est belle, intelligente et bonne. Il faut que vous m'aidiez ; aucune ne me plaira après celle-là.

— Tu m'effraies, Noël. Qui est-ce ?

— Les jeunes filles que vous m'avez présentées

ne pouvaient pas me plaire puisque j'attendais celle-là, pour moi l'incomparable, la seule. Marraine, j'aime Rose-Marie.

— Je m'y attendais.

— Vous n'avez pas l'air content. Que lui reprochez-vous? Je l'aime, marraine, je l'aime, comprenez-vous? Vous qui désiriez tant me marier, vous devriez vous réjouir.

— Assieds-toi, Noël. Je suis troublée, je ne sais plus ce que je voulais dire. Rose-Marie est jolie, certainement, et au fond elle n'est pas mauvaise. Mais il y a une difficulté, mon enfant.

— Vous me faites mourir, marraine.

— C'est que mon beau-frère, et surtout Brigitt, ont des prétentions pour Rose-Marie.

Noël devint écarlate et Germaine livide, sa main tremblait au point qu'elle ne parvenait pas à piquer son aiguille dans la toile, tandis que M^{me} Borel poursuivait :

— Ils ont fait d'Eliane la comtesse de Vimeu, et ils espèrent marier Rose-Marie dans l'aristocratie des environs, où il ne manque pas de blasons à redorer.

— Mais elle, marraine?

— Je la crois ambitieuse, et tu n'es qu'un professeur de lycée, mon petit Noël. Je suis très fière de toi et je ne voudrais pas te faire de la peine, mais si tu étais un bon parti pour la fille du D^r Michel ou pour Renée, en visant Rose-Marie tu as de trop longues dents : elle a un million de dot.

— Un million!

— Ne te doutais-tu pas qu'elle était très riche?

Noël baissait la tête, il était assommé.

— Il n'y aura que vous pour me croire, marraine; certainement j'aurais dû m'en méfier, et je me rends compte que je fais figure d'imbécile, allez; mais non, je n'y avais pas réfléchi. J'ai d'abord remarqué Eliane, puis Rose-Marie m'a conquis. J'étais bien reçu dans la maison, j'avais la certitude de plaire : je n'en ai pas cherché plus long. Ce n'est

pas la peine d'avoir triomphé dans tant de concours et d'avoir fait tant de philo !

— Allons, mon petit Noël, ne prends pas cet air-là. Te rends-tu compte de ce qu'on penserait de toi, qui gagnes trente mille francs, à qui tes parents en donneront cinquante mille, si tu profitais de ce que Gaston t'a introduit à *la Chamade* pour courtoiser sa sœur ?

— On me prendrait pour un coureur de dot. Rassurez-vous, marraine, j'ai de la peine, mais j'ai aussi de l'amour-propre : mon secret restera entre vous et moi... et Germaine.

Il regarda la jeune fille et courut à elle :

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? Etes-vous souffrante ?

— Oui, un peu.

— Depuis quand ? s'enquit M^{me} Borel.

— Depuis le repas. Oh ! ce ne sera rien, ma tante.

— Votre déjeuner aura passé de travers. Prenez un peu de chartreuse ; venez, je vous suis. Attends-moi ici, Noël.

M^{me} Borel accompagna sa nièce, et quand elle retrouva son filleul au salon, il ruminait de sombres pensées. Il cacha sa tête dans ses mains.

— Elle se repose sur son lit et elle va déjà mieux ; ce ne sera rien, dit-elle.

— Ah ! oui, Germaine...

L'esprit de Noël voyageait loin de son insignifiante élève, il redescendit sur terre :

— Soyez tranquille, marraine, c'est fini. J'avais fait un rêve, mais je l'oublierai, et, décidément, j'étais fait pour être célibataire.

— A moins que tu ne fasses un second rêve.

— Non, marraine ; c'est la première fois que je reçois le coup de foudre : elle était si jolie ! Non, personne après elle.

— A ton âge, il ne faut jurer de rien.

— J'ai réfléchi : je n'irai pas à *la Chamade* ce soir ; je vais téléphoner, je trouverai un prétexte... Je ne veux pas la revoir ce soir.

— Ce sera plus sage, mon enfant.

— Je m'enfermerai dans ma chambre et je travaillerai. Vive le travail, le grand remède!

— Ne t'énerve pas, va, mon petit Noël, et n'oublie pas que nous avons rendez-vous au garage, à six heures. Plus que jamais cette voiturette t'aidera à te distraire.

— Merci, marraine; vous êtes bonne, je vous aime.

— Bonne? Je n'en suis pas sûre, mais je le suis toujours pour toi. Courage, mon petit!

Noël sortit avec assez de décision, et, restée seule, M^{me} Borel mit de l'ordre dans ses idées.

— C'est mieux ainsi, conclut-elle haut; nous verrons bien.

Et elle pensait :

« Et cette petite malheureuse, là-haut... Voilà bien une autre affaire! »

Elle monta assez lestement à la mansarde de Germaine et la trouva debout devant la fenêtre ouverte.

— Comment vous sentez-vous? demanda-t-elle, plus doucement que d'ordinaire.

— Bien, tout à fait bien; merci, ma tante. Ce n'était qu'un malaise, murmura Germaine, touchée de l'intérêt subit que lui témoignait son cerbère.

— Seriez-vous capable de faire une promenade en auto?

— Oh! oui. Ce n'est rien du tout..., balbutia Germaine, stupéfaite.

— Alors je vous emmène à la *Chamade*: cela vous changera les idées.

— A la *Chamade*?

— Oui. Y a-t-il là quelque chose d'extraordinaire?

M^{me} Borel consulta la pendule :

— Nous serons de retour avant six heures, préparez-vous. Et pas un mot là-bas, n'est-ce pas?

Germaine devint cramoisie :

— Oh! ma tante!

— Je compte sur vous.

Et, en descendant l'escalier, M^{me} Borel marmonnait :

— Cette petite a du caractère, et j'aime les gens qui ont du caractère.

VIII

Cette visite à *la Chamade*, pour imprévue qu'elle était, ne faisait aucun plaisir à Germaine ; pourtant sa curiosité était éveillée et elle n'était pas fâchée de voir de près les belles nièces de M^{me} Borel, qu'elle avait aperçues à plusieurs reprises, sans y prêter d'attention.

Leur arrivée à *la Chamade* fit sensation ; la tante Sylvie n'y avait pas mis les pieds depuis son deuil. On crut d'abord qu'elle amenait Noël, et la jeunesse ne cacha pas sa déception.

— Non, expliqua-t-elle, vous ne verrez pas Noël aujourd'hui, et vous le verrez moins désormais, parce que je lui fais cadeau d'une auto, d'une petite voiture qui lui permettra de faire la navette entre Nevers et Paris et de rayonner un peu dans le pays. Gaston doit même nous aider à la choisir.

La tante Sylvie ne trouvait pas de vives sympathies à *la Chamade* ; sa belle-sœur la détestait même cordialement. Mais, si on ne lui faisait pas de courbettes, on tenait quand même à la ménager, à cause de son énorme fortune dont elle n'avait pas encore désigné l'héritier.

On lui fit donc bon accueil, tandis que Rose-Marie et Eliane, en promenant Germaine dans le parc, s'efforçaient de la faire parler : Qu'est-ce qui motivait le revirement de la tante Sylvie ? Pourquoi cette visite intempestive ?

Germaine répondit vaguement que sa tante avait manifesté le désir de voir la campagne. Et, comme pour lui donner raison, M^{me} Borel racontait à son beau-frère :

— Germaine travaille beaucoup, elle a eu un malaise après le déjeuner. Il fait déjà très chaud en ville, une journée de grand air la remettra.

— Alors, pourquoi ne pas vous installer à Huon?

— Après les examens, Emile.

Germaine ne pouvait s'empêcher d'admirer les deux sœurs, mais elle ne sympathisait pas avec Rose-Marie, ces choses-là se sentent tout de suite. Chacune flairait en l'autre une ennemie, et elles échangeaient des banalités sans y prendre de plaisir.

— Ah! M. Mellac vous donne des leçons? relevait Rose-Marie. Le voyez-vous souvent?

— Oui, répondit Germaine, mentant à demi et sûre d'être désagréable à Rose-Marie; ma tante est sa marraine : c'est une amie d'enfance de M^{me} Mellac.

— Je crois que tante Sylvie ne me gobe pas plus que je ne la gobe, fit négligemment Rose-Marie, à qui ses frères apprenaient l'argot.

Germaine ne répondit pas directement, elle répliqua :

— Noël aime beaucoup sa marraine, il a grande confiance en elle.

Ayant lancé la flèche du Parthe, elle se sentit soulagée et ne prit plus ombrage de la hauteur méprisante avec laquelle Rose-Marie l'entretenait d'études et de sports. Elle, fille de la branche aînée des Borel, n'avait que dédain pour cette intruse.

Germaine nageait mal, ne jouait pas au tennis, elle ne faisait pas de bicyclette, elle ne jouait pas au bridge, elle n'était même pas une intellectuelle. Le ton et surtout l'air de Rose-Marie disaient clairement : « A quoi êtes-vous bonne, alors? »

Germaine avouait son infériorité sans honte, avec la conscience qu'elle valait quand même cette belle fille adulée à qui tout réussissait et qui était aimée de Noël. C'était d'ailleurs le seul titre que Germaine lui enviait.

Quinze jours après, M^{me} Borel, escortée de Germaine, revint faire une seconde visite à *la Chamade*.

Cette fois elles ne bénéficièrent plus de l'attrait

de la surprise et elles furent plus froidement accueillies, sauf par M. Borel, brave homme qui était bien avec tout le monde et que dominait son autoritaire moitié. Celle-ci était à Paris; la tante Sylvie s'en félicita.

Eliane offrit le thé, puis, comme le temps était magnifique, on alla faire le tour du parc. M. Borel prit galamment le bras de sa belle-sœur et Germaine partit de son côté, accompagnée d'Eliane. Les autres ne consentirent pas à se sacrifier une seconde fois.

M^{me} Borel allait lentement, appuyée au bras de son beau-frère, devisant gaiement; elle le charmait, car elle avait de l'esprit quand elle voulait.

Ils s'arrêtèrent sur un pont de bois jeté sur le ruisseau qui traverse le parc.

— Est-elle jolie! dit M^{me} Borel.

Et, du bout de son ombrelle, la vieille dame désignait Rose-Marie, assise sur la berge. Un rideau de saules entourait la jeune fille d'ombre, et elle faisait une tache blanche sur la verdure, ayant pour tout ornement un mouchoir vert négligemment noué autour du cou et un bandeau de même couleur posé sur ses cheveux courts.

Au milieu de la nature vierge, elle avait l'air d'une apparition. Elle était occupée à effeuiller des marguerites; elle en avait éparpillé une botte sur ses genoux et elle les jetait dans le courant rapide à mesure qu'elles avaient répondu à ses questions.

— Encore passionnément! annonça-t-elle.

Un éclat de rire lui répondit, et Bob jaillit de derrière les saules :

— Je t'y prends : tu demandes si M. Mellac t'aime!

— Justement, monsieur Boby, et elles sont assez stupides pour m'annoncer que cet homme, que je n'ai pas vu depuis trois semaines, m'aime passionnément.

— Il essaie son auto.

— A d'autres!

— Demande-leur si tu l'aimes, pour voir : on saura bien si ce sont des blagueuses.

Immobiles sur le pont, tante Sylvie et son beau-frère entendaient sans être vus.

Rose-Marie recommença d'effeuiller impatiemment les marguerites.

— Toujours passionnément ! s'écria-t-elle, rageuse.

De colère, elle lança la botte de fleurs dans l'eau et se redressa. Alors seulement elle aperçut son père et sa tante.

— Elle est furieuse, leur annonça Bob, parce qu'elle a un béguin pour M. Mellac et qu'elle ne l'a pas vu depuis trois semaines !

Bob acheva la phrase au haut d'un sapin où il se réfugia en hâte, car sa sœur, peu patiente, s'élançait à sa poursuite en criant :

— Attends ! attends !

Il ne l'avait pas attendue et, du haut de son perchoir, il lui tirait la langue.

— Ecoute un peu, Rose-Marie, dit tante Sylvie. Pourquoi te venger sur les marguerites ? Elles sont sorcières et elles t'ont peut-être exactement renseignée. Elles exagèrent en disant que tu aimes passionnément mon filleul... Rose-Marie, exagèrent-elles ?

— Ce sont des menteuses, ma tante, puisqu'elles prétendent qu'il m'aime à la folie, alors que je ne l'ai pas vu depuis trois semaines.

— Tu n'es qu'une bécasse, Rose-Marie.

— Merci, ma tante.

— Si c'était justement parce qu'il t'aime qu'il se cache ?

— Oh !

— Viens ici ; j'ai à te parler sérieusement.

Rose-Marie était aussi intriguée que son père ; tous trois s'assirent à l'ombre, sur un banc rustique.

— S'il t'aimait, épouserais-tu ce petit professeur de lycée ?

— Oui, parce qu'on lui trouverait une autre situation, ma tante.

— Tu l'aimes donc pour de bon?

— Quand cela serait, y verriez-vous du mal, ma tante?

— Que penseriez-vous d'un tel mariage, Emile?

— M. Mellac est très sympathique, mais...

— C'est entendu : Rose-Marie a un million de dot; or il en a autant.

— Oh! oh!

Le père et la fille en étaient ahuris.

— Un million que je lui donnerai le jour de son mariage, et il en aura probablement d'autres après moi. Voyez-vous des objections à ce mariage, Emile?

— Ma foi non : M. Mellac est sympathique.

Il tenait à ce mot.

— Maintenant, il n'y a rien de fait. Rose-Marie, tout dépend de toi et de ton habileté, ma chère. Noël est fier, il ne veut pas avoir l'air d'un coureur de dot, il se croit pauvre et ne te demandera pas. Tu as compris? Nous verrons si tu l'aimes autant que tu crois.

— Vous êtes bonne, tante Sylvie; et moi qui m'imaginai que vous ne m'aimiez pas!

— Ce que j'en fais, c'est pour lui, ma belle; il t'a choisie, je n'y suis pour rien. Je te parle très sérieusement, Rose-Marie : je l'aime comme si je l'avais mis au monde; sa mère était ma meilleure amie, je le chérissais quand il était petit, et me voilà toquée de lui depuis qu'il est homme. Ne te fais pas d'illusions, je m'en voudrais de t'en donner : je ne suis pas bonne, je le suis pour lui seulement, et je le serai pour toi dans la mesure où tu le rendras heureux.

— Comptez sur moi, ma tante. Alors, c'est bien vrai, il m'aime? Je suis si contente d'être aimée de lui! Embrassez-moi pour la bonne nouvelle que vous m'apportez. Je veux le voir tout de suite, tout de suite!

— Enfant gâtée!

— Que voulez-vous, Sylvie, intervint le père

dont elle était la favorite, nous ne lui avons jamais rien refusé.

Rose-Marie appelait :

— Bob! Gaston!

Bob, à qui l'on ne pensait plus, assistait à ce conciliabule; il dégringola de son sapin et fit le salut militaire :

— A ton service, Mrs. Mellac.

Rose-Marie, radieuse, l'embrassa :

— Amène Gaston ici, immédiatement.

Gaston était accoutumé aux caprices de sa terrible petite sœur, il accepta d'aller chercher Noël.

Noël était à l'hôtel, il travaillait. La démarche de Gaston le surprit; mais quand il entendit que sa tante était à *la Chamade*, avec Germaine, il crut que celle-ci désirait être ramenée à Nevers par lui, ce qui était bien naturel, sans l'être, — et il alla chercher sa voiture.

Une demi-heure après, Gaston et lui arrivaient à *la Chamade*, de compagnie, mais dans leurs voitures respectives.

— J'avais besoin de toi, dit M^{me} Borel, sans autre préambule, et voici Rose-Marie qui désire te parler.

Noël devint cramoisi, mais il ne trouva rien à objecter et il suivit la jeune fille. Ils s'assirent sur le banc qu'elle venait de quitter, et on les laissa seuls. Rose-Marie entama les hostilités :

— Monsieur Mellac, je crois beaucoup aux marguerites. Et vous?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, Mademoiselle.

— On les effeuille en répétant : « un peu..., beaucoup... »

— Ah! parfaitement.

— Ne croyez-vous pas qu'elles ont du fluide?

Il s'était d'abord raidi, mais il s'humanisait au contact de la jeune fille, un sourire lui échappa :

— Les marguerites, les cartes, mettons toutes ces sornettes dans le même panier : elles ont du fluide quand on leur en communique.

— Elles m'ont dit une chose que j'avais envie

d'entendre; elles me l'ont peut-être dite parce que j'en avais très envie? Monsieur Mellac, elles affirment que vous m'aimez passionnément.

— C'est une abominable trahison! s'écria-t-il, très rouge.

— Oui, avoua-t-elle, paisible : tante Sylvie m'a assuré qu'elles ne mentaient pas. Ne me faites pas ces yeux méchants, puisque, moi aussi, je vous aime et que je désire être votre femme.

— Mais vous me demandez en mariage! protesta-t-il, navré.

— Oui, Monsieur.

— Eh bien! non, Mademoiselle, non!

— Oh! Noël, que vous êtes orgueilleux! Parce que je suis riche et que vous ne l'êtes pas... C'est mal. Quoi, nous nous aimons, et ma fortune nous empêcherait d'être heureux? Vous ne trouvez pas cela absurde?

— C'est plus cruel qu'absurde, Mademoiselle, mais il n'y a pas de remède.

— Si; mais comme je ne veux pas me dépouiller pour me faire aussi pauvre que vous...

— Je ne saurais l'accepter, Mademoiselle.

— Alors il reste un moyen de vous ôter vos scrupules : c'est de vous rendre aussi riche que moi. Je le fais d'un coup de baguette magique : Noël, vous avez un million de dot, exactement comme moi.

— Qu'est-ce que ce conte de fées?

— C'en est un vraiment, puisque c'est votre marraine qui vous dote.

— Je crois rêver, Rose-Marie.

— C'est pourtant la vérité : M^{me} Borel, ma tante Sylvie et votre marraine, vous donne un million, avec sa bénédiction, le jour de votre mariage.

Le visage de Noël s'illuminait. Il bondit :

— Où est-elle, ma chère marraine?

— Vous la remercirez plus tard, fit Rose-Marie, pratique. Asseyez-vous, et dites que vous consentez.

Il avait retrouvé sa mine malicieuse et il la regardait avec ravissement :

— Oh! Rose-Marie, il me faudrait maintenant de

l'héroïsme pour repousser le bonheur qui vient à moi ! Au fond, je ne suis pas si surpris de cette invraisemblable aventure ; non parce que je comptais sur la générosité de ma marraine, mais parce que tout m'a toujours réussi et je suis naturellement optimiste, je n'ai pas cessé de l'être pendant ces trois semaines où j'étais pourtant bien malheureux.

— Alors venez, et nous annoncerons nos fiançailles à la famille, qui attend le résultat de cette manœuvre.

Noël prit dans les siennes les deux petites mains de Rose-Marie et, la regardant dans les yeux :

— Ne doutez pas de moi ni de mon amour, ma bien-aimée, si je vous demande de ne pas livrer encore notre grand bonheur à la publicité ; je n'y suis pas habitué, vous me prenez au dépourvu ; nous le savourerons mieux dans le secret de nos cœurs. Il m'en coûte de ne pas réclamer le baiser des fiançailles, mais je vous le demanderai le jour où je vous remettrai officiellement votre bague. En attendant, je suis tout à vous, comme vous tout à moi ; mais laissons passer un peu de silence sur notre bonheur. Vous voulez bien ?

— Je veux ce que vous voulez, Noël ; vos sentiments sont très délicats, et je les apprécie.

— Alors, ma chère petite fiancée, commençons par remercier la bonne fée qui nous unit.

Du rond-point où la famille était groupée, on les vit s'avancer se tenant par la main.

— Ils font un beau couple ! admira M^{me} Borel.

Et à les voir si jeunes, en harmonie et nimbés de lumière, on les eût pris pour des immortels.

Germaine revenait d'une promenade avec Eliane, elle en fut frappée.

Noël chuchota à l'oreille de sa marraine, tandis que Rose-Marie emmenait son père à l'écart pour lui faire ses confidences.

Tous les yeux étaient fixés sur les héros du jour, et nul ne prit garde à Germaine qui, appuyée à un arbre, les regardait aussi, les regardait désespérément.

IX

En attendant Noël, Germaine étudiait et M^{me} Borel tricotait, dans le salon de la rue de Nièvre. Celui-ci était en retard, ce qui lui arrivait souvent depuis qu'il était fiancé; il avait même, une fois, oublié la leçon.

— Vous devenez nerveuse, Germaine. Qu'y a-t-il?

M^{me} Borel était moins sévère pour elle, sa nièce l'avait remarqué.

— Je travaille beaucoup, je suis fatiguée, ma tante; mais l'examen approche : je me reposerai après.

— C'est vrai, vous travaillez, et vos notes s'en ressentent : une moyenne de quinze sur vingt, c'est encourageant, et Noël vous rend un fameux service.

— Evidemment, fit Germaine d'un ton amer.

M^{me} Borel n'avait mis aucune ironie dans sa remarque, elle leva la tête et vit sa nièce pâle et fiévreuse, penchée sur ses livres.

— Ah ! te voilà enfin, toi ?

Ceci s'adressait à Noël qui paraissait sur le seuil du salon, frais, reposé, impeccable; il avait le sourire et il tenait un bouquet à la main.

— Ce sont des roses de *la Chamade*? demanda M^{me} Borel.

— ... Que Rose-Marie a cueillies pour vous, en témoignage de reconnaissance. N'est-ce pas qu'elles sont jolies et qu'elles sentent bon ?

— Elles sont superbes, merci, mon petit, et elles me font plaisir parce que c'est toi qui me les offres. Embrasse-moi mieux que ça. J'ai des nouvelles de ta mère : elle est ravie et va venir à Huon pour faire la connaissance de ta fiancée. Vous célébrerez officiellement vos fiançailles dans la première semaine des vacances.

— Entendu, marraine.

— Pourquoi en fais-tu si grand mystère?

— C'est un secret.

— Voilà justement pourquoi je te le demande.

— Restez, Germaine : je suis à vous tout de suite et je plaisante en parlant de secret. Oubliez-vous, marraine, que je renonce à ma liberté avec peine?

— Même pour Rose-Marie?

— Même pour Rose-Marie. Près d'elle je me trouve transporté au septième ciel, mais quand je suis seul je réfléchis et je me dis : « Dans trois semaines tu auras pris femme et tu seras lié à elle pour la vie. » Quand je pense à cela...!

— Incorrigible!

— Je suis un vieux garçon né, j'en conviens, marraine, mais c'est une chose terrible de perdre sa liberté; je tenais à la mienne, et sans Rose-Marie je ne me serais pas marié. Dans le premier moment j'ai été fou de bonheur à l'idée qu'elle m'appartenait, mais dès qu'elle a voulu publier nos engagements, j'ai eu peur de l'irréversible : voilà tout mon secret, marraine.

— En effet, tu as l'âme d'un célibataire; mais on ne peut tout de même pas éterniser cet état de choses : j'aime les situations nettes.

— Celle-ci ne me déplaîra pas, nous sommes complètement d'accord, marraine, et justement la mère de Rose-Marie sera de retour pour ce moment-là.

Il se tourna vers Germaine, immobile et silencieuse dans son coin :

— A nous deux, Germaine! au travail! D'abord j'ai un devoir à vous rendre, et c'est un devoir peu banal.

— Il ne vaut rien? s'inquiéta M^{me} Borel.

— Au contraire : c'est un devoir magnifique, un devoir de licence. Par endroits le style est d'une éloquence empoignante, mais je ne pourrais pas vous le lire sans pleurer, j'ai versé une larme en le corrigeant.

— Quel était donc le sujet?

— Oh! il n'avait rien de particulièrement triste,

au contraire : c'était à propos de l'espérance. Qu'aviez-vous donc ce jour-là, Germaine ?

— Rien de spécial : j'ai traduit ma pensée.

— Eh bien ! vous pensez des choses lugubres. Lisez ce devoir, marraine.

— Oh ! non !

Germaine s'était vivement emparée de la copie.

— Voyons, Germaine, qu'avez-vous ? Vous êtes vraiment bizarre.

— Je ne croyais pas avoir fait un devoir extraordinaire.

— Oh ! vous pouvez vous vanter d'avoir fait un travail personnel, en effet ; c'est une véritable confidence, ce sont vos considérations sur la vie.

— Et qu'en pense-t-elle ?

— Le premier point de son devoir est d'une tristesse déprimante, elle en fait un tableau à donner le frisson ; mais, dans un second point, elle éclaire ce sombre tableau, et la flamme monte, monte, éblouissante, « car, dit-elle, nous n'avons plus que l'espérance, le seul bien qui soit resté aux hommes dans la boîte de Pandore, mais il suffit à embellir la vie et à lui donner un sens ». Elle s'élève sur les cimes, dans cette seconde partie, et je ne me doutais pas que de si hautes pensées logeaient dans une si petite tête.

— Enfin, quelle note a-t-elle ?

— Dix-sept.

— Elle devient forte, dit M^{me} Borel avec satisfaction.

— Un tel devoir n'est pas un progrès, marraine : c'est autre chose. J'en ai parlé à mes élèves et à la *Chamade*.

— Oh !

— Rassurez-vous, Germaine, je ne suis pas indiscret, je n'ai lu votre copie à personne ; mais j'étais pénétré de mon sujet, vous sembliez si convaincue vous-même !

— Oui, très.

— Voilà ce qui manque aux élèves et aux hommes : la conviction ! Avec la conviction on sou-

lèverait des montagnes. Rose-Marie a dormi sur l'oreiller du doute, elle; elle est très moderne : elle doute de tout.

— Et cette mentalité te séduit, Noël?

— Je l'aime, marraine.

— Eh! je le sais que tu l'aimes; mais cela ne t'empêche pas de juger...

— ... L'objet aimé? Ignorez-vous que l'amour a un bandeau sur les yeux? Vous êtes convaincue, vous, Germaine, c'est une force; mais dites-moi ce que vous a fait la vie, plus exactement ce qu'elle vous avait fait ce jour-là, pour que vous la jugiez si sévèrement? Elle est belle.

— Pas pour tous.

Il regarda mieux ce mince visage si grave et déjà désabusé, et il se sentit ému; il se rappela que Germaine était orpheline et qu'elle n'avait pas la vie douce près de sa tante.

— Peut-être pas pour tous; cependant il y a un système que j'aime beaucoup : on l'appelle celui des compensations.

— Ah!

— Pour vous le faire mieux comprendre, je vais exagérer : je suppose que vous avez eu dix années de malchance, par exemple; réjouissez-vous, car vous avez droit à dix de bonheur.

Germaine eut un sourire désabusé.

— Et c'est vrai inversement, quoique vous ayez l'air sceptique. Ainsi, moi qui ai bientôt trente ans, je ferais bien de me méfier, car vingt ans de malchance, c'est long. Je plaisante; mais sérieusement, cette fois, je crois à une certaine loi des compensations; ainsi il y a des chanceux et des gens plus éprouvés que les autres, c'est incontestable; mais je ne sais si, dans l'ensemble, chaque homme n'a pas droit à une part de souffrance et à une de joie inégalement réparties au cours de sa vie. Tel se passionne pour un voyage ou un concert qui laissera un autre indifférent. Un pauvre trouve une jouissance à cultiver son jardin ou à chérir un enfant, si bien qu'il est peu de malheureux sans consolation, tandis

qu'un riche, comblé des biens du monde, est affligé d'une mauvaise santé qui l'empêche d'en profiter. Dieu rétablit ainsi une sorte d'équilibre, et cette manière de voir satisfait mon sentiment de la justice... Savez-vous que Gaston vend sa *Talbot*?

— Tu es insupportable, Noël ! Tu ne peux rester cinq minutes sans parler de Rose-Marie ou de quelqu'un de la *Chamade*. Tu nous disais des choses très intéressantes...

— Pardonnez-moi, marraine ; je m'engage à ne plus prononcer le nom d'aucun hôte de la *Chamade* avant six heures.

— Je l'enregistre, mon ami.

— Y croyez-vous, aux compensations, vous, Germaine ?

— Oui, Noël, puisque j'espère ; sans doute j'ai eu des malheurs et des peines jusqu'ici, ma vie ne s'annonce ni brillante ni facile, et pourtant j'espère.

— Quoi ?

— Tout !

Ses yeux resplendirent, et Noël vit s'y allumer des étoiles d'or.

— Vous avez des yeux magnifiques, pensa-t-il tout haut.

— Au lieu de dire des fadaïses, sois sérieux, Noël.

— Pardon... Où en étais-je ? Ah ! oui : vous attendez beaucoup de la vie.

— C'est ironique, n'est-ce pas ? Et pourtant mon espérance est plus que philosophique : elle est chrétienne. Je ne puis croire que le Ciel m'a condamnée à une vie sans joie, où chaque jour sera gris.

Noël murmura, songeur :

— Il ne manque pas de telles vies, et si Dieu vous avait marquée pour une de celles-ci, vous résigneriez-vous ?

— Non ! dit-elle sourdement.

— Alors vous n'êtes pas chrétienne.

— Je ne pourrais pas, protesta-t-elle précipitamment, ce serait au-dessus de mes forces. Je souffrirai, je lutterai jusqu'à l'extrême limite ; mais si je

suis vaincue je ne réponds pas de ce qui arrivera.

— Eh bien ! vous me plaisez, Germaine ; au moins vous savez ce que vous voulez et ce que vous pouvez.

— Elle a du caractère, dit doucement M^{me} Borel.

C'était le premier compliment qu'elle faisait à sa nièce.

— Comme Bob. Figurez-vous que Bob...

— A l'amende ! cria M^{me} Borel, triomphante. Je savais bien que tu ne tiendrais pas le pari.

— Il est six heures moins cinq, marraine. Aujourd'hui j'ai escamoté votre leçon, Germaine ; mais, malgré des digressions, ce n'est pas du temps perdu pour la philosophie : nous avons effleuré des sujets passionnants. C'est dommage que nous touchions à l'examen, vous avez fait des progrès prodigieux, Germaine ; encore une fois, c'est dommage de vous arrêter au moment où vous commencez à comprendre. A demain. Je voudrais bien savoir de quoi vous en voulez tant à la vie, à votre âge ?

Quand il fut sorti, M^{me} Borel marmotta :

— Quel enfant terrible !

Et il se passa ceci d'inouï : Germaine s'écroula sur sa table de travail et éclata en sanglots. M^{me} Borel n'en fut pas surprise et la laissa pleurer ; puis, quand elle jugea que la jeune fille était soulagée, elle l'appela doucement et la fit asseoir en face d'elle, ce qui était nouveau :

— Une machine que l'on tient trop longtemps sous pression éclate, ma pauvre petite, constata M^{me} Borel. Vous m'avez trouvée dure, au début ; je l'étais dans votre intérêt, par réaction contre l'éducation maternelle. J'ai peut-être aussi mauvais caractère, j'ai souvent « mes nerfs » — à mon âge, c'est excusable, — enfin je vous jugeais sévèrement, je ne vous aimais pas ; mais il n'en reste pas moins vrai que je voulais vous viriliser. Votre première éducation n'a développé que le côté sentimental et romanesque de votre nature.

— Je ne sais, mais j'étais heureuse.

— Vous ne pouviez l'être longtemps ; votre mère

fut bien imprudente. Vous êtes pauvre, Germaine, destinée à une vie laborieuse où vous aurez à vous défendre, c'était un crime de vous y lancer désarmée.

— Avec maman j'étais heureuse, s'entêta Germaine.

— Si vous pleurez aujourd'hui, c'est parce qu'on vous a nourrie d'illusions. Je voulais vous donner l'amour du travail — le travail est la panacée des solitaires, — je voulais vous faire une âme forte pour la solitude qui vous attend.

— Je ne méconnaissais pas vos bonnes intentions, si j'en ai quelquefois douté, ma tante.

— Je ne me fais pas meilleure que je ne suis. Ce qui arrive est ma faute : j'ai été imprudente ; à mon âge, je suis impardonnable. Si je suis exigeante et sévère pour les autres, je le suis aussi pour moi ; je me sens responsable de ce qui arrive, Germaine. Ne me dites rien : je vous estime parce que vous luttez fièrement ; continuez à me donner satisfaction.

— Ne m'en sachez aucun gré, ma tante ; c'est pour moi que je travaille avec cette ardeur, et j'y prends goût.

— Je vous saurai toujours gré de réussir, de vous faire une situation indépendante ; alors vous me trouverez toute disposée à vous aider. De même, quand votre cœur sera trop lourd, venez pleurer près de moi ; je ne suis pas démonstrative, je ne vous dirai rien, mais je vous comprendrai, Germaine.

Quand la pauvrette fut sortie, M^{me} Borel essuya de la buée sur les verres de ses lunettes, en murmurant ces paroles incroyables :

— A cœur vaillant, rien d'impossible. Qui sait ?

On se couche tôt en province. La ville de Nevers s'enveloppait de nuit, et dans l'hôtel de la rue de Nièvre régnait le plus parfait silence. M^{me} Borel écrivait dans son salon. Le timbre, en résonnant, la fit tressaillir.

Peu après, le maître d'hôtel introduisait Noël.

— Toi, à cette heure, mon petit ! Qu'y a-t-il ?

— Rien. Je me promenais, j'ai vu de la lumière chez vous, j'ai éprouvé une irrésistible envie de vous confier mes pensées. Germaine n'est pas là ?

— Non, elle vient de monter.

— Tant mieux, parce qu'il s'agit d'elle.

— Tiens ! tiens !

M^{me} Borel s'installa confortablement pour l'écouter, et lui-même s'assit en face d'elle.

— La nuit est exquise, il y a de la lune ; je suis allé me promener au bord de la Loire : c'est un magnifique spectacle.

— Et tu rêvais à Rose-Marie, au clair de lune.

— Non : c'est à Germaine que je pensais.

— Ah ! bah !

— Des choses qu'elle m'a dites me tournaient dans la tête ; elle est plus intéressante que je ne croyais, marraine, et il faut que vous fassiez quelque chose pour elle.

— Tu trouves que je ne fais rien pour elle ?

— Si, marraine ; mais comprenez : elle souffre, c'est une orpheline, ce qui représente déjà une catastrophe dans la vie d'un enfant ; elle est pauvre, elle sera obligée de gagner sa vie : c'est très dur pour une femme, et vous pourriez changer ses amertumes en joies.

— Comment ?

— Dotez-la ; vous me donnez bien un million, à moi.

— Tu parles de millions comme un aveugle des couleurs, mon ami.

— Elle n'a pas besoin d'une si grosse somme, et voici ce que je propose : vous lui donnez deux cent mille francs et vous m'en donnez huit cent mille ; c'est suffisant pour que j'épouse Rose-Marie, et Germaine pourra ainsi faire un bon mariage ; elle ne doit pas être exigeante.

— Elle l'est beaucoup, au contraire ; tu ne la connais pas.

— Tant pis pour elle. Il me semble qu'avec cette somme elle pourrait soit se bien caser, soit être

relativement indépendante. Elle travaillerait, c'est entendu, mais plus par nécessité. Faites quelque chose pour elle.

— J'ai dit que je te donnerais un million le jour de ton mariage : tu auras un million, Noël ; je ne manque jamais à ma parole.

— Alors, marraine, trouvez encore deux cent mille francs pour Germaine.

— Je ne vois pas pourquoi tu es si généreux avec mon bien.

— Oh ! quand on a quarante millions, on n'en est pas à cent mille francs près !

— Qui dit que j'ai quarante millions ? Je ne sais pas moi-même ce que je possède. Pourquoi y a-t-il toujours des gens bien informés ?

— N'ergotons pas sur les mots. Raison de plus, si vous ne connaissez pas votre fortune : dotez Germaine, et vous n'en serez pas plus gênée après qu'avant. Je vous en prie, dotez Germaine.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Pour qu'elle soit consolée.

— Tu as vraiment un bon petit cœur, mais je n'ai aucune envie de la doter. A-t-elle des droits sur ma fortune ?

— Il n'est pas question de ses droits, marraine. C'est vous qui avez le devoir d'être bonne.

— Le devoir ?

— Trouveriez-vous moral de mobiliser pour vous seule quarante millions, dont vous ne profitez même pas, car vous avez peu de besoins et vous ne pouvez guère prendre de plaisir à votre âge, et de vous refuser à un acte de charité si facile ?

— Tu sens le fagot, mon ami. Serais-tu socialiste ?

— Un brin, marraine, surtout quand on me contredit. Ah ! je serais si heureux de vous trouver généreuse pour elle comme vous l'avez été pour moi !

— Toi, prends garde : tu ne tiens pas encore ton magot et tu m'échauffes les oreilles. Je te donne un conseil : tu ferais mieux d'aller te coucher.

— Marraine ! Êtes-vous chrétienne ?

— Rassure-toi : je donne aux pauvres et aux œuvres de la paroisse.

— J'en suis sûr, mais vous négligez « de nettoyer votre devant de porte », vous repoussez cette bonne action si facile qui s'offre. C'est pourtant le vrai plaisir de la richesse : pouvoir diminuer la souffrance autour de soi. Une nuit — j'étais tout petit, — j'ai rêvé que j'étais fée. Où je passais, les malades étaient guéris, les affamés rassasiés et les affligés consolés. Ah ! c'était un beau rêve ! Bonne fée, ma marraine, donnez un coup de baguette magique en faveur de Germaine !

— Quel enfant tu fais, Noël ! Pour une indifférente, tu risques de m'indisposer et de compromettre ton mariage, et tu insistes ; est-ce que cela a le sens commun ?

— Peut-être que non, marraine ; mais je ne vous ai pas demandé de dot et je ne ferai aucune bassesse pour conserver celle que vous m'offrez gratuitement. Plutôt le malheur dont vous me menacez que compromettre l'intégrité de mon caractère !

— Tu es un grand Don Quichotte et tu t'amuses. Ne parlons plus de Germaine ; ce n'est pas à moi qu'il appartient de la consoler.

— A qui, alors ?

— Ne t'occupe plus d'elle et ne me cherche pas une querelle d'Allemand. Embrasse-moi, Noël ; tu es un peu fou, mais tu viens de me dire des choses très curieuses ; en somme, tu as une noble nature. Embrasse-moi et va te coucher. On voit bien que tu ne connais pas les jeunes filles. Germaine est consolée depuis longtemps, et je te prie de ne plus disposer de mon bien selon ta fantaisie. Bonsoir ; sans rancune, mon ami.

Noël se retira, vexé de sa défaite. Il était arrivé plein de son sujet, il avait plaidé avec l'ardeur qui le caractérisait, et il en était pour ses frais d'éloquence. Il rentra à l'hôtel en se demandant :

« Que veut donc dire ma marraine avec ses sous-entendus ? »

X

Entre Eliane et Gaston d'une part, Rose-Marie et un jeune homme taillé en athlète d'autre part, une nouvelle partie s'engageait sur le court de *la Chamade*. On se renvoyait les balles avec grâce et précision.

— Harry, c'est un plaisir de jouer avec vous, dit Rose-Marie.

— J'en aurais davantage à jouer contre vous, Rose-Marie.

Assis à côté de Germaine, Noël, maussade, assistait au match en donnant ses impressions :

— Bien renvoyé, *out* !

— Les balles de M. Harry rasent le filet, il les lance d'un raide ! admira naïvement Germaine.

— C'est surtout Rose-Marie qui est calée, assura Noël.

Ils venaient de gagner la partie.

— Changeons de côté, proposa Rose-Marie. Harry, je serais fière de gagner la partie avec Gaston pour partenaire.

Noël fit une moue :

— Vous jouez depuis une heure, et j'attends ! protesta-t-il.

— Oh ! je vous en prie, Noël, ne vous plaignez pas, c'est votre faute : vous ne vous appliquez pas, vous ne faites pas attention, vous ne m'envoyez que des chandelles, et ce n'est pas amusant de jouer avec vous.

— Ce n'est pas ma faute, je manque d'entraînement ; je ne passe pas mon temps à m'exercer, comme vous ; le sport n'est qu'un délassement pour moi, j'ai d'autres occupations.

— C'est un tort.

— Oh ! vous savez, Rose-Marie, épargnez-moi : « Le sport avant tout ! »

— Parlez de livres avec Germaine, et laissez-moi m'amuser avec Harry.

— Pourquoi avec moi ? s'étonna Germaine.

— Parce qu'elle vous classe dans les intellectuelles. Oui, vous préparez votre second bachot, vous aspirez à obtenir une licence, c'est suffisant pour l'impressionner et vous faire traiter de bas bleu. Mais, moi, j'en ai assez de les regarder échanger des balles ; puisqu'ils commencent une autre partie, allons-nous-en.

Rose-Marie l'aperçut qui, suivi de Germaine, se dirigeait vers le ruisseau ; elle l'appela :

— Où allez-vous, Noël ?

— Dans le parc.

— Restez ici.

— Pour vous regarder jouer ?

— Justement.

— Grand merci ! Je vais me promener ; à tout à l'heure.

— Noël, vous le regretterez. Noël !

Le bruit de cette menace fut couvert par un éclat de rire de Noël, et il entraîna Germaine vers le pont de bois.

— Ne la mécontentez pas ! suppliait Germaine. Elle ne supporte pas d'être contrariée.

— Moi non plus ; elle en prendra l'habitude.

— Retournons, Noël.

— Jamais de la vie ! Ne voyez-vous pas qu'elle flirte avec Mr. Harry ?

— Vous vous attirerez une querelle.

— C'est possible, ma petite Germaine, mais je n'ai pas peur d'elle. Asseyons-nous à l'ombre de ces saules, il y fait délicieusement bon.

— J'ai peur que Rose-Marie ne se venge.

— Sur vous ?

— Oh ! non ! Mais elle vous boudera, et vous serez malheureux.

— Vous êtes trop bonne, Germaine. Rose-Marie est une enfant gâtée, je la dresserai. Moi non plus, je n'ai pas l'habitude d'être contrarié. A qui de nous

deux aura l'autre? C'est un match aussi. Vous faites une drôle de figure, Germaine.

— Je suis inquiète parce que vous allez vous attacher une histoire, et ma tante m'accusera d'avoir approuvé ou encouragé votre fuite.

— Jamais je n'ai vu d'âme aussi inquiète que la vôtre, ma pauvre Germaine; vous êtes là à battre des ailes comme une colombe effarouchée, au lieu de profiter de la fraîcheur et de cette détente délicieuse, au bord de ce clair ruisseau. Qu'y a-t-il de plus joli que ces jeux d'ombre ou de lumière dans le feuillage? Sans pose, c'est une grande chose que la nature; on s'y sent plus près de Dieu. Je suis le maître et vous l'élève; oubliez un instant vos soucis, reposons-nous. Vous vous en faites plus que moi. C'est une petite leçon que je donne à Rose-Marie... Tiens! vous êtes parentes. Je n'y avais jamais pensé.

— Oh! cousines très éloignées.

— Et guère liées, à ce qu'il semble.

— Il n'y avait pas de relations entre ma famille et cette branche beaucoup plus riche des Borel; nous portons le même nom, mais c'est ma tante qui nous a fait faire connaissance.

— Vous préférez Eliane.

— Oui, Noël; elle est plus aimable pour moi.

— Que pensez-vous de Rose-Marie, Germaine?

— Ce que tout le monde en pense : qu'elle est jolie.

— Mais de son caractère?

— Je ne la connais pas du tout, je l'ai vue quatre ou cinq fois, et elle m'adresse à peine la parole.

— Vous avez quand même une opinion sur elle.

— Si vous l'aimez, c'est qu'elle le mérite.

— Je m'inscris en faux, ma pauvre amie. Sait-on pourquoi l'on aime? Si Eliane avait été libre, c'est probablement elle que j'aimerais. Vous avez donc beaucoup d'affection pour moi?

— Je serais bien ingrate, Noël...

— Non, ne parlons pas du professeur ni de reconnaissance.

Depuis un moment on entendait des « hou hou » ; ils se rapprochèrent, et Rose-Marie surgit sur le pont. Elle était bien jolie, animée par la course, et son image se refléta dans l'eau.

— Je vous découvre enfin ; on vous cherche partout. Il y a beau temps que la partie est finie. Dites donc, Noël, vous pourriez vous déranger.

— Pourquoi ? On est bien ici. Venez plutôt me rejoindre. Je ne quitterai pas un coin où je me trouve divinement. Quittez-vous une partie avec le bel Harry, pour moi ?

— Il a lâché le mot : Harry ! c'est Harry ! Vous êtes jaloux, mon cher ! Est-ce ma faute si Harry a mes goûts ? Il danse à ravir, c'est une excellente raquette, un chasseur enragé, un tireur de premier ordre ; vous, vous êtes un intellectuel. C'est tout naturel que j'aie du plaisir en compagnie d'Harry : je n'ai rien d'une intellectuelle, moi !

D'un bond Noël fut debout. Il était souple et plus prompt encore à la colère :

— Je sais le mépris que vous mettez dans ce mot, Rose-Marie. Oui, je suis un intellectuel, et je suis fier de l'être. Mon tort est d'aimer la petite sotte, ignorante que vous êtes ; mais, à votre tour, prenez garde : je ne serai ni un mari ni un fiancé comblant.

— Que d'histoires pour peu de choses ! gémit Rose-Marie, vexée parce que Germaine assistait à la scène. Croyez-vous me mener en employant de tels moyens ? Pour un philosophe, vous êtes peu psychologue, mon cher.

— Et vous vous trompez grossièrement, Rose-Marie, si vous comptez flirter impunément devant moi.

— Prenez-le de moins haut, Monsieur. Nous ne sommes même pas officiellement fiancés, que je sache. De quel droit commandez-vous, défendez-vous ? Je suis bien bonne de discuter avec vous, vraiment !

Elle pirouetta sur ses talons et disparut sous bois. Le vrai est qu'elle ne connaissait pas Noël sous ce

jour, que sa colère l'effrayait; elle craignait de prononcer des mots irréparables, se sachant violente elle-même.

— Quel mauvais caractère vous avez ! reprocha Germaine à Noël, quand ils furent de nouveau seuls.

— Quoiqu'on me trouve aimable, j'ai toujours été peu commode, je ne m'en défends pas ; je n'aime pas qu'on me marche sur le pied, et Rose-Marie m'a vivement déplu, aujourd'hui. Je préférerais ne pas connaître d'elle ce visage. L'avez-vous entendue : « De quel droit croyez-vous me conduire ? » Et ce ton !

— Elle est orgueilleuse, et vous l'avez blessée, Noël.

— Vous lui donnez raison ? C'est le comble !

— Je me sauve, parce que vous allez me faire des confidences que vous regretteriez.

— Allez, allez ; laissez-moi seul.

Germaine l'abandonna à sa fureur et, en chemin, rencontra justement M^{me} Borel qui se dirigeait vers le ruisseau.

— Où est Noël ? lui demanda-t-elle.

— Près du pont.

Et, sans plus d'explications, ennuyée d'être mêlée à cette querelle, Germaine s'en fut rejoindre les autres.

M^{me} Borel aperçut de loin son filleul allongé dans l'herbe, et elle crut d'abord qu'il pleurait.

— Qu'as-tu, mon chéri ?

Noël, qui ne l'avait pas entendue venir, se redressa, montra un visage tuméfié et des yeux rouges.

— Je crois que je m'étais endormi, fit-il hypocritement.

— C'est donc ça ? dit M^{me} Borel, rassurée.

Elle n'avait pas bonne vue.

— Je croyais que tu jouais au tennis, reprit-elle.

— Non ; j'attends que Rose-Marie ait fini un match avec Harry.

— Cet Harry ne me revient pas. Te plaît-il, à toi ?

— Pas plus qu'à vous, marraine.

— Je te cherche depuis un moment; c'est Germaine qui m'a dit que je te trouverais ici.

— Elle est compatissante, Germaine.

— Elle est surtout courageuse, riposta M^{me} Borel en le regardant dans les yeux.

— En somme, elle est cousine d'Eliane et de Rose-Marie.

— Très éloignée, oui.

— Pourquoi Rose-Marie la traite-t-elle en étrangère et avec cet air de supériorité? Elle ne sait pas combien son attitude me déplaît.

Cette fois M^{me} Borel monta sur ses grands chevaux :

— Elle a raison de ne pas accepter, dans notre famille, Germaine, qui s'y introduisit par fraude, si je peux m'exprimer ainsi, et il serait immoral de traiter cette petite malheureuse sur un pied d'égalité.

— Quoi! parce qu'elle est une parente pauvre que vous avez tirée de son obscurité, vous croiriez déchoir en lui faisant place au cercle de famille?

— Ne pars pas toujours en guerre contre des moulins à vent, mon petit Noël. Tu parles de ce que tu ne sais pas. Germaine nous rappelle de mauvais souvenirs, un scandale qui attrista notre famille, voici vingt ans. La mère de Germaine était institutrice chez les Amédée Borel, qui avaient trois enfants; les deux plus jeunes étaient ses élèves. Cette intrigante séduisit et épousa l'aîné, qui était du premier mariage et brillant officier sorti de Saint-Cyr, mais sans fortune personnelle. Ses parents le déshéritèrent, et aujourd'hui cette branche de la famille est complètement éteinte.

— Il me semble que vous renversez les rôles, marraine. La mère de Germaine était certainement jeune et jolie.

— Pas même jolie : elle était habile et rusée; enfin elle est morte, ne disons pas de mal des morts. Son mari fut tué en 1915, et les Amédée achevèrent de se ruiner en tentant de déshériter Germaine; ils y réussirent, et jamais la famille n'admit ce mariage. Il fallut la guerre pour en faire oublier le

scandale. Moi-même, je me reproche parfois d'avoir été faible en recueillant cette malheureuse.

Noël était trop jeune et trop libéral pour penser comme sa marraine.

— Je trouve, au contraire, ce roman touchant, lui déclara-t-il, et ces victimes d'une grande bourgeoisie orgueilleuse intéressantes. J'espère que la mère de Germaine était libre et honnête?

— Oh! nul n'a jamais prétendu le contraire.

— Et on n'aurait pas manqué de le dire si on l'avait pu, n'en doutons pas, marraine. Ce serait donc une lâcheté de reprocher à sa fille des origines dont elle n'a pas à rougir. Je l'expliquerai à Rose-Marie.

— Elle ne comprendra rien du tout; elle a été élevée dans le mépris de cette branche de la famille, une branche séparée du tronc. Tu n'imagines pas ce que fut le chagrin des Amédée; ils comptaient sur Roger pour leur rendre leur ancien prestige par un beau mariage, et il leur causa cette déception. Enfin, oui ou non, les familles ont-elles le droit de se défendre contre les entreprises des intrigantes?

— A condition de ne pas voir des intrigantes partout. Pauvre petite Germaine!

— Eh bien! allons la retrouver, et les autres aussi, par la même occasion, car la berge de ce ruisseau est humide, et je n'ai plus vingt ans. Tu me fais commettre une imprudence; gare à mes rhumatismes!

Noël embrassa sa marraine et l'aïda à se relever :

— Ah! cela m'a fait du bien de bavarder avec vous!

— Qu'est-ce qui n'allait pas?

— Oh! rien, rien...

On élargit le cercle pour le filleul et la marraine et on leur donna des sièges. Noël jeta un regard noir à Rose-Marie, qui se sépara d'Harry pour se rapprocher de Germaine.

— Et ce match? s'enquit M^{me} Borel.

— Nous avons gagné, annonça le bel Harry.

— Voici une journée perdue pour vous, Ger-

maine, dit Rose-Marie; vous auriez dû apporter des livres, votre professeur vous grondera.

Noël regarda affectueusement son élève :

— Non, je ne la gronderai pas, parce qu'elle a bien travaillé et qu'elle a droit à un peu de repos, comme moi-même.

— Oh! vous n'êtes pas à plaindre, vous! s'écria Rose-Marie.

— Et pourquoi donc?

— Parce que vous travaillez à vos heures : vous êtes un amateur.

Noël rougit vivement et sentit de même cette critique, peut-être parce qu'elle renfermait une part de vérité.

— Quelle erreur! riposta-t-il sèchement. Ma classe de lycée est-elle laissée à ma fantaisie? J'ai quinze heures de cours par semaine.

— Vous en avez l'air bien fier! riposta-t-elle d'un air de dédain, décidée à le vexer.

— Oui, Rose-Marie, je suis fier de ma profession. Je l'ai choisie librement et je l'aime.

— Tous les goûts sont dans la nature, Noël; mais, moi, je n'aimerais pas à être pion. Et vous, Harry?

Elle s'était tournée en riant vers le jeune homme.

— C'est le dernier des métiers, et professeur y ressemble comme une goutte d'eau à une autre, déclara bêtement ce sportsman.

— Vous préférez celui de rentier, c'est-à-dire de parasite! riposta Noël, exaspéré. Eh bien! moi, je suis fier de remplir une fonction sociale.

Harry dit à la cantonade :

— Il est bien mal élevé, monsieur Mellac. Au revoir, Rose-Marie.

Et, se trouvant bien élevé lui-même, le jeune Harry se disposait à se retirer, escorté de Gaston et de Rose-Marie.

Noël retint cette dernière :

— Voulez-vous demeurer, Rose-Marie?

Il parlait sur un ton contenu, mais son regard impressionna Rose-Marie. Elle ne savait quel parti prendre, quand sa sœur la tira d'embarras :

— Reste; je reconduis Harry.

— Quel mufle! gronda Noël.

— Il est peu courageux de dire du mal des absents, vous savez.

— Préférez-vous que je le lui dise en face, Rose-Marie?

M^{me} Borel l'empêcha de mettre sa menace à exécution, elle le fit rasseoir d'autorité.

— Enfin, m'expliquerez-vous ce qui se passe? demanda-t-elle. As-tu perdu la raison, Rose-Marie, pour pousser un homme à bout comme tu essaies de le faire? Te rends-tu compte des conséquences possibles de tes actes?

— J'en revendique l'entière responsabilité, ma tante.

— Alors tu es une sotte, et je plains celui qui sera ton mari.

— Vous avez toujours été très aimable, ma tante.

— Et toi impertinente. Prends garde, Rose-Marie, prends garde!

— C'est le jour des menaces! plaisanta la jeune fille.

— Nous ferions bien de nous retirer, dit M^{me} Borel. Emmène-nous, mon enfant.

Rose-Marie, dont l'orgueil saignait, se vengea sur Germaine à coups d'épingle. Celle-ci ne ripostait pas; elle éprouvait peut-être une secrète volupté à être prise pour cible, sachant quelle en était la cause.

Noël, le menton appuyé sur ses poings fermés, coudes aux genoux, les observait d'un œil dur :

— Vos traits d'esprit ne font guère honneur à votre cœur, Rose-Marie, lui dit-il.

Et quand ils furent installés dans l'auto M^{me} Borel interrogea son filleul :

— Ne nous envoie pas dans le fossé! Du calme, et explique-nous ce qui s'est passé entre vous, aujourd'hui.

— Rose-Marie m'a déçu, elle s'est montrée à moi sous un jour que je ne connaissais pas.

— Bah ! querelle d'amoureux, tempête dans un verre d'eau !

— Non, marraine, c'est plus sérieux que vous ne croyez. Que Rose-Marie flirte et me préfère le bel Harry...

— Ah ! le voilà, ton fameux grief !

— Ce n'est pas ce que je lui reproche, du moins ce n'est pas tout : elle est capricieuse et égoïste, orgueilleuse et méchante.

— Tu exagères ; mais, pour orgueilleuse, elle l'est au plus haut point, et tu la buteras si tu la heurtes de front. C'est le caractère de sa mère.

— Et vous direz qu'elle m'aime ?

— Sans doute, à sa manière... Attention, Noël !

Il avait failli lancer la *Talbot* dans un troupeau d'oies.

— Ce n'est pas de cette manière que je veux être aimé. J'entends avoir une femme soumise qui sache me sacrifier ses plaisirs, à l'occasion.

— Alors il ne fallait pas choisir une enfant gâtée, je t'avais prévenu ; mais je suis tranquille : demain tu ne lui en voudras plus. Que dis-je ? demain...

— C'est sérieux, marraine ; son attitude m'a indigné, elle a été méchante pour Germaine.

Germaine intervint :

— Non, Noël, Rose-Marie n'est pas méchante, seulement vous l'aviez vexée en lui faisant des observations devant moi ; vous avez été très dur pour elle.

— Tant mieux, j'en suis fort aise !

— Ce n'est pas vrai, protesta M^{me} Borel. Au fond tu ne lui en veux que d'une chose : d'avoir flirté avec Harry ; tu es jaloux.

— Parfaitement, je ne m'en défends pas. Trouvez-vous convenable que ma fiancée me délaisse pour ce béjaune d'Harry ? Un idiot qui s'est seulement donné la peine de naître et qui a trouvé des millions dans son berceau ; aussi son cerveau est bien reposé : il ne fait travailler que ses muscles !

— Comme tu le détestes, Noël ! Je ne te savais pas vindicatif. Entre avec nous un instant.

Car, en discutant, ils étaient arrivés rue de Nièvre.

Noël arrêta le moteur, fit claquer la porte de sa voiture et suivit fiévreusement les deux femmes dans le salon.

— En somme, tu es jaloux, tu as peur d'être supplanté par le bel Harry ! Assieds-toi, ne tourne pas comme un lion en cage.

— Ce n'est pas drôle ; je suis malheureux, marraine.

Il n'était pas loin de pleurer. Germaine pressa très fort ses petites mains l'une contre l'autre et fit un si grand effort que ses veines se gonflèrent aux tempes.

— Vous êtes injuste, dit-elle.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous savez ?

— Qu'elle vous fait monter à l'échelle, comme on dit vulgairement.

Il demanda, ironique :

— Vous a-t-elle fait des confidences ?

Germaine secoua négativement la tête etaffermit sa voix :

— Elle en a fait à sa sœur, et je l'ai entendue.

— A quel moment ?

— Lorsque je vous ai quitté. Je les ai rencontrées dans le bois, et elles ne savaient pas que je les entendais.

— Que disait Rose-Marie ?

— Qu'elle trouve M. Harry vide comme..., je ne me rappelle pas son expression, et qu'elle se vengeait de vous en vous rendant jaloux, parce que vous essayiez de l'asservir.

Noël parut rasséréné.

— Ah !

— Elle a dit encore que M. Harry n'est bon qu'à jouer au tennis ou à danser, qu'il excelle dans ces deux spécialités, mais qu'il est rare de rencontrer un homme à la fois aussi nul et aussi beau.

— Tu vois bien ! renchérit M^{me} Borel.

Noël ne demandait qu'à être convaincu. Sa marraine passa quelques minutes à le consoler et le

garda à diner. Il partit tard, complètement apaisé.

Au moment de monter se coucher, M^{me} Borel retint Germaine :

— Vous aviez bien besoin de les réconcilier ! fit-elle aigrement.

Effarée, Germaine contemplait la vieille dame en écarquillant les yeux.

— Oui, pourquoi lui avoir raconté ce que vous avez surpris des confidences de Rose-Marie à sa sœur ?

— Parce que c'est vrai.

— La belle raison !

— Et il était malheureux, ma tante.

— Il y a des sacrifices inutiles qui ne profitent à personne, Germaine.

Germaine, devenue blême, s'appuyait à un meuble :

— Ma tante... il pleurait !

— La belle affaire, si elle le fait davantage pleurer plus tard !

— Mais vous-même, vous l'aimez, ma tante : vous avez doté Noël pour qu'il puisse l'épouser.

— Moi ? Je lui ai donné la femme qu'il aime, comme je lui offre une automobile, mais Rose-Marie n'est pas celle que j'aurais choisie pour lui.

— Pourtant, s'ils doivent être heureux ensemble, ma tante ?

— Non, non : elle ne l'aime pas ; Noël est un nouveau jouet pour elle, il l'a éblouie, et son orgueil est plus satisfait que son cœur de cette conquête.

— En effet, Rose-Marie triomphe ; j'ai remarqué qu'il y avait beaucoup de vanité dans sa joie.

— Alors vous voyez bien, et Rose-Marie est le portrait de sa mère, c'est mon souci : elle ne le rendra pas heureux. Ah ! si j'en étais sûre... ! Enfin, il est tard ; à demain.

Ce fut seulement quand elle se retrouva seule dans sa chambre que Germaine fut frappée du changement survenu dans ses rapports avec sa tante. Ce soir, elles avaient l'air de deux complices.

M^{me} Borel n'était vulnérable qu'en Noël, cela,

Germaine le savait, mais elle n'avait pas encore mesuré comme ce soir la profondeur de cet engouement.

En se déshabillant, elle se remémora les émotions par lesquelles elle était passée en quelques heures. Il était impossible que Noël oubliât désormais le vrai visage de Rose-Marie, comme il le disait; elle s'était montrée méchante avec Germaine, mais celle-ci n'avait pas senti ses coups d'épingle, parce que Noël la défendait. Il ne pourrait plus aimer celle qu'il avait placée si haut, il savait maintenant que son idole avait des pieds d'argile.

XI

Mais Germaine manquait d'expérience : la semaine ne s'était pas écoulée que Noël avait signé la paix avec Rose-Marie.

Toute la famille était de nouveau groupée sur la pelouse de la *Chamade*, et Harry était de la partie. Cette fois il s'occupait d'Eliane, bien que celle-ci eût son mari en l'honneur du dimanche, car Rose-Marie était allongée sur l'herbe, un peu à l'écart, près de Noël.

Gaston mit en marche un phonographe; Noël choisit la *Sérénade* de Schybert parmi les disques, et Rose-Marie réclama *le Pays du Sourire*.

Appuyée à un arbre, Germaine observait la scène et Noël, plus amoureux qu'il n'avait jamais de sa fiancée. Il avait oublié qu'il l'avait trouvée orgueilleuse, ignorante et méchante. Germaine se rappelait un vieux conte qui se termine par ce sage conseil : « N'écoutez pas mère qui gronde enfant qui crie. » Il eût été avisé de ne pas croire ce jaloux irrité contre l'objet aimé. Aujourd'hui Rose-Marie pouvait décocher des flèches à Germaine, il ne la défendrait pas.

Amère et désabusée, elle ouvrit *le Discours sur la*

Méthode et se plongeait dans l'étude. Elle se sentait de trop au milieu de ces gens heureux.

A un moment donné, M^{me} Borel fit une aigre remarque sur la mauvaise tenue des jeunes filles du monde; Rose-Marie releva la tête :

— Parlez-vous pour moi, ma tante?

— Je savais bien que tu comprendrais, dit la vieille dame.

Et elle grommela en passant devant Germaine :

— Il l'aime! il l'aime!

Pour se donner une contenance, Rose-Marie nargua Germaine :

— Vous voilà devenue bien studieuse, ma chère.

— En effet, et j'y prends goût.

— Vous opérez des cures merveilleuses, Noël, continua-t-elle.

— C'est vrai, vous avez changé, Germaine.

— Depuis que vous m'avez fait comprendre les joies qu'on peut trouver dans le travail, Noël. Et il ne me coûte plus.

— Alors c'est qu'il commence à prendre de la valeur. Vous n'accordiez pas à un succès toute l'importance qu'il mérite.

— Ah! je désire de tout mon cœur réussir!

— C'est une conversion! répéta Rose-Marie, ironique. Eh bien! moi, je n'ai jamais aimé le travail; dès que je voyais arriver mon institutrice, je commençais à bâiller, mais j'étais ambitieuse et j'avais de la facilité, je me donnais de la peine pour les compositions, où j'obtenais toujours de bonnes places. Je plains les « bûcheurs », et j'espère que Noël fermera ses bouquins, pour toujours, le 14 juillet.

Il dressa l'oreille :

— N'y comptez pas, Rose-Marie; quoi qu'il arrive, je ne renoncerai pas au doctorat.

— Et quand vous l'aurez obtenu?

— Je travaillerai pour moi, je ferai de la philosophie et j'écirai; j'ai toujours eu envie d'écrire, et je crois que je serais un bon romancier; j'ai peut-

être l'étoffe d'un journaliste. Enfin je renonce à être professeur de lycée, mais pas au travail.

— Vous êtes un phénomène, Noël. Je ne comprends pas qu'on travaille quand on n'y est pas forcé, et j'espère que vous finirez par penser comme moi.

Noël secoua la tête :

— Bien que vous ayez un grand pouvoir sur moi, Rose-Marie, n'y comptez pas : vous seriez déçue. Il faudrait me refaire une autre mentalité. Mais pourquoi vous préoccuper de ces détails ? Laissez-vous aduler, ne vous inquiétez pas d'autre chose. Que vous êtes jolie avec ce bandeau cerise ! C'est la couleur qui vous va le mieux.

Il déranger le bandeau et tira sur ses cheveux en la couvrant d'un tel regard que Germaine se détournait et que M^{me} Borel marmonna :

— Oh ! les hommes !...

Noël avait beau répéter que Germaine serait reçue, M^{me} Borel lut avec autant d'émoi que la candidate elle-même le bulletin qui annonçait que Germaine était admissible, et c'est pourquoi, par une chaleur caniculaire, M^{me} Borel faisait sensation, avec son ombrelle noire, dans les jardins de la Faculté. Nerveuse et agitée, ayant tenu à assister à l'oral, elle se promenait au bras de Noël.

Germaine était très fatiguée, elle avait une pauvre mine grise ; elle allait d'un examinateur à l'autre avec, chaque fois, la même angoisse, et M^{me} Borel écoutait les demandes et les réponses avec admiration :

— C'est horriblement difficile, ce qu'on leur demande ! disait-elle. Comment des enfants peuvent-ils savoir tout cela ?

Et elle prenait sa nièce en considération.

— Elle prétend qu'elle n'a pas su expliquer ce que c'est qu'une éclipse, et l'examineur ne lui a pas posé d'autre question. Pourvu qu'elle n'échoue pas ! Elle a besoin de ses vacances, vois-tu, Noël ; ce serait désolant si elle devait recommencer en octobre.



— Allons, ne battez pas des ailes, marraine; rassurez-vous.

Noël avait été examinateur dans la matinée, il se promenait donc dans les salles en amateur, surveillant ses élèves, qu'il n'avait pas le droit d'interroger, et recommençant souvent des calculs pour rassurer M^{me} Borel.

Elle ne faisait qu'entrer et sortir de la salle.

Germaine les rejoignit dans la cour.

— Ça ne va pas mal dans l'ensemble, leur confia-t-elle; j'ai bien répondu en histoire et en anglais, mais je n'ai pas encore été interrogée en philo, ce qui m'effraie le plus. Je vais avoir affaire à un jeune homme. Mon Dieu! a-t-il l'air jeune! C'est encore plus intimidant.

Noël se mit à rire :

— C'est un de mes camarades, il ne sera pas méchant, ne tremblez pas; au contraire, allez-y tout de suite. Après, nous pourrons goûter.

Noël et sa marraine retournèrent dans la salle à la suite de Germaine qui, en quelques minutes, prépara son interrogation, puis elle s'assit en face du jeune examinateur intimidant. On fit cercle autour d'eux, et il la mit à l'aise; il lui posa une question de logique, passa rapidement à la mémoire et insista sur le *Cogito ergo sum* de Descartes.

Germaine répondit d'une manière satisfaisante, si bien qu'il l'en félicita avec un sourire :

— Mais c'est très bien, Mademoiselle!

Alors Noël s'approcha de l'examineur, et ils échangèrent une poignée de main :

— M^{lle} Borel est mon élève, tu sais.

— Je lui ai mis quatorze sur vingt; elle est intéressante et certainement très intelligente.

— Très intelligente? répéta Noël, surpris.

Et, après une minute de réflexion :

— Oui, tu as raison.

Les interrogations étant terminées, Noël passa au bureau pour relever les notes de ses élèves, dont celles de Germaine.

— Je crois qu'elle a une mention, revint-il glisser

à l'oreille de sa marraine. En tout cas elle est reçue.

— Ne vous trompez-vous pas, Noël? s'effara Germaine.

— Ne soyez pas si modeste, ma petite, conseilla M^{me} Borel en se rengorgeant.

Et en ce moment elle sentit qu'elle tenait plus à sa nièce qu'elle ne croyait.

— Il y a un bon pâtissier sur la place, allons-y prendre des glaces, proposa Noël.

Il installa les deux femmes dans un salon particulier où ils éprouvèrent une sensation de bien-être et de détente. Ce fut Noël qui traduisit le sentiment général :

— Oh! on est bien, ici! Malgré cette température sénégalienne, je garderai un bon souvenir de ces journées et du premier examen que je fais passer. N'en déplaise à Rose-Marie, je ne lui sacrifierai jamais ma carrière; je serai professeur de faculté, c'est tout ce que je peux lui concéder. C'est une vocation chez moi, cette ambiance de travail et d'émulation est celle qui me convient, et même ces émotions ont leur charme. N'est-ce pas, Germaine, que ce n'est pas si terrible de passer des examens?

— Parce que vous étiez là, murmura-t-elle avec un regard humide.

Vers sept heures, ce fut la bousculade dans le hall de la Faculté, on assiégeait les affiches. On fit reculer les assaillants, et un professeur lut la liste des nouveaux bacheliers.

Un observateur eût pris des croquis intéressants dans cette salle où les sentiments les plus divers se lisaient sur les visages tendus vers le lecteur : sur celui des vainqueurs le triomphe, ou la joie sur celui des meilleurs, puis c'étaient la déception de ceux qui échouaient, l'agitation des parents, l'anxiété de ceux qui n'avaient pas été nommés encore.

Germaine était reçue avec mention « assez bien » ; elle entraîna sa tante vers l'auto dans laquelle Noël les ramena à Nevers, le soir même.

Tous trois étaient excités : M^{me} Borel comme si elle avait elle-même passé l'examen, Noël fier de ses

premiers gestes d'examineur, Germaine grisée par le succès, les compliments, et ravie d'être l'héroïne du jour. Sa tante lui offrait une belle broche, elle donnait une épingle de cravate à Noël; elle parlait de toilettes claires pour la campagne, d'une fugue au bord de la mer, pour que Germaine se remît de ses émotions.

— Ensuite elle préparera une licence d'histoire, proclama M^{me} Borel.

Déshabituée de se sentir l'objet de la sollicitude générale, Germaine avait les yeux humides et le cœur plein de reconnaissance.

Dans l'auto qui roulait dans la nuit, car elle était tout à fait tombée, M^{me} Borel faisait des projets :

— Nous partons pour Huon la semaine prochaine; Germaine a besoin d'air.

— Bah! faisait Noël, toujours optimiste, il n'y paraîtra bientôt plus, et si elle veut préparer une licence de philosophie plutôt que d'histoire, je suis à sa disposition.

— Quelle bonne idée!

— Huon? fit Noël. Ce nom me dit quelque chose, j'ai déjà entendu parler de Huon.

— Naturellement, étourdi : c'est une de mes propriétés, à une demi-heure de Nevers. Nous y passerons l'été. Il y a deux ans que je ne l'ai habité, et j'en profiterai pour faire des réparations urgentes.

— J'y suis! s'écria Noël : c'est une forteresse moyenâgeuse que l'on rencontre sur la droite, en venant de Paris.

— C'est cela même.

— Quand vous mettez les ouvriers dans de telles bâtisses vous devez vider vos coffres, marraine, avec des murs de cette épaisseur!

— Ils ont deux mètres.

— Ce doit être superbe d'habiter là dedans, rêva Noël.

— Tu en jugeras, car je t'emmène aussi, c'est convenu avec ta mère : dimanche tu t'installas à Huon, ta mère t'y rejoint jeudi, et le dîner de fian-

çailles aura lieu dans la semaine qui suivra. Emile m'accorde la faveur de le donner à Huon.

— Et avez-vous consulté Rose-Marie?

— Je voudrais voir qu'elle fit de la résistance!

— Nos fiançailles auront de l'allure, dans le château des ducs de Nevers. Le connaissez-vous, Germaine?

Elle y avait passé quelques heures, en attendant sa tante qui était venue visiter des fermiers, et elle en gardait un souvenir plutôt lugubre. C'était par une journée de pluie, elle s'était risquée dans l'escalier et les salles basses, le silence l'avait impressionnée.

Les pas résonnaient longtemps, disait-elle, éveillant des échos qui l'avaient fait frissonner. La nuit était tombée, c'était en hiver; il n'y avait aucun confort, pas d'électricité, les coins s'étaient remplis d'ombre inquiétante; et elle s'était réfugiée chez la gardienne, une bonne vieille à demi aveugle qui racontait, à la lueur d'une lampe à huile, des légendes à faire frémir. Quand sa tante l'avait délivrée de sa faction, elle avait fait « Ouf! » Ajoutez à ce tableau les bruits de chaînes du pont-levis, les froissements du lierre contre les murs, le hululement des chouettes qui hantaient le donjon.

Cette description romantique enthousiasma Noël, et il ne cessa de questionner son élève sur ce château féodal, pendant le reste du voyage.

Ils arrivèrent tard dans la nuit. Encore sous l'influence de l'excitation, Germaine ne sentait pas sa fatigue. Ce qui lui fit le plus de plaisir, ce soir-là, ce fut le baiser de M^{me} Borel, qui lui souhaita de dormir tard le lendemain.

Mais quand elle fut seule dans sa chambre, son exaltation tomba. Son succès avait pris des proportions que le lendemain ramènerait à ses dimensions. M^{me} Borel ne s'occuperait plus que des fiançailles de Noël.

Elle rêva devant la fenêtre ouverte, envoya une pensée à sa pauvre mère, qui eût été si fière d'elle, ce soir, et elle lui offrit son succès.

Elle était bachelière, c'était une étape franchie, c'était surtout un tremplin d'où elle comptait s'élancer pour conquérir son indépendance.

Elle n'avait pas voulu amoindrir la joie de Noël et celle de sa tante en leur faisant part de ses projets sans ménagement, mais elle ne continuerait pas ses études, du moins elle demanderait un poste de gouvernante; en pensant à sa mère, elle en revenait toujours là. Elle se placerait à Paris, où elle pourrait facilement suivre des cours.

Elle en était là de ses projets, et elle était trop fatiguée ce soir pour leur donner plus de précision. Dans le calme bienfaisant de la campagne, à Huon, elle les mettrait au point, et si sa tante devinait le motif de sa fuite, elle s'y opposerait peut-être moins.

Germaine souffrirait pendant les fiançailles de Noël et de Rose-Marie, mais elle se contraindrait; cependant elle ne pourrait supporter ce supplice au-delà d'un bref délai. Ah! partir, partir!...

Elle aspira l'air frais du soir. Elle sentait son impuissance, elle n'espérait plus; la réconciliation avait fortifié le pouvoir de Rose-Marie sur Noël, Germaine n'essayait pas de lutter. Du moins son diplôme lui permettrait de fuir, et elle n'en était pas heureuse, puisque de lourdes larmes roulaient sur ses joues et brillaient, suspendues dans un rayon de lune, avant de tomber dans la nuit.

XII

M^{me} Borel et Germaine se transportèrent donc à Huon, où elles eurent fort à faire pour rendre habitable ce château inoccupé depuis deux ans.

Noël arriva, dans sa *Talbot*, le dimanche suivant et manifesta bruyamment sa joie. Pour une fois il était matinal et il précédait ses amis de la *Chamade*. Germaine l'attendait sur le pont-levis.

D'un coup d'œil il embrassa le formidable édifice, posé en plaine et entouré de bois que dominait, à dix lieues à la ronde, sa couronne de tours coiffées de vieilles tuiles, hérissées de hautes cheminées.

Au premier plan s'offraient trois massives tours rondes, à quatre étages, garnies de mâchicoulis.

Noël fit entendre un « pffft ! » admiratif et proposa à Germaine de longer les douves, car de profonds fossés entouraient le château.

A la suite du jeune homme enthousiasmé, Germaine fit le cicerone :

— On a conservé le pont-levis, dont on entretient le bon fonctionnement, pour garder à Huon sa couleur locale, expliquait-elle, mais des ponts de pierre, qui aboutissent à des poternes, permettent de pénétrer dans la cour par les autres façades ; venez voir.

— Attendez !

Noël recula pour juger de l'ensemble : le pont-levis aboutissait à la grosse tour du milieu, en haut de laquelle on avait percé une loggia dont le balcon était garni de capucines, et des créneaux surmontaient cette tour.

— La vue doit être belle, de cette plate-forme, remarqua Noël.

— Oh ! oui. Un escalier en colimaçon, pris dans l'épaisseur du mur, permet d'y accéder ; j'y suis déjà montée, et les quatre façades du château se res-

semblent : il y a une tour semblable aux quatre points cardinaux.

Ils retournèrent à l'entrée principale, et Noël constata que Germaine l'avait fidèlement renseigné.

— Quelle imposante forteresse ! admira-t-il. Par exemple, le soleil ne doit guère pénétrer à l'intérieur : les ouvertures en sont aussi rares qu'étroites.

— Evidemment, il n'y a pas de larges baies comme dans votre hôtel, Noël ; mais je me plais beaucoup à Huon : j'y goûte une paix profonde que je voudrais pouvoir conserver toujours.

— Tant mieux, ma petite Germaine, car vous étiez bien nerveuse et fatiguée, ces temps derniers. Allez, montez !

Noël ouvrit la portière de l'auto, elle y sauta, légère et joyeuse.

— Klaxonnez un peu pour appeler ma tante. Je vous guettais, mais nous ne vous attendions pas si tôt. Vous avez bien fait d'arriver le premier : vous visiterez Huon en détail et tranquillement.

L'auto franchit le pont et pénétra dans la cour intérieure, où les appels du klaxon attirèrent M^{me} Borel.

— Toi, déjà ! s'écria-t-elle. Comme c'est gentil !

— Laissez-moi remiser l'auto, marraine, et j'admirerai votre manoir comme il le mérite. Nous en avons déjà fait le tour, avec Germaine : c'est superbe, mais il ne doit pas être rigolo à habiter l'hiver. Au grand jour, sous un gai soleil, bien ; mais à la nuit il doit être un peu effrayant. La description que m'en avait fait Germaine n'était pas exagérée : c'est un château de korrigans.

— Entrons, mon enfant ; tu discourras après.

— Quelle belle matinée, marraine !

— Trop claire, murmura Germaine : le temps pourrait se gâter.

— Ne faites pas l'oiseau de mauvais augure.

— Non, oh ! non ! Depuis que je suis à Huon je reprends goût à la vie et je suis optimiste.

— Quel événement est donc survenu depuis trois jours ?

— Aucun; mais sait-on toujours pourquoi l'on est triste, pourquoi l'on a envie de chanter? A moins que ce ne soient des pressentiments.

— Je n'ai besoin de rien; à tout à l'heure, marraine! cria-t-il de loin à M^{me} Borel. Vous étiez fatiguée, continua-t-il, répondant à Germaine, et le physique a une influence sur le moral, c'est connu. Faisons la visite domiciliaire.

Mais M^{me} Borel revenait, chargée de piles de serviettes :

— Je suis obligée de m'occuper de tout. Enfin je te prête Germaine; visitez le château, et espérons que les autres n'arriveront pas trop tôt.

— Quel étourdi je fais, marraine! Me pardonnez-vous? Depuis trois jours je suis chargé de vous donner la réponse de Geoffroy de Vimeu : il vient déjeuner aussi; ne grondez pas.

— Tu es incorrigible! assura M^{me} Borel en le menaçant du doigt. On s'arrangera, mais ils vont arriver cinq. Pour ta pénitence, tu conduiras Germaine en auto au village, et vous me rapporterez quelques commissions.

— Bien, marraine. Heureusement, je suis arrivé de bonne heure!

— Oui, pour une fois. J'ai un mot de ta mère : je l'attends jeudi, et nous nous occuperons de tes fiançailles aussitôt.

— Nous avons le temps d'en parler.

— Il ne s'agit pas d'une chose désagréable, il me semble?

— Non, certes; mais, comme Germaine, je veux me laisser vivre un peu.

— Tu es un phénomène, Noël. Je vous accorde une demi-heure pour visiter le château, profitez-en.

Germaine courut en avant pour lui montrer le chemin.

— Vous êtes légère comme un oiseau, admira-t-il.

— Aujourd'hui j'ai, en effet, des ailes, tout chante en moi.

— Je vous préfère espiègle et épanouie comme vous voilà, Germaine.

Elle le prit par la main :

— La représentation commence. Voici le grand escalier que cinq hommes peuvent monter de front, et les vastes salles où j'ai eu si peur, un soir de cet hiver.

Ils se trouvaient dans un hall gothique, éclairé par d'étroites fenêtres en ogive, munies de vitraux de couleur. La clef de voûte et les colonnes qui soutenaient le plafond achevaient de lui donner un air de cathédrale; dans de profondes embrasures on avait taillé des bancs de pierre; le sol était couvert de larges dalles; de massives armures montaient la garde le long des murs, que garnissaient des panoplies. A droite et à gauche s'ouvraient de longues salles également dallées, toutes étaient ornées de trophées de chasse, toutes avaient d'énormes cheminées à hotte; dans les angles on avait placé des torchères; les meubles, massifs et sculptés, dataient du moyen âge. M. Borel, grand admirateur du passé, avait tenu à conserver à Huon son allure féodale.

— Ce n'est pas gai, avoua Noël, mais ces vestiges d'une époque disparue vous inspirent du respect. Est-ce que leur poésie ne vous pénètre pas comme moi-même, Germaine?

— J'aime l'histoire et ses souvenirs, Noël; mais, à la nuit tombante, quand le vent s'engouffre dans ces larges cheminées et fait tressaillir les armures, qu'on se sent seule au milieu de l'ombre, quand chacun de vos mouvements éveille un écho, on a beau ne pas croire aux revenants, on n'est pas rassuré.

Noël l'admit et s'informa :

— N'y a-t-il pas une partie du château plus confortable que celle-ci?

— A peine : la salle à manger ressemble à cette salle, dite du Connétable, on l'éclaire aux bougies, et le salon où se tient ma tante est une rotonde meublée d'une façon plus moderne, comme la bibliothèque dont les incunables vous passionneraient. Je souhaite que ma tante me laisse ici comme gar-

dienne : j'y serais heureuse et j'y travaillerais admirablement.

— Vous oubliez que vous mourriez de peur, aussi.

— Ah ! c'est le revers de la médaille.

Ils firent le tour des salles à peu près semblables, mal éclairées par d'étroites ogives, et ils aboutirent au salon où M^{me} Borel les attendait.

— Comptez-moi parmi les admirateurs de Huon, marraine.

— As-tu visité la chapelle ?

— Avec ses merveilleuses stalles sculptées, oui, marraine. Il n'y a que les chambres que je n'ai pas encore vues.

— Je vous accompagne, décida M^{me} Borel.

— Ma tante, je n'ai pas non plus montré le donjon à Noël, parce qu'il est fermé à clef.

— Demandez la clef à Josette, et vous nous trouverez au premier étage.

Germaine réclama à la gardienne une énorme clef en forme de trèfle et rattrapa Noël et sa marraine dans la chambre d'honneur.

Le premier étage avait un défaut : toutes les pièces s'y commandaient, si bien qu'on ne pouvait entrer dans une chambre sans traverser les autres. Noël en fit la remarque.

Toutes étaient carrelées, ornées de lits à baldaquin et de meubles à l'avenant ; toutes étaient sombres, éclairées par une unique fenêtre, au fond d'une profonde embrasure.

— On n'était pas exigeant pour le confort, à cette époque, avoua M^{me} Borel, et mon mari voulut à tout prix conserver son cachet à Huon.

— Il y a réussi, assura Noël : Huon est une impeccable reconstitution du xv^e siècle, c'est un chef-d'œuvre à ce point de vue, mais vous vous apercevriez vite de son inconfort si vous receviez. Comment habiter ces chambres en enfilade, par exemple ?

— Le deuxième étage est une réplique du premier, sauf qu'il a besoin de réparations et que les

meubles y sont sans valeur; inutile de le visiter, expliqua M^{me} Borel. Germaine et moi nous logeons par là.

En même temps M^{me} Borel ouvrit une dernière porte qui donnait sur un escalier à vis. Ils descendirent quelques marches et pénétrèrent, à la suite de M^{me} Borel, dans une chambre ronde qu'un étroit couloir séparait du cabinet où couchait Germaine.

— Voilà notre appartement, fit-elle; nous y sommes l'une près de l'autre et plus tranquilles.

Noël tomba en admiration devant les saints de bois de l'oratoire, puis on redescendit au rez-de-chaussée.

— C'est beau, mais vraiment trop sévère, conclut Noël. Pour la vie de tous les jours, je préfère mon hôtel avec eau courante et électricité.

— Je ne t'ai pas montré les cabinets de toilette pris dans l'épaisseur des murs et éclairés par des meurtrières. Je comprends ton point de vue; néanmoins, quoique les touristes vantent la poésie de Huon, je me plais à y passer deux ou trois mois par an, mais je préfère habiter rue de Nièvre.

— Et le donjon? s'écria Noël.

— C'est vrai, le donjon!

Ce fut Germaine qui en montra le chemin, mais Noël en dut ouvrir la porte, car elle résistait; enfin la clef tourna dans la serrure rouillée et le pêne céda.

Ils se trouvèrent dans un couloir étroit et sombre qui sentait le moisi. A droite, Germaine poussa la porte d'une cave où les araignées n'avaient pas épargné leurs toiles.

— C'est l'ancienne prison, dit M^{me} Borel, et si vous voulez voir quelque chose d'intéressant, il faut monter au premier.

L'escalier, toujours pris dans l'épaisseur du mur, était éclairé par de rares meurtrières jusqu'à un palier où une des clefs de voûtes sculptées les arrêta un moment; puis Germaine poussa l'unique porte.

— On se croirait chez Barbe-Bleue, fit-elle en frissonnant.

— J'adore ce donjon, déclara Noël, et voici enfin une chambre qui reçoit non seulement le jour, mais les rayons du soleil.

Elle était en effet éclairée par une large loggia, mais encadrée d'un lierre qui pendait tristement de chaque côté.

Comme les autres, cette chambre était ornée d'une cheminée à hotte, mais richement sculptée, et une élégante colonnette soutenait la voûte de pierre. Il y avait un lit à baldaquin, un coffre, une table, des sièges de bois et un énorme crucifix au mur. C'était tout.

— Vous me donnerez cette chambre, marraine; elle me plaît, décidément.

— Non, dit M^{me} Borel; elle n'a pas servi depuis longtemps et elle est encore plus inconmode que les autres; on ne l'a jamais habitée du vivant de mon mari, ni même sous l'ancien propriétaire.

— Elle est hantée! s'écria Noël en riant.

— Non, mais elle a mauvaise réputation : je crois qu'il s'y est passé un crime, voici très longtemps.

— Dans les châteaux de cette époque il y a toujours une tour mal famée, assura Noël, et comme ce donjon a servi de prison, il est tout naturel qu'il soit une tour maudite. Je l'adore quand même, et surtout cette chambre qui a, de plus, un bon cabinet de toilette.

Il montrait une cavité, sans ouverture, creusée dans l'épaisseur du mur.

— C'est un ancien oratoire, corrigea M^{me} Borel.

— Sûrement, marraine, quand ce ne serait qu'à cause de ces boiseries sculptées qui rappellent celles de la chapelle.

Pour les mieux examiner il alluma son briquet et continua :

— Là, au-dessus du siège, ce sont les armes de Nevers encastrées dans la boiserie; cette tablette servait d'autel...

— Les voilà! s'écria Germaine.

Noël abandonna ses investigations pour courir à la loggia, d'où il reconnut, en effet, la *Talbot* de la

Chamade qui s'engageait dans l'avenue. Cette apparition lui sembla un anachronisme : il était encore pénétré des vieilles choses parmi lesquelles il évoluait depuis une heure, il lui fallut un instant pour s'adapter aux circonstances.

Les Borel jaillirent de la *Talbot*, d'abord M. de Vimeu et Gaston, puis les deux sœurs et Bob, entassés derrière. Ils entourèrent M^{me} Borel, firent une ovation à Noël, arrivé bon premier, et Germaine se retira un peu à l'écart, se sentant de nouveau de trop.

Elle dut cependant recommencer son métier de cicerone pour les nouveaux arrivants, qui goûtèrent les charmes de Huon selon leur caractère.

M. de Vimeu, insignifiant et bien élevé, mais prédisposé par son éducation à apprécier cette forteresse féodale, s'extasia; sa femme fit de fines remarques, et Gaston trouva cette demeure lugubre. Bob, qui avait de l'imagination, cherchait des trappes et des oubliettes, tandis que Rose-Marie, ravissante dans une robe vert jade, mais d'humeur maussade, trouvait les vieilles choses malpropres et disait avec ironie :

— Mais c'est le château de « l'oncle Rodolphe » !

Noël lui offrit son bras et lui demanda gentiment de n'en rien dire à sa marraine.

— Vous lui feriez de la peine, expliqua-t-il, et, pour ma part, je suis content que nos fiançailles aient Huon pour cadre : le conte de fées continue.

Germaine ne l'avait jamais vu si gracieux : tout riait en lui. En elle la joie s'était éteinte depuis que Rose-Marie était là.

Le déjeuner fut gai, le menu excellent; on y fit honneur. Quand on fut réuni au salon pour prendre le café, Bob proposa une partie de cache-cache.

— Ce serait chic, dans cette vieille bicoque ! clama le collégien.

Mais ses sœurs protestèrent : elles avaient chaud. Elles réclamèrent une histoire à Noël, une légende de circonstance.

Il allongea les jambes, s'étendit dans son fauteuil,

ferma les yeux pour se recueillir, et on fit silence.

— Je vais justement vous raconter une partie de cache-cache, proposait-il.

— Oui, oui, oui !

— Allez : nous sommes tout oreilles.

Noël alluma une cigarette.

— Mais vous la connaissez peut-être, mon histoire : c'est celle du dernier des Rabasteins.

Seul Geoffroy de Vimeu la connaissait ; les autres la réclamèrent.

— Je vais la résumer, pour contenter tout le monde, dit Noël.

— Allez, commencez !

— Voilà. Un soir, une bande de jeunes gens, au nombre desquels se trouvait le comte de Rabasteins, trouva asile dans un château du style de celui-ci, et la gardienne leur en conta la légende : ce château était inhabité ; on l'avait abandonné, voici une trentaine d'années, à la suite d'un drame. Le soir de son mariage, la jeune et belle Lucie de Pracomtal y avait mystérieusement disparu, au cours d'une partie de cligne-musette, jeu que nous appelons cache-cache aujourd'hui. Cette aventure est authentique, Lenôtre la rapporte.

— Que lui était-il arrivé ? s'enquit Bob, les yeux brillants.

— On ne le savait pas. Ce soir-là, Rabasteins et sa bande, impressionnés un instant par ce récit, décidèrent de jouer aussi à cligne-musette, pour donner un autre cours à leurs idées.

« Ils étaient jeunes ; une joyeuse partie s'engagea.

« Rabasteins s'était blotti au fond d'une armoire ; sentant qu'il allait être découvert, il s'y recroquevilla et, sous sa main qui tâtait la paroi, un ressort joua, faisant glisser le fond de l'armoire et démasquant un étroit couloir où l'imprudent s'enfonça. Il n'avait pas peur, quoique le fond de l'armoire eût repris sa place ; mais quand il voulut l'ouvrir ses doigts glissèrent sur une porte métallique qui s'était fermée derrière lui sans bruit.

« Désespérant de se faire entendre, Rabasteins

explora le couloir et se crut sauvé, car celui-ci aboutissait à une chambre souterraine éclairée par une meurtrière. En descendant quelques marches il y pénétra. La pièce était meublée, et, dans la demi-obscurité qui y régnait, il distingua une femme endormie sur un siège. Elle avait une robe blanche et de longs cheveux; en l'approchant, Rabasteins reconnut qu'il se trouvait en face d'un cadavre et que la chambre n'avait pas d'issue. D'abord terrifié, il l'explora et découvrit un livre d'heures sur lequel on avait écrit avec du sang : « Vous qui entrez ici, « vous n'en sortirez pas plus que moi. — Lucie DE « PRACOMTAL », et une date.

« Pareille aventure avait amené la jeune mariée dans cette chambre, trente ans plus tôt, chambre qui avait d'abord servi de cachette au baron des Adrets, premier propriétaire du château; mais pour en sortir il fallait en connaître le secret. »

— Rabasteins le découvrit-il? questionna Bob, passionné pour les aventures.

— Non. Lucie de Pracomtal était morte de faim. Par un curieux phénomène son corps s'était pétrifié, gardant une apparence de vie, et Rabasteins commença un long tête-à-tête avec cette morte.

L'auditoire était suspendu à ses lèvres. Bob demanda encore intempestivement :

— Mais il en sortit, n'est-ce pas?

— Oui.

— Comment? Dites vite comment!

— Il reçut la visite d'un chat dont il réussit à s'emparer; il noua alors solidement son mouchoir à la patte de l'animal, puis il le lâcha.

« Rabasteins avait bien raisonné : ses camarades le cherchaient, ils reconnurent son mouchoir, ils observèrent les allées et venues du chat, le virent s'engager dans la meurtrière et retirèrent le dernier des Rabasteins de ce caveau; mais ses cheveux avaient blanchi, il était devenu neurasthénique, et il ne se maria jamais; son nom s'éteignit avec lui. »

— C'est à donner le frisson, votre histoire!

— Vous racontez divinement.

— Une autre histoire, Noël.

— Laisse-moi respirer, mon petit Bob.

— Et qu'elle soit moins terrifiante, supplia Germaine. Songez que nous couchons seules ici, ma tante et moi, ce soir.

— Allons plutôt faire un tour de parc, dit Noël.

Eliane et Rose-Marie protestèrent à cause de la chaleur, mais M. de Vimeu leur reprocha leur paresse :

— Etes-vous venues à la campagne pour vous enfermer ?

Cette considération eut raison de leur paresse, elles consentirent à visiter le parc et s'engagèrent dans les allées ombreuses et moussues où il faisait bon, quoique le temps fût devenu lourd.

Il y avait des coins charmants. On se reposa dans un bosquet ; Rose-Marie s'assit près de son fiancé, qui se montrait plus tendre pour elle que de coutume.

M^{me} Borel était restée au château et Germaine s'écarta des autres, ne se sentant pas à l'unisson de leur gaieté bruyante.

Tout à coup on vit accourir Bob, rouge et essoufflé.

— Eh bien ! vous savez, Huon a aussi sa légende, leur cria-t-il, et j'aime mieux ne pas coucher ici cette nuit.

Germaine se rapprocha.

— J'y couche, moi, depuis dimanche, et sans dommage, dit-elle.

Mais le collégien était plein de son sujet, et, voyant les autres attentifs, il fit l'important :

— Je me doutais que cette vieille bicoque avait son mystère, et je suis allé aux renseignements. Eh bien ! c'est comme dans le château de Rabasteins, ici : on y disparaît, mais la différence, c'est qu'on ignore comment.

— Allons donc, Bob, viens ici, plaisanta Noël. Toi, mon bonhomme, tu as inventé une histoire de revenants pour effrayer les jeunes filles.

Bob rougit jusqu'à la racine des cheveux et protesta, en colère :

— Je l'ai inventée? Venez voir un peu la vieille Josette : elle vous dira si je l'ai inventée, l'histoire du donjon.

— Qu'est-ce que c'est que Josette? s'informa Noël.

— La gardienne de Huon, répondit Germaine, une bonne vieille presque aveugle.

— Et qui radote, ajouta Rose-Marie.

— Oh! que non! Josette a toute sa tête; mais elle ne m'a jamais parlé de légende à propos du château.

— Parce que vous ne le lui avez pas demandé, pardienne! Tandis que je suis allé la trouver, et je lui ai dit comme ça :

« — Y a-t-il longtemps que vous habitez ici?

« — Oui, qu'elle m'a répondu, vu que ma mère était gardienne du château avant moi. Ma famille a toujours servi les maîtres de Huon, nous naissons et nous mourons tous sur sa terre.

« — C'est curieux, je fais comme ça, qu'il n'ait pas de légende : ils ont tous la leur.

« Elle riposte :

« — Pas de légende, Huon! Vous voulez dire une terrible légende, mais elle ferait peur à un jeune monsieur comme vous.

« Je lui assure que j'ai treize ans, que je suis scout, et je cite deux de mes bonnes actions, pour la mettre en confiance : tu sais, quand j'ai retiré le petit André de la rivière et que j'ai abattu le chat enragé d'un coup de carabine. Elle prend meilleure opinion de moi et me dit tout. »

— Qu'est-ce que c'est, tout?

Bob tira la langue à sa sœur :

— Va le lui demander. Oui, allons-y; il vaut mieux que ce soit elle qui vous le raconte, parce que, si c'est moi, vous croirez que c'est des bobards. Y a eu des disparitions mystérieuses, plusieurs, et ça se passe toujours dans le donjon.

— Ce gosse a raison, approuva Noël : allons trouver la mère Josette. Qui m'aime me suive!

Bob les conduisit à la tour d'enceinte qui défend le pont-levis. La vieille Josette, portant la coiffe du pays, tricotait sur le seuil; elle fut flattée du succès de son histoire et elle la recommença volontiers.

— C'est que vous voyez un Huon abandonné, commença-t-elle, il y a deux ans que Madame ne l'avait habité; mais, sous l'ancien propriétaire, il a eu encore de beaux jours. On chassait, on courait le loup et le sanglier dans les bois que voilà, et il a eu ses jours de splendeur du temps des ducs de Nevers, qui y passaient l'été. C'est vieux, mais Huon aussi est vieux.

Ses idées s'embrouillaient un peu; Bob la remit dans le bon chemin :

— Mais le donjon, mère Josette?

— Ah! oui, le donjon... Eh bien! les premières disparitions datent de Monseigneur Anne, je vous parle de longtemps, et il n'était point tendre pour ses ennemis. Les uns disent qu'il avait fait un pacte avec le diable. Je n'en sais rien; ce qui est sûr, c'est que, quand il voulait se débarrasser de quelqu'un, il le faisait coucher dans la chambre du donjon, juste au-dessus de la prison, et le lendemain il n'en restait pas trace.

— Il y avait peut-être des oubliettes.

— Pour sûr, et on y a trouvé des ossements quand Monsieur les a fait combler, mais c'étaient de vieux ossements, et on ne découvrit rien du Chevalier du Lac, dont je parlerai tout à l'heure. Vous pouvez maintenant en tâter les murs et les carrelages, ils sont solides; mon mari, qui était du métier, le pensait; et y a plus d'oubliettes, Monsieur : c'est le diable qui emporte les malheureux.

On s'esclaffa, et Noël imposa silence aux jeunes gens, voyant que leur hilarité choquait la vieille gardienne. Elle était proprette et elle s'exprimait élégamment :

— La chose est prouvée pour certain comte Colonna, ambassadeur italien, que Monseigneur Anne reçut à Huon. Vous lirez dans les archives de Nevers que l'ambassadeur coucha dans le donjon et

ne reparut plus. Cela fit du bruit, c'était un grand personnage; mais pareille aventure était déjà arrivée à de plus obscurs.

— Monseigneur Anne les envoyait dans les oubliettes, mère Josette, et voilà tout.

— Et le Chevalier du Lac? Car longtemps cette chambre fut inoccupée, à cause de sa mauvaise réputation; mais, sous le second Empire, un jeune officier — ma grand'mère en parlait encore, à cause de son affabilité et de sa jolie figure, elle ne se consolait pas de sa perte — voulut, par bravade, coucher dans le donjon, et c'était le neveu et l'héritier du propriétaire d'alors.

— Eh bien?

— Il y dormit paisiblement trente jours, Monsieur, et il prétendait n'avoir jamais si bien dormi. Le trente et unième jour il disparut, et jamais, jamais on n'entendit parler de lui. Les secrets du donjon sont bien gardés. Son oncle, fou de désespoir, accusa des cousins éloignés de l'avoir fait disparaître pour avoir l'héritage, mais on ne put rien prouver contre eux. Voilà, Messieurs et Mesdemoiselles, l'histoire du donjon. Elle n'est pas gaie, comme vous voyez!

— Et comment s'appelait ce jeune homme qui y périt sous le second Empire?

— Eh bien! le Chevalier du Lac, mon bon Monsieur.

— Merci, mère Josette.

Quand les autres se furent éloignés, Noël s'approcha de la mère Josette et, lui glissant une pièce dans la main, il insista.

— Je comprends que ça vous intéresse, Monsieur: on dit que vous êtes le futur maître de Huon.

Noël en fut tellement ahuri qu'il partit rejoindre les autres.

Chuchotait-on à propos de la prédilection que sa marraine lui témoignait?

En chemin il changea d'idée et il erra dans le parc, au lieu d'aller retrouver les autres. Il éprou-

vait le besoin d'être seul, et comme il passait de nouveau devant la tour de la mère Josette :

— Qu'est-ce qui vous fait dire que je suis le futur maître du château? lui demanda-t-il.

— Je l'ai deviné tout de suite. On me croit un peu sorcière, parce que je sais et que j'ai vu bien des choses. J'aime tant Huon que je devine toujours ce qui s'y rapporte. On parle aussi de vos fiançailles. Laquelle de ces demoiselles épousez-vous, Monsieur?

— La jolie jeune fille en vert.

— Ah!

— Elle ne vous plaît pas, mère Josette?

— Oh! Monsieur, je ne suis qu'une pauvre vieille femme...

— Je tiens à connaître votre pensée, mère Josette.

— Vous m'en voudriez, Monsieur.

— Non. N'est-elle pas jolie?

— Je n'y vois guère, je m'en suis pourtant aperçue; mais je n'aime ni son rire ni sa voix, et, moi, c'est en dedans que je vois.

Noël, mécontent, erra dans le bois. Le récit de la vieille gardienne avait aussi impressionné les autres, leur gaieté était tombée, et le temps s'en mêlait : il y avait des menaces d'orage dans l'air. Les nerfs étaient tendus, ceux de Rose-Marie au paroxysme, parce qu'elle se voyait abandonnée par Noël; elle s'en prit à Germaine :

— Quels sont vos projets de vacances? lui demanda-t-elle.

— Ceux de ma tante. Je crois que nous passerons trois semaines à la mer et que nous reviendrons à Huon.

— Ah! Et vous ne souffrez pas de cette dépendance? A votre place je m'installerais à Paris pour y faire des études supérieures, car vous n'êtes guère heureuse près de notre tante qui est maniaque, acariâtre et passablement grigou.

— Elle est généreuse et bonne pour moi et pour vous aussi.

Rose-Marie comprit la leçon et en fut vexée ; elle entraîna Germaine en avant, laissant sa sœur derrière avec Geoffroy de Vimeu et Boß, qui cueillaient des fraises des bois, et elle haussa le ton :

— Je pense que Noël rentre à Nevers, ce soir.

— Il semble hésiter depuis que ma tante lui a dit qu'elle attend M^{me} Mellac jeudi.

— S'installerait-il ici tout ce temps-là ?

— C'est possible, je ne sais ; en tout cas il a demandé à habiter le donjon ; il est vrai que c'était avant le récit de mère Josette.

— Je trouve que vous vous occupez trop de lui, ma chère.

— De Noël ?

— De mon fiancé, oui.

— Il a été très bon pour moi. Je lui dois d'avoir passé brillamment mon examen, et je lui en suis profondément reconnaissante.

— Assez d'hypocrisie. Il ne s'agit pas de reconnaissance.

— Expliquez-vous, alors.

— Vous aimez mon fiancé, il n'y a que lui pour ne pas s'en apercevoir. Soyez franche.

— Je n'ai rien à cacher : j'aime Noël, c'est vrai ; je l'aimais avant qu'il vous connût. Mais comment l'avez-vous deviné ? Je m'en cache soigneusement.

— Vous le croyez. Il n'y a pas besoin d'être grand clerc, ma chère ; peut-être d'ailleurs n'êtes-vous pas si fâchée qu'on lise dans votre jeu.

— Je ne comprends pas vos insinuations ; mais c'est vrai : « L'amour ne se peut celer. » Aussi je ne vous gênerai plus longtemps.

— Oh ! n'allez pas vous imaginer que vous me portez ombrage, au moins ; je ne vous fais pas cet honneur.

— Je suis en effet un bien petit personnage à côté de vous ; mais je compte réclamer mon indépendance et aller gagner mon pain bien loin.

— Voilà qui n'est pas pour me déplaire. En atten-

dant, je vous prie de ne pas vous plaindre sans cesse de moi à Noël, comme vous le faites.

— Je ne me suis jamais plainte de vous.

— Qui donc lui a fait dire que j'étais méchante? Il ne l'aurait pas découvert seul. Aujourd'hui encore il me boude, il préfère errer seul dans le parc que me tenir compagnie. Avouez que c'est étrange pour un fiancé. Qu'a-t-il?

— Noël est original, il éprouve parfois un impérieux besoin de solitude, et il vous ressemble en cela : il est incapable de se contraindre.

— Que lui avez-vous dit de moi?

— Mais rien; je ne parle jamais de vous avec lui.

— Vous mentez! Et il y a moyen de se faire entendre sans les paroles. D'ailleurs, vous me détestez. Protestez donc!

— Reconnaissez que vous vous efforcez d'être désagréable pour moi.

— Parce que je lis dans votre jeu. Je ne suis pas imbécile, ma chère, et je vous prends pour ce que vous êtes, c'est-à-dire une intrigante.

Elle ajouta entre ses dents :

— Bon chien chasse de race!

Cette perfide allusion à sa mère blessa Germaine plus que ne l'avaient fait les autres injustices de Rose-Marie; elle se planta au milieu de l'allée, la regarda bien en face, elle si timide d'ordinaire, et elle répliqua :

— Vous êtes méchante, et je ne crois pas que cela vous portera bonheur.

Elle avait parlé avec tant d'autorité et de mesure que Rose-Marie en fut ébranlée.

— Ah! fit-elle, essayant de persifler.

— Rose-Marie! Rose-Marie!

C'était Bob qui survenait, rouge et essoufflé d'avoir tant couru sous le soleil ardent.

— Noël te cherche, nous te cherchons tous! Viens vite, Rose-Marie; c'est très amusant : il y a des Bohémiennes qui vendent des dentelles et des bibelots, dans la cour.

— De fausses Bohémiennes, Boby.

— Pas du tout : des vraies ; il n'y a qu'à les regarder pour s'en convaincre, elles ont le type : la jeune a des yeux luisants comme des braises, et la vieille a un profil d'aigle.

— C'est possible, expliqua Germaine, redevenue paisible ; on prépare la fête du village, des forains sont installés sur la place, et hier soir nous avons remarqué parmi eux, ma tante et moi, une roulotte de Bohémiens, de ceux qui font le commerce des paniers, qui disent à l'occasion la bonne aventure.

— Allons voir, décida Rose-Marie.

Et, précédées de Bob, elles se dirigèrent vers le château.

XIII

Elles aperçurent les Bohémiennes au milieu de la cour, entourées des Vimeu et de Noël, et, de loin, ces femmes vêtues de jaune et de rouge éclatants faisaient un étrange effet dans le cadre grandiose de Huon, où elles mettaient une note fantasque.

On distinguait mieux les gitanes à mesure qu'on approchait. L'une était jeune et brune, l'autre avait les cheveux gris. La jeune, grande et mince, avait la fière allure des gens de sa race ; la vieille, encore très droite, avait l'air dur et méchant. La jeune semblait moqueuse et dédaigneuse, on ne pouvait soutenir l'éclat de son regard.

Toutes deux portaient un mouchoir noué autour de leur tête, elles avaient des anneaux d'or aux oreilles et des colliers et des bracelets de verroterie.

Eliane courut au-devant de sa sœur :

— Viens vite ! dit-elle. Ces Bohémiennes ont de très belles choses dans leurs paniers.

Les jeunes filles firent leur choix et réglèrent leur dépense ; puis, telles de fantastiques ballerines, les gipsies s'envolèrent, gracieuses dans leurs oripeaux brillants.

— Rentrons, conseilla Geoffroy de Vimeu : voici l'orage.

Germaine quitta la cour à regret, après avoir vu les Bohémiennes s'abriter chez la mère Josette. Elle retrouva les autres au salon, où ils tenaient une tumultueuse assemblée, commentant leurs achats.

Peu après, le maître d'hôtel annonça que le dîner était servi, et on passa dans la salle à manger, dont le sol était couvert de larges dalles. Une tête de sanglier, les défenses menaçantes, ornait la hotte de la cheminée, et sur la table étaient posés des flambeaux garnis de bougies.

Il fallut les allumer, car le ciel devint couleur de cendre et sembla s'abaisser vers la terre, et la pluie se mit à tomber, tandis que le vent faisait rage dans la cheminée.

— Nous voilà tout à fait chez l'oncle Rodolphe ! plaisanta Bob.

Et Noël fredonna :

Mon oncle Rodolphe avait cent deux ans...

Rose-Marie, assise à côté de lui, le querrellait :

— Où étiez-vous passé, après le déjeuner ?

— Je vous ai cherchée aussi, répliqua-t-il.

Il avait un sourire enchanteur qui rassura tout à fait sa fiancée.

Maintenant la tempête secouait le château avec une extrême violence, les éclairs zébraient le ciel de zigzags fulgurants, et les roulements du tonnerre se succédaient sans interruption. Noël tressaillit.

— Vous êtes impressionnable ! lui reprocha Rose-Marie, dédaigneuse.

— Très, avoua Noël.

Un coup de vent plus fort fit vaciller la flamme des bougies.

— On devrait boucher ces cheminées, murmura Noël, nerveux.

— Avec ça que c'est commode ! riposta M^{me} Borel. Ces châteaux-là sont inconfortables par le mauvais temps, je suis sûre que la pluie entre par toutes

les fenêtres de l'ouest, heureusement elle ne trouvera rien à abîmer.

Pour lui donner raison, une rafale s'abattit sur les vitres, la tempête redoublait de violence.

— Cela me rappelle les bombardements de 1914, fit Noël, pensif.

« Décidément, je coucherai ici, marraine; vous ne me refuserez pas l'hospitalité, cette nuit? »

— Je l'offre à tout le monde; on ne peut se mettre en route par un temps pareil.

— Il le faudra pourtant, exposa Geoffroy de Vimeu.

— Ce serait dangereux, savez-vous? coupa Noël.

— J'ai besoin d'être demain, de bonne heure, à Fourchambault, poursuivit M. de Vimeu, mais je ne force personne à m'accompagner.

— On aura tôt fait de mettre des draps dans les lits, offrit M^{me} Borel, et vous vous contenterez d'un campement de fortune pour cette nuit.

Eliane protesta :

— Je serais trop inquiète de savoir mon mari sur les routes par un temps pareil, je le suivrai.

— Alors nous partons tous, conclut Gaston.

Rose-Marie et Bob approuvèrent.

— Vous ferez comme vous voudrez; d'ici une heure l'orage se calmera peut-être, insinua M^{me} Borel. En tout cas je reste à votre disposition.

On passa dans le salon; la gaieté était tombée, les esprits étaient assombris par le spectacle qu'on apercevait à travers les vitres : des trombes d'eau noyaient le parc où les arbres se tordaient sous la bourrasque, des branches cassaient avec un bruit semblable à un gémissement, le vent sifflait et hurlait autour de Huon.

— C'est lugubre, avoua Noël.

Il alla coller son front à la vitre et revint au bout de quelque temps annoncer que l'orage s'apaisait.

Il s'éloignait, en effet; la pluie diminuait de violence et les éclairs s'espaciaient de plus en plus.

— Racontez-nous une histoire, Noël! pria Bob.

— Non, protestèrent ses sœurs : elles sont trop

effrayantes, et, à la nuit, dans ce château, par un temps pareil, nous en perdriions le sommeil.

— Alors, une histoire de voyages? proposa Noël.

— Les aimez-vous tant que ça?

— Je les adore, Rose-Marie. Quelque jour, je disparaîtrai sans crier gare, et on me retrouvera en Afrique ou au cap Nord.

— Pourquoi sans prévenir?

— Parce qu'il n'y a que l'imprévu qui charme. Cela ne vous est donc jamais arrivé de rêver que vous partiez pour l'inconnu, à l'improviste? C'est un rêve délicieux. Souvent je pars ainsi, d'un coup d'aile, sans avoir rien préparé, et je me réveille dans mon lit, hélas! Mais un jour je céderai à cet appel.

— Quel original vous faites! Vous avez raison de me prévenir, dit Rose-Marie : je ne vous chercherai pas.

— En attendant, interrompit M^{me} Borel, ce n'est pas pour vous mettre à la porte, mais ceux qui tiennent à rentrer à Nevers ce soir feront bien de profiter de l'accalmie.

Ce conseil judicieux fut suivi d'un branle-bas, chacun courant à la recherche des manteaux ou des bouquets qu'on avait faits avant l'orage.

La pluie tombait doucement encore et l'orage continuait à s'éloigner. Gaston amena sa *Talbot* devant la porte principale de Huon, et les cinq Borel s'y engouffrèrent, poursuivis par les souhaits de bon voyage.

— A jeudi! cria encore Noël.

L'auto franchit le pont, prit l'avenue et disparut derrière un rideau d'arbres.

— Ils ont de la chance, dit Noël : la tempête cesse juste pour leur permettre de rentrer à la *Chamade*.

Pour lui donner le démenti, un violent coup de tonnerre ébranla le château. Germaine sursauta.

— C'est effrayant, Noël! fit-elle. Retournons dans le salon, nous y serons plus en sécurité.

Noël la rassura :

— Huon en a vu d'autres! Ne craignez rien.

Néanmoins ils retournèrent tous trois dans le

salon en rotonde, et ils éprouvèrent la désagréable impression de se trouver perdus dans un immense château où l'on entendait les bruits insolites qui suivent l'orage.

— Tu coucheras dans la chambre d'honneur, annonça M^{me} Borel à son filleul, c'est la plus confortable et la plus voisine des nôtres.

— Je dormirais partout; à mon âge, marraine, un changement n'est pas pour effrayer. L'orage recommence!

Peu après, Germaine, le front collé à la vitre, murmura :

— C'est épouvantable! C'est un cyclone, cette fois. Où peuvent-ils être?

C'était à croire que le vent s'efforçait de jeter à bas Huon; il déracinait des arbres du parc, des branches cassaient avec un bruit angoissant.

— C'est dangereux d'être sur les routes, pensa haut Noël, inquiet; ils ne peuvent être loin, ils feraient mieux de rentrer.

XIV

La *Talbot* n'avait pas fait plus de deux kilomètres quand la tempête prit ce nouvel aspect. Les femmes supplièrent Gaston, qui conduisait, de retourner en arrière, et M. de Vimeu fut de cet avis; il avoua que, par un temps pareil, on risquait de recevoir une branche d'arbre, et il conclut :

— Retournons au château.

Mais il n'était pas aisé de se diriger : la pluie cessait, et de la terre surchauffée s'élevaient des nappes de vapeur qui enveloppaient la voiture de brouillard.

L'atmosphère restait lourde et des éclairs illuminaient le ciel par intermittence, tandis que le tonnerre faisait la basse continue.

A cause du vent, il était difficile de manœuvrer la

voiture; Gaston réussit pourtant à la remettre dans la direction d'Huon. Ils firent environ un kilomètre, éclairés par cette étrange lueur qu'on ne voit qu'en temps d'orage, au milieu d'un spectacle qui aurait été curieux s'il n'avait été effrayant.

Soudain l'auto s'immobilisa dans une obscurité complète.

— Qu'est-ce que c'est? cria Rose-Marie.

— Qu'est-ce que c'est? répéta Eliane.

Tandis que Bob allumait sa lampe de poche en demandant :

— Où sommes-nous?

— J'ai eu de la chance! s'écria Gaston : c'est la panne d'électricité classique. Je la craignais depuis un moment, c'est pourquoi j'avais ralenti; si je n'avais arrêté la pile, c'était l'accident.

Bob demanda :

— Où sommes-nous ici?

Un éclair plus brillant montra le haut des tours de Huon à courte distance.

— Saint Christophe nous a protégés, déclara M. de Vimeu.

— Regagnons Huon à pied, proposa Gaston; Geoffroy m'aidera à ranger la voiture sur le côté de la route, car il n'y a aucun secours à attendre avant le jour, par un temps pareil, dans ce coin perdu.

On équipa les femmes du mieux qu'on put, et la petite troupe reprit le chemin de Huon, où elle se présenta en piètre équipage, tels, cinq siècles auparavant, les pèlerins surpris par le mauvais temps venaient y demander l'hospitalité.

Germaine, le front collé à la vitre, aperçut la première ce retour lamentable et le signala par ses exclamations.

On courut au-devant d'eux et ils narrèrent l'accident, parlant tous à la fois.

— Vous auriez mieux fait d'accepter tout de suite mon hospitalité, conclut M^{me} Borel, pratique; on va vous servir un grog, et vous aiderez à préparer les chambres. Je constate, une fois de plus, qu'on de-

vrait toujours suivre ma première idée : chez moi, c'est la bonne.

Prévoyant qu'elle aurait des hôtes à demeure, M^{me} Borel avait bien amené des domestiques de supplément, dont un chauffeur et une cuisinière qui ne pouvaient être d'aucune utilité en la circonstance, et, seul, le maître d'hôtel connaissait les habitudes de la maison. Des contestations s'élevèrent à propos des logements :

— Je cède la chambre d'honneur à Rose-Marie, proposa Noël.

Mais M^{me} Borel intervint :

— Aux Vimeu, plutôt ; et toi, mon enfant, je ne sais où te loger.

— Occupez-vous d'abord des autres, marraine.

— Pour une nuit, Gaston et Bob se contenteront du même lit, dans la tour de l'est, qui communique avec la chambre d'honneur — d'ailleurs, toutes les pièces communiquent ; — et on mettra des draps pour Rose-Marie dans la chambre des capitaines.

— Des capitaines ?

— On l'appelle ainsi à cause de ses tapisseries.

Bob goguenarda :

— Ah ! très bien ; mais il est inconvenant que ma sœur couche sous le même toit que son fiancé.

— Aussi m'installerai-je dans le donjon, mon petit Bob, riposta Noël.

— Pourquoi dans le donjon ? s'étonna M^{me} Borel.

— Parce que j'en ai envie. Je profite de l'occasion, marraine.

— Pour nous montrer qu'il n'a pas peur des revenants ! taquina Bob.

— Prends garde que je ne t'y envoie passer la nuit, galopin, pour t'apprendre à te moquer des gens respectables !

— Je te défends de coucher dans le donjon, Noël !

— Oh ! marraine ! Et pourquoi ?

— Pour mille raisons, dont une te suffira : les domestiques perdent déjà la tête pour installer trois chambres à l'improviste, je ne vais pas compliquer

encore le service en leur faisant mettre le donjon en état.

— Donnez-moi une paire de draps et une couverture; je m'arrangerai du reste.

— Tu es fou! Cette chambre n'a jamais été habitée, même du temps de mon pauvre Alfred. Tu trouverais de la poussière datant de Jehanne d'Arc. Le donjon est inhabitable.

Noël s'entêta :

— Je l'habiterai pourtant, marraine. Pour une nuit, je ferai bon ménage avec la poussière, les rats et les araignées; on s'occupera demain de nettoyer mon gîte et d'y installer un cabinet de toilette. Je vous assure que c'est possible.

M^{me} Borel réfléchit :

— Je n'ai plus de place au premier, et le second étage est aussi inconfortable que le donjon. Ces énormes bâtisses contiennent peu de logements, les pièces en sont immenses et il y a trop de place perdue.

Germaine suivait le débat avec inquiétude. Voyant sa tante faiblir, elle vint à la rescousse :

— Je donnerai ma chambre à Noël et je coucherai à côté de Rose-Marie, si vous voulez.

Par esprit de contradiction et pour lui être désagréable, Rose-Marie protesta :

— Quelle idée! Noël a raison de vouloir tenir compagnie aux hiboux et aux chouettes du donjon. Je m'inscris pour donner un coup de balai. Y a-t-il d'autres volontaires?

Tout le monde voulait en être, et il y eut un moment de désordre.

— Allons, approuvez, marraine.

Elle céda :

— C'est un caprice, mon filleul; enfin, je ne sais pas te contrarier.

— Je vous en prie, renoncez à cette folie! supplia Germaine, à qui la peur donnait du courage.

Ses yeux humides étincelaient. Alors, sûre d'aiguiser l'amour-propre de son fiancé, Rose-Marie la nargua :

— Croyez-vous aux histoires de la mère Josette et craignez-vous que Noël ne soit en danger dans le donjon? Pour une bachelière, je vous croyais l'esprit plus solide, ma chère : vous êtes aussi superstitieuse que les gens du pays; eux, au moins, ont l'ignorance pour excuse.

La peur soutenait Germaine :

— Je vous en supplie, Noël! J'ai un mauvais pressentiment.

Elle était tellement anxieuse et touchante que Noël fut tenté de céder; mais Rose-Marie était là :

— C'est stupide! Moi, je l'approuve, et s'il ne couche pas dans le donjon, j'y coucherai! C'est la plus ancienne partie de ce vieux château, la tour à sa légende; pour peu qu'on ait le culte du passé, on aura des impressions uniques, entre ces vieilles pierres.

— A moins que personne n'y couche! intervint M^{me} Borel. Assez d'enfantillages! dit-elle sévèrement à Noël. La combinaison de Germaine est bonne : tu prendras sa chambre, et Rose-Marie celle que je lui assignerai. Si je la laisse faire, elle commandera bientôt chez moi.

— Marraine! supplia Noël, câlin, rien qu'une nuit, cela ne vous dérangera guère! Pour ce soir je n'ai besoin que d'une couverture et d'une paire de draps, et ce sera si amusant!

La contradiction exaspérait son désir; il insista :

— Nous installerons nous-mêmes la chambre; faites-moi ce plaisir!

— Comme tu voudras, murmura M^{me} Borel, excédée, puisque aussi bien tu finiras par avoir le dernier mot. Mais ne me rompez plus la tête!

Noël poussa un cri de triomphe, auquel répondirent les hourras des autres, et la plus grande agitation régna dans le château.

Il était immense, mais, en somme, la partie habitable se réduisait à peu de chose : il n'y avait guère que cinq à six chambres en bon état, et M^{me} Borel était secrètement satisfaite de cette combinaison.

Les domestiques mirent des draps dans les lits,

des brocs d'eau dans les cabinets de toilette; mais il fallait trouver des lampes, des bougies, des allumettes pour ces hôtes improvisés. Dans un tel château, loin de toute importante agglomération, les moindres détails sont compliqués.

Il ne pleuvait plus, et le vent, ayant causé des désastres, s'apaisait. En procession on traversa la cour, derrière Noël qui portait ses draps; Gaston s'était chargé de la couverture. On aménagerait le cabinet de toilette au matin. Pour simplifier le service, M^{me} Borel avait annoncé que tout le monde prendrait le petit déjeuner, à huit heures, dans la salle à manger.

Bob guidait la procession à l'aide de sa lanterne de poche. Geoffroy de Vimeu ouvrit la lourde porte, armée d'énormes ferrures, qu'on manœuvrait malaisément.

— Il est certain, remarqua M. de Vimeu, qu'une fois barricadé dans votre donjon, vous y pourriez soutenir un long siège.

Noël était gai, les autres faisaient chorus; ils envahirent la chambre, l'explorèrent dans tous les sens, la trouvèrent lugubre à la lueur des chandelles, et ils entreprirent d'en sonder les murs et le carrelage.

— Pas de trappes ni de portes secrètes! claironna Bob.

Ses sœurs remuèrent la vénérable poussière du lit à baldaquin et y disposèrent les draps et la couverture. Rose-Marie avait apporté une lampe d'argent et Eliane un bougeoir qu'elle plaça sur la table de chevet.

La chambre n'avait pas été habitée depuis des années, M^{me} Borel en avait judicieusement prévenu son filleul: poussière et araignées y régnaient en maîtresses.

Rose-Marie donna sur les meubles un coup de torchon qui permit de s'en servir; puis, toujours riant, la joyeuse bande souhaita une bonne nuit à Noël.

Quand les autres furent descendus, il se pencha à

une étroite fenêtre qui donnait sur la cour pour leur crier encore :

— A demain !

Germaine s'attardait ; elle ne pouvait détacher son regard de la physionomie si espiègle de Noël. Il lui fit un signe de la main, et ce fut ainsi qu'il lui apparut pour la dernière fois.

Elle suivit les autres tristement, à regret ; mais nul ne prit garde à elle. Il s'agissait pour chacun de s'installer dans des chambres de fortune et de pourvoir au plus pressé.

XV

Quand il se vit seul, Noël ouvrit toute grande la loggia donnant sur le parc, il établit un courant d'air et recommença la visite domiciliaire.

La pièce ressemblait à une chapelle, moins sa haute cheminée. Il sonda le carrelage.

« Il ne réserve pas de surprise, se dit-il. Tout au plus pourrait-on s'introduire par la cheminée, mais il faudrait être acrobate.

« Non, rien à craindre, se répéta-t-il en palpant les murs, car je ne voudrais pas être le jouet d'une mystification. Je n'ai pas peur des revenants, mais je me rappelle l'aventure qui advint au maréchal de Ségur ; les histoires de ce genre ont toutes plus ou moins de fondement, et des malandrins qui trouveraient un refuge ordinaire dans ce château inhabité me feraient un mauvais parti. »

Il était impossible de soulever le lit, mais dessous, le carrelage, pour être poussiéreux, n'en était pas moins net.

Rassuré, Noël mit le verrou à la porte et s'accouda au balcon.

La vue sur la campagne était reposante, elle baignait dans une faible lumière diffuse dans laquelle on devinait les masses, et il montait du sol une

odeur de soufre. D'ailleurs l'atmosphère restait lourde, comme si le ciel ne s'était pas déchargé de toute son électricité.

Noël entreprit de se coucher. Il se dévêtit, il enfila un pyjama et s'étendit sur le lit; mais à peine avait-il éteint la lumière qu'une nuée de moustiques qu'elle avait attirés se mirent à tourner autour de lui en ronronnant leur chant de guerre.

Il réfléchit qu'il se trouvait au-dessus des doutes et qu'il avait été imprudent de laisser les fenêtres ouvertes; il ralluma donc la lampe, mais il ne put dormir avec la lumière; il se leva et consulta sa montre : il était une heure du matin.

Alors Noël sentit quelque chose d'inquiétant autour de lui. Il se souvint aussi du visage anxieux que Germaine levait vers lui en lui disant bonsoir; c'était le dernier visage qu'il avait aperçu.

Tout à coup il bondit : une cloche tintait.

« Je suis trop nerveux, se reprocha-t-il : c'est la cloche du château. Marraine m'a dit que le vent la faisait parfois sonner; mais c'est un véritable toc-sin et vraiment funèbre. »

La cloche s'arrêtait, tintait encore.

« Il faut me résigner à être dévoré par les moustiques ou à ne pas dormir », se dit-il.

Il prit ce dernier parti et se souvint à propos qu'il avait un livre dans la poche de sa veste. C'était un petit volume de Bergson, pas un livre passionnant à lire d'une haleine, mais il se félicita quand même d'avoir cette distraction.

Les moustiques l'exaspéraient; il se réfugia dans l'oratoire creusé dans l'épaisseur du mur, y emporta sa lampe et s'y enferma. Là il manquerait d'air, mais les moustiques le laisseraient en paix.

Il posa la lampe sur l'autel de bois et s'assit dans l'unique stalle qui y faisait face. Ce n'était pas un siège confortable, mais Noël s'en contenta, et il fut bientôt pris d'une douce somnolence.

« Si le sommeil pouvait venir, se disait-il, je dormirais malgré les moustiques; je dormirai du reste

certainement sur le matin, quand la fraîcheur se fera sentir. »

Il se remit à lire, mais son esprit était distrait ; il pensait à Rose-Marie, aux Bohémiennes, à Germaine, à la mère Josette. Germaine était un peu pusillanime ; Rose-Marie était mieux équilibrée. Germaine, pour un peu, eût empêché Noël de coucher dans le donjon.

— Je m'y sens pourtant en sécurité, plaisanta-t-il.

Une pensée l'attendrit : Germaine l'aimait donc beaucoup, pour attacher tant d'importance aux moindres choses qui le concernaient ? Mis sur cette voie, il fit des découvertes ; puis, comme le sommeil le gagnait, des images surgirent en désordre dans son esprit : cette vieille Josette qui, sur le seuil de sa tour, eût tenté un peintre, et ses histoires de loup-garou ! Comment était ce Chevalier du Lac ?... Et Geoffroy de Vimeu qui était attendu à Nevers de bonne heure, demain matin... Où avait passé ce Chevalier du Lac ?

Noël se secoua et se frotta les yeux.

Ce réduit avait servi d'oratoire : les boiseries richement sculptées, dans le style des stalles de la chapelle, l'attestaient. Il admira la finesse des têtes de moines encastées dans la dentelle de bois, elles étaient expressives et toutes différentes.

Au-dessus du siège sur lequel Noël était assis se trouvait un écusson aux armes de Nevers. Il y remarqua une particularité qui ne l'avait pas encore frappé ; il avait d'ailleurs tout loisir d'étudier sa geôle, car il était résolu à ne se coucher qu'au jour.

XVI

Au jour, Huon prit un autre aspect; le soleil levant dora ses tours, les fleurs étirèrent leurs collettes, et gazons et feuillages apparurent d'un beau vert cru, après la pluie.

Le temps était magnifique; le château s'éveilla. M. de Vimeu en sortit de bonne heure et prit, au garage, la *Talbot* de Noël pour aller chercher du secours à Nevers, ainsi qu'il avait été convenu la veille; Gaston en ramènerait la voiture de Noël, ainsi qu'une remorque et un mécanicien.

A huit heures, M^{me} Borel descendit dans la salle à manger et y trouva Germaine. Bob survint, prétendit qu'il avait passé une excellente nuit, mais qu'il avait eu des cauchemars dans lesquels il se débattait contre des ptérodactyles. C'était un souvenir de sa classe de géologie. Ses sœurs arrivèrent pour en plaisanter. Eliane avait la migraine et Rose-Marie n'avait fait qu'un somme.

— Et Noël? réclama Rose-Marie.

— Laissez-le dormir, conseilla M^{me} Borel, indulgente; nous lui porterons son déjeuner au lit.

Bob s'offrit pour remplir cet office, et on se mit gaiement à table en faisant des projets.

— Dépêchons-nous, conseilla Eliane; on va venir nous chercher de Nevers vers neuf heures. J'espère que la voiture n'aura pas besoin d'importantes réparations.

— On ne sait jamais, fit Bob; l'essieu a donné contre un arbre, au ralenti, il est vrai, mais on ne sait jamais.

— Ayez-la pour jeudi, conseilla M^{me} Borel.

— Nous viendrons, de toutes manières, ma tante.

— Il faut que Thérèse Mellac voie un peu Rose-Marie avant les fiançailles.

Sur ces entrefaites, le maître d'hôtel entra, l'air

préoccupé, et s'approcha de la maîtresse de maison. C'était un vieil homme correct, stylé et ordinairement placide.

— Qu'y a-t-il, Régis?

— Madame, M. Mellac ne répond pas; je lui ai apporté son déjeuner, et j'ai beau cogner à ébranler le donjon, il ne répond pas.

Cette déclaration fut suivie de rires bruyants. Bob et ses sœurs furent debout en un clin d'œil.

— Allons-y! Vous permettez que nous allions le réveiller, ma tante?

Elles étaient délicieuses dans des peignoirs de calicot appartenant à M^{me} Borel.

— Allez; mais ce pauvre enfant n'a pas dormi, vous devriez le laisser reposer.

Bob risqua un coup d'œil par la fenêtre :

— Sa fenêtre est ouverte, chouette! s'écria-t-il.

Il enjamba celle de la salle à manger et fut en deux bonds au pied du donjon. Il hurla, les mains en porte-voix :

— Hou! hou! Noël!... Ohé! la Belle au Bois dormant!

Ne recevant pas de réponse, il entonna de toute la force de ses poumons :

Qu'y a-t-il dans cette tour, au guet, grand chevalier?

Le silence du donjon finit par l'étonner; mais ses sœurs accouraient : ils grimpèrent l'escalier et, à trois, seconèrent la porte de la chambre du premier.

— Noël! cette plaisanterie a assez duré. Noël! Ouvrez! C'est moi, Rose-Marie!

A l'intérieur rien ne bougea...

— Ma tante, dit Germaine, demeurée près de M^{me} Borel qui avalait son chocolat, le silence de Noël n'est pas naturel.

Régis hocha sa tête chenue :

— Je me permets d'être de l'avis de Mademoiselle.

— Vous ne connaissez pas mon filleul, fit M^{me} Borel, rassurante : il veut les intriguer parce qu'il y a

une légende sur le donjon. Je vais y aller voir moi-même.

Germaine et Régis suivaient ; dans la cour ils rencontrèrent la vieille Josette qui marmotta :

— Il a voulu faire à sa tête, je le lui avais prédit. Ah ! quel malheur !

M^{me} Borel la tança sévèrement :

— Êtes-vous folle d'effrayer les enfants avec vos radotages, mère Josette ? Je vais vous prouver que mon filleul plaisante.

— Tant mieux, Madame, je le souhaite, parce que c'est un bien bon jeune homme ; mais je doute que Madame le réveille. Pourquoi Madame l'a-t-elle laissé coucher dans le donjon ?

— Assez, Josette !

Quand M^{me} Borel prenait ce ton, nul n'insistait. Avec un haussement d'épaules, elle se dirigea vers le donjon et monta au premier étage ; là elle heurta à la porte :

— Ouvrez, Noël ! C'est moi, marraine. Ouvrez, mon enfant ; la plaisanterie a suffisamment duré. Je compte et, à trois, je fais enfoncer la porte : un, deux...

— C'est inutile, ma tante, intervint Bob : qu'on me donne une échelle, j'entrerai par la fenêtre.

En chœur, le trio recommença de plus belle :

— Il est pris ! Noël, vous êtes pris : rendez-vous !

On apporta l'échelle, Bob y grimpa lestement et pénétra dans la chambre, tandis qu'un hurra de triomphe saluait sa victoire.

— Il n'y est pas : la chambre est vide, annonça le collégien en se montrant à la fenêtre.

— Regarde sous le lit.

— Il n'y est pas.

— Dans la cheminée.

— Ah ! je le tiens !

Un nouvel hurra accueillit ce succès.

— Non, revint annoncer Bob, dépité, je croyais le trouver dans le cabinet : il n'y est pas non plus. Montez !

En un clin d'œil la cour se vida ; on se bouscu-

lait pour arriver bon premier. Bob ouvrit la porte de la chambre, mais M^{me} Borel fit reculer les assaillants :

— Il se passe quelque chose d'extraordinaire ! Que personne n'entre. J'ai déjà eu tort d'envoyer cet enfant à la découverte ; je croyais à une facétie de Noël. Régis, suivez-moi.

— Voyez, dit Bob, la lampe est encore allumée dans le petit oratoire ; que veut dire cela ?

M^{me} Borel l'envoya rejoindre les autres sur le palier et demeura perplexe.

La chambre était en ordre ; on voyait les vêtements de Noël empilés sur une chaise, devant la fenêtre, mais il ne devait jamais les mieux arranger : il était désordonné et il s'en vantait.

Il avait fumé : de la cendre, des bouts de cigarettes restés sur la table de chevet ou tombés sur le tapis l'attestaient ; les couvertures avaient été repoussées sans hâte.

— C'est curieux, murmura M^{me} Borel, soucieuse. Qu'en pensez-vous, Régis ?

Le maître d'hôtel était ordinairement de bon conseil, mais il se contenta de hocher la tête.

Germaine n'y tint plus et se glissa dans la chambre :

— Voyez, ma tante, il a passé une partie de la nuit dans le cabinet, car il y a lu et fumé.

Près de la lampe allumée on voyait encore le volume de Bergson et un briquet.

— C'est extraordinaire ! répéta M^{me} Borel.

— Il faudrait prévenir la police, émit timidement Germaine.

Rose-Marie éclata de rire, son frère et sa sœur l'imitèrent.

— Vous exagérez, ma chère ! dit Rose-Marie, de haut. Ce n'est qu'une bonne farce.

M^{me} Borel, agacée, s'en prit à Rose-Marie :

— Comment l'expliques-tu, alors ?

— Que sais-je ? Après avoir arrangé cette mise en scène, Noël est allé faire un tour dans les bois.

— La porte était fermée en dedans.

— C'est donc qu'il est descendu par la fenêtre, ma tante.

Bob lui donna le démenti :

— Impossible, à moins d'être esprit, ma chère sœur. Rends-toi compte : moi qui suis lesté, je ne risquerais pas un tel saut.

— Et du côté des douves, stupide *boy*?

— C'est encore plus dangereux, suave Rosette!

Et il lui tira la langue. Un coup d'œil jeté du balcon convainquit l'assistance.

— Il lui est arrivé quelque chose, s'entêta Germaine.

— Et vous avez l'air de le croire!

— Pourtant il devrait être ici, s'il n'est sorti ni par la porte ni par la fenêtre!

Rose-Marie rougit de colère, sous le hâle, et jeta un mauvais regard à Germaine :

— Si quelqu'un doit s'inquiéter ici, c'est moi, et je ne suis pas inquiète : Noël nous fait une farce. Il a insisté pour coucher dans la tour maudite parce qu'il avait son idée, il a eu le temps de la mûrir. Et pourquoi ne serait-il pas descendu par la fenêtre, à l'aide d'une corde?

— Non, affirma Eliane : nous l'avons enfermé ici nous-mêmes, hier soir, tu sais bien qu'il n'avait pas de corde.

— Vous m'ennuyez tous! — Rose-Marie se fâchait, faute d'argument. — Vous êtes des trembleurs. Mettons qu'il est ressorti chercher une échelle ou une corde.

— Je l'aurais entendu, Mademoiselle, intervint mère Josette; il n'est pas ressorti.

— Écoutez-moi, fit Rose-Marie sur un ton péremptoire : il n'est pas dans la chambre, c'est donc qu'il en est sorti; nous saurons comment plus tard, et il reviendra, soyez-en sûrs, mais je ne l'attendrai pas!

L'appel d'un klaxon changea le cours des idées : c'était Gaston qui ramenait l'auto de Noël, avec une remorque et un mécanicien.

— Vite, Gaston, monte vite! supplia Eliane.

Le jeune homme obéit et s'étonna de ne pas trouver ses sœurs prêtes. On le mit au courant des événements, et il prit la chose autrement que sa sœur. Il était sérieux et réfléchi ; il dit, perplexe :

— C'est curieux. Je ne voudrais pas t'effrayer, Rose-Marie, mais tu nies l'évidence : il est arrivé quelque chose d'anormal à Noël.

— Vous êtes tous ridicules ! s'obstina Rose-Marie. Vous voulez absolument prendre une plaisanterie au tragique. Je sais combien Noël est taquin, et il nous a menacés, hier soir, de prendre la poudre d'escampette.

— Huit jours avant vos fiançailles ! A la veille de l'arrivée de sa mère ! La plaisanterie serait de mauvais goût. Rose-Marie, c'est toi qui es ridicule.

— Aussi est-il bonnement caché par ici, et ce qu'il disait hier soir était pour nous préparer à ce coup de théâtre.

— Tu as du parti pris, répliqua Gaston en haussant les épaules.

— On a enlevé le jeune Monsieur, murmura Josette.

— Qui, « on » ?

— Ah ! voilà ! Chaque fois qu'il y eut une disparition dans le donjon ce fut la même chose : on ne trouva pas trace de celui qui y avait couché, ni son cadavre.

A ce mot Germaine poussa un cri.

— Ne dites pas de bêtises, Josette, conseilla Régis. Quand les femmes commencent, on ne sait où elles s'arrêteront. M. Noël n'est pas mort, il s'agit de le retrouver.

— Il est quelque part dans le parc ou dans les environs, sûrement pas loin, affirma Rose-Marie.

— En pyjama ! ironisa son frère. Et il n'avait même pas éteint sa lampe !

— Oh ! vous savez, Noël n'est guère soigneux.

— C'est vrai, reconnut Germaine. Je suis très inquiète, ma tante.

— Moi aussi, murmura M^{me} Borel.

— Le mécanicien ne peut attendre indéfiniment,

décida Rose-Marie, et j'en veux à Noël d'avoir abrégé le temps que nous devions passer ensemble; vous le lui direz. Je ne lui pardonnerai pas facilement ce manque de tact.

M^{me} Borel sembla s'éveiller d'un rêve :

— Alors, puisque vous partez, en passant au village, Gaston, tu préviendras la gendarmerie de ma part.

— Y songez-vous, ma tante? Vous allez nous rendre ridicules! répéta Rose-Marie.

— Comptez sur moi, ma tante, dit son frère.

— Ne préférerais-tu pas attendre ici le retour de ton fiancé, Rose-Marie?

— Grand merci, ma tante. Vous me ferez plaisir en me téléphonant de ses nouvelles et vous lui direz que je suis très mécontente de lui.

M^{me} Borel la regarda donner le signal du départ, et elle marmonnait en secouant la tête :

— Elle ne l'aime pas, elle ne l'aime pas...

Il ne restait autour d'elle que ses domestiques et Germaine.

— Qu'allons-nous faire, ma tante? demanda celle-ci en levant vers M^{me} Borel un regard anxieux.

— Voyons votre idée, ma petite.

Germaine aurait pu faire des comparaisons entre ce que sa tante était devenue pour elle et ce qu'elle était l'hiver dernier; elle ne s'étonna pas de son ton affectueux, elle était tout à son idée fixe; elle n'avait pas plus senti les traits mordants de Rose-Marie qu'elle n'était sensible à la confiance de sa tante.

— Allez à votre travail, commanda M^{me} Borel à ses gens; je vous appellerai si j'ai besoin de vous. Rose-Marie dit des bêtises, confia-t-elle à Germaine : il n'est pas sorti, ses chaussures sont là.

— Nous n'arriverons à la vérité que par déductions, ma tante; Noël me le répétait souvent, et il me semble que c'est lui qui me donne ce conseil, en ce moment.

Là-dessus elle éclata en sanglots.

— Courage, ma chère petite! murmura M^{me} Borel

en posant sa main sur l'épaule de sa nièce. Je suis bien tourmentée aussi.

Germaine sentait sa tante plus près d'elle encore que pendant l'examen; elle sécha ses larmes.

— J'ai seulement découvert pourquoi il s'est réfugié dans l'oratoire, dit-elle; il ne pouvait dormir : voyez.

Elle montrait une multitude de moustiques collés au plafond ogival.

— Donc, reprit-elle, excitée de se sentir sur la voie, il s'est enfermé là pour lire en fumant et y attendre le jour. Sa lampe allumée, le briquet près du livre prouvent qu'on l'a arraché à sa lecture, on l'a surpris. Qui? Pourquoi?

— On l'a peut-être appelé du dehors, émit M^{me} Borel.

— C'est possible, ma tante; mais qui? et comment est-il sorti? On a pu lui lancer une corde, mais il n'aurait pas franchi le fossé?

— Alors ce serait un guet-apens, rêva haut M^{me} Borel; je ne vois pas qui aurait intérêt...

— On ne sait rien du secret du donjon, s'entêta Josette. Monseigneur Anne l'a emporté avec lui, et pour sûr il avait fait un pacte avec Satan. Quel dommage qu'il soit arrivé malheur à un si bon jeune homme!

— Enfin, mère Josette, vous ne croyez tout de même pas que le diable l'a emporté?

Josette n'aurait pas juré le contraire. Pour faire diversion, Régis annonça les gendarmes.

— N'oubliez pas de leur parler aussi des Bohémiennes, ma tante, recommanda Germaine. Je vais faire le tour du donjon et voir si Noël n'a laissé derrière lui aucun indice qui nous mettrait sur la voie.

Germaine sortit par le pont-levis et contourna les douves.

Sur cette façade, la tour du donjon faisait saillie, et il sembla à Germaine qu'elle prenait un aspect menaçant. Elle s'assit au bord du fossé pour réfléchir : le premier étage, où était percée la loggia,

correspondait au second d'une maison ordinaire, il était impossible de sauter par là; au-dessous on voyait une étroite fenêtre, garnie de barreaux, qui éclairait la prison, et, plus bas encore, deux meurtrières qui devaient aérer une salle inférieure. Aucune trace d'escalade n'était visible contre le mur.

Si quelqu'un avait attiré Noël dans un guet-apens, on avait pu lui lancer une corde, il l'aurait fixée au balcon; mais une fois en bas il aurait difficilement pris pied, les tours baignant dans les fossés. Cependant, si un rebord de terre ou de pierre permettait de longer les murs jusqu'à un des ponts de pierre, on pouvait s'échapper par là. C'était une solution à examiner. Elle se leva et essaya, en se mouillant les pieds, de se maintenir contre le donjon; c'était possible sur une longueur d'un mètre, et encore en se cramponnant à un remblai glissant; au-delà elle dut y renoncer.

Elle alla chercher la barque qui servait à explorer les fossés; elle saisit les rames et l'amena devant le donjon : elle n'en sut pas plus long et retourna au château, découragée, pour entendre le brigadier de gendarmerie soutenir la thèse d'un suicide et commander de fouiller les douves.

Elle protesta, véhémement :

— Noël n'avait aucune raison de se suicider!

— Nous voyons chaque jour des aventures extraordinaires, dans notre métier, Mademoiselle; il suffit d'un accès de fièvre chaude pour qu'un homme prenne subitement l'idée de se jeter à l'eau. Fouillons les fossés.

— Il y a un moyen de les vider assez rapidement, intervint M^{me} Borel.

Elle fit appeler ses gardes et leur donna l'ordre de vider les douves. Les gendarmes fouillèrent vainement le château, des souterrains aux combles, et les douves mises à sec ne révélèrent rien non plus.

Germaine et sa tante avaient pris rapidement le minimum de nourriture. Le soir tombait; leur angoisse augmentait; aucune nouvelle, aucun indice ne venait les encourager. Il n'y eut que la vieille

Josette pour prétendre qu'elle avait entendu des gémissements dans la prison.

Malgré l'effroi que lui causait maintenant la tour maudite, Germaine la visita. Elle descendit même par une échelle dans l'in pace; mais tout cela avait déjà été perquisitionné par les gendarmes, et Germaine n'en apprit pas plus qu'eux.

Comme elle sortait du donjon, elle crut aussi entendre un appel; elle accusa ses nerfs surexcités, l'excès de fatigue, et rejoignit M^{me} Borel au salon.

— Il faudra que je télégraphie demain à sa mère, s'il n'y a pas du nouveau jusque-là, dit celle-ci. Ce matin j'étais tourmentée, mais à présent je suis horriblement inquiète.

— Que lui est-il arrivé? gémit Germaine.

— Vous avez une mine affreuse, ma petite; vous avez été debout toute la journée, vous n'avez presque pas pris de nourriture; vous allez me faire le plaisir de dormir.

— Il est inutile que je me couche, je ne pourrai dormir, ma tante. Je pense sans cesse à cette histoire du dernier des Rabasteins, qui ressemble à celle de Noël. Par quel pressentiment nous l'a-t-il racontée?... Josette prétend qu'un livre de la bibliothèque nous documenterait sur le donjon, je voudrais le lire, il m'inspirerait peut-être, et j'en sais le titre et l'auteur.

Munie de la clef et d'une bougie, M^{me} Borel escorta Germaine et fouilla avec elle parmi les bouquins poudreux et d'anciennes reliures. Elles découvrirent enfin ce qu'elles cherchaient : c'était une histoire du donjon que l'auteur assurait être impartiale et véridique.

Elles emportèrent le volume assez épais et entreprirent de l'étudier; elles lurent toute la nuit. Parfois M^{me} Borel se renversait dans son fauteuil et fermait les yeux, mais elle sursautait bientôt et redevenait attentive. Malgré sa fatigue, Germaine n'avait pas sommeil et sa lecture la passionnait, non que l'ouvrage fût très intéressant, mais elle espérait toujours y découvrir un indice.

Après de longs préliminaires, l'auteur racontait quels sièges, quels combats ce donjon avait victorieusement soutenus. Jehanne d'Arc s'y était arrêtée, ainsi que d'autres personnalités marquantes.

Le bas, selon l'usage, servait de prison; le premier et le second de grenier en temps de paix, de magasin d'armes et de dernier refuge en temps de guerre. Il était fait mention d'un puits qui permettait aux assiégés de résister longtemps, et d'oubliettes dont Monseigneur Anne avait fait usage. L'histoire du comte Colonna et celle du Chevalier du Lac y étaient relatées.

— Il n'y a plus d'oubliettes ni de trappes d'aucune sorte : mon mari les a fait boucher, assura M^{me} Borel.

Cependant la disparition du Chevalier restait inexpiquée. Il s'était volatilisé, en plein jour, sans laisser de traces, et son domestique l'avait vu écrire à sa table, une demi-heure avant l'événement.

— Avez-vous fait téléphoner des nouvelles à la *Chamade*, ma tante? demanda Germaine.

— Si Rose-Marie en voulait, elle n'avait qu'à rester.

— Noël serait désolé que vous la traitiez si durement, ma tante, et j'espère qu'il reviendra.

M^{me} Borel fixa sa nièce avant de répondre :

— Je ferai téléphoner qu'il n'y a rien de nouveau. Et le jour parut.

« Où est Noël? Que fait-il? Que pense-t-il? » se demandait Germaine. Et elle déclara :

— Ma tante, je n'ai plus espoir qu'en la police.

Mais, depuis la veille, la police n'avait recueilli aucun renseignement. On vint enquêter de Nevers, et un inspecteur demeura à Huon pour essayer d'éclaircir ce mystère.

Rose-Marie paraissait vexée et irritée du bruit qu'on menait autour de l'affaire.

M^{me} Borel prévint M^{me} Mellac, et les inquiétudes de la veille recommencèrent.

Alléché par la promesse d'une prime importante, l'inspecteur fit du zèle, mais sans résultat.

XVII

Il y avait trente-six heures que Noël avait disparu; les chances de le retrouver diminuaient, et l'inquiétude croissait à Huon. Germaine, fiévreuse, ne tenait pas en place.

« Si une seconde nuit passe sans changement, je ne le reverrai plus », se disait-elle.

Cette pensée aiguïsait son esprit et développait l'acuité de ses sens. Elle retourna au bord des douves, elle les explora, elle s'assit en face du donjon et l'interrogea du regard. Les fossés étaient à sec. Toujours en pensant au dernier des Rabasteins, elle se demanda dans quelle pièce souterraine donnaient les meurtrières que la vidange des fossés rendait abordables.

Elle traversa le pont et enfonça bravement dans la vase, et tout à coup elle tressaillit de surprise et d'espoir : elle avait nettement perçu une plainte. Elle s'approcha de la meurtrière, s'enlisant pour aller plus vite, s'agrippant au lierre, et elle appela :

— Qui est là? Est-ce vous, Noël?

Une voix, la voix de Noël, répondit faiblement, et du cœur de Germaine monta un cantique d'actions de grâces.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle. Vivant! vous êtes vivant! Mais qu'est-il arrivé? Où êtes-vous?

— Dans un puits.

— Êtes-vous blessé?

— Je pense que oui, car je ne peux remuer sans beaucoup souffrir.

— Oh! mon Dieu! Courage, on va vous tirer de là, on vient!

En effet, on accourait à ses cris, tandis qu'elle continuait de parlementer avec Noël toujours invisible.

— Vite! suppliait-il. Je souffre abominablement. Depuis combien de jours suis-je dans ce trou?

— Depuis trente-six heures.

— Seulement! O Germaine! quel bien me fait votre voix! Quand je l'ai entendue il m'a semblé qu'un ange de lumière descendait tout à coup au fond de mon enfer.

— Patience, Noël : voilà du secours.

Cette fois l'inspecteur fut utile pour diriger les opérations; elles n'étaient pas aussi aisées que l'avait imaginé Germaine, dans sa joie de retrouver vivant celui qu'elle aimait.

Elles demandèrent du temps que Germaine trouva interminable, et il fallut des gens du métier pour agrandir l'ouverture de manière à laisser passer le corps d'un homme sans faire écrouler un pan du donjon.

On trouva le malheureux Noël dans un puits profond, creusé dans l'épaisseur de la muraille, et avec lequel cette meurtrière correspondait par suite d'un éboulement; ce bienheureux éboulement, survenu depuis des années, sans qu'on s'en fût aperçu, avait sauvé Noël qui avait été retenu par une saillie.

Tandis qu'on tentait de sauver le malheureux, Germaine l'encourageait :

— Pourrez-vous nous aider? On va vous envoyer une lanterne électrique au bout d'une longue corde; arrêtez-la au passage, nous saurons ainsi à quelle profondeur vous vous trouvez.

— J'essaierai; mon bras gauche me fait beaucoup souffrir, et je ne peux bouger sans risquer de tomber plus bas. Je viens de passer des heures horribles, et il me tarde de revoir le jour.

On fit filer le câble et on mesura huit mètres au-dessous du niveau du sol; il fallut l'allonger et le consolider.

— Le mieux, lui expliquait Germaine, est que vous passiez le nœud coulant qu'on va vous envoyer autour de votre taille; vous vous retiendrez à la corde à l'aide de votre main valide, et on vous hissera.

— Je crois que je ne pourrai pas; je suis très faible.

— Un effort, Noël : la délivrance est à ce prix; sinon, ce sera beaucoup plus long.

On lui envoya un flacon de cognac pour lui donner des forces, et il annonça qu'il était prêt à tenter l'expérience.

La manœuvre était délicate et dangereuse à exécuter; l'inspecteur la dirigea habilement, et les hommes montrèrent de l'adresse.

Avec d'infinies précautions on ramena le blessé sur la terre ferme, non sans lui avoir arraché des gémissements qui trouvaient de douloureux échos dans le cœur de Germaine.

Elle était près de la meurtrière agrandie quand on le ramena au jour, et ce fut elle qu'il aperçut d'abord; il voulut lui sourire, mais le suprême effort qu'il venait d'ajouter à tant de souffrances l'avait épuisé, son visage prit l'expression de celui d'un supplicié, et il s'évanouit.

Germaine était trop émue pour s'en rendre compte, mais Noël n'était plus le prince charmant à qui elle avait dit bonsoir, l'avant-veille, au pied du donjon; quelques heures avaient suffi pour le rendre méconnaissable.

Avec son visage maculé de sang et de poussière, sa barbe de quarante-huit heures, il n'avait plus rien du brillant fiancé de Rose-Marie.

Un médecin, qu'on était allé prévenir, se trouvait là; il ordonna de transporter immédiatement le blessé au château. M^{me} Borel et Germaine s'empres-
saient autour de la civière. On étendit Noël sur le lit de la chambre d'honneur, et le médecin entreprit de panser ses blessures.

Par chance, il avait fait une chute de plus de quinze mètres sans grand dommage, dans un étroit boyau où son long corps s'était accroché et avait dû rebondir plusieurs fois et glisser plutôt que choir.

Aussi ce pauvre corps était-il couvert d'ecchymoses plus ou moins graves. Noël avait un bras

cassé, mais les impressionnantes blessures de la tête n'étaient pas graves.

Par crainte de lésions internes, le médecin ordonna le plus complet repos et laissa M^{me} Borel et sa nièce au chevet du blessé.

Comme le médecin l'avait prévu, Noël eut un accès de fièvre et le délire. Germaine servait d'infirmière sous les ordres de sa tante, qui ne cessait de répéter :

— C'est miracle que vous l'ayez découvert là, ma petite.

— La Providence l'a permis, ma tante, et je n'ai jamais désespéré; une confiance inexplicable me soutenait.

— Enfin, ma petite, l'acharnement que vous mettiez dans vos recherches méritait récompense. D'ailleurs cet acharnement prouve...

— Quoi, ma tante?

— Rien du tout. Je voudrais pouvoir rassurer sa mère, mais elle est déjà en route. Ah! je suis contente de lui rendre son fils vivant!

— C'est bien lui que j'avais entendu, hier soir, en sortant du donjon, et la mère Josette l'avait entendu aussi, mais je n'osais me vanter de cette histoire de revenants, j'avais peur qu'on me reproche d'avoir des hallucinations. Sans ce mouvement de respect humain, Noël aurait été délivré vingt-quatre heures plus tôt. Mais, en notre siècle de scepticisme, comment croire à une aventure si romanesque?

— Allons, vous voilà bien bavarde, ce soir, Germaine, et vous vous êtes adressé assez de reproches. Allez vous reposer, vous êtes fatiguée aussi, et embrassez-moi. Bonsoir!

Le visage de Germaine s'était assombri :

— Avez-vous prévenu Rose-Marie que son fiancé est retrouvé, ma tante?

— J'ai eu à m'occuper de choses plus urgentes, et, ma foi, si les nouvelles lui tenaient tant à cœur, elle serait venue les chercher. Allons, bonsoir; embrassez-moi, répéta M^{me} Borel.

Germaine obéit et ne s'étonna même pas de la douceur inaccoutumée de ce baiser.

— Reposez-vous, je l'exige; si j'ai besoin de vous, je vous appellerai. Il ne serait pas convenable que vous soigniez Noël; il n'est d'ailleurs pas en danger.

Cette dernière considération convainquit Germaine. Il n'était pas convenable qu'elle veillât le fiancé d'une autre, à la place d'une autre qui ne se dérangeait pas.

Après un dernier regard au blessé endormi, elle sortit lentement.

Elle ne se demandait ni pourquoi ni comment elle l'avait retrouvé dans ce puits, après l'avoir laissé dans la chambre du donjon; elle savait seulement qu'il lui était plus cher depuis qu'elle l'avait sauvé et qu'il lui témoignait tant de confiance. Mais, au bout du compte, elle avait travaillé pour une autre, une autre en profiterait.

Sans Germaine, Noël aurait pourri dans son oubliette. Cependant elle compterait bien peu quand l'ingrate Rose-Marie reparaitrait. Germaine se souvenait de la réconciliation qui avait suivi la brouille des fiancés, à propos du bel Harry; elle avait de l'expérience et elle se répétait :

— Il appellera son indifférence délicatesse; c'est trop injuste, car elle ne l'aime pas; mais ce sera comme ça. Elle ne l'aime pas. Ai-je eu une autre pensée tant qu'il n'a pas été retrouvé? Mais, moi, je l'aime; ah! mon Dieu! pourquoi tant l'aimer?

Et, comme elle était brisée de fatigue, elle s'endormit tout habillée et en pleurant. M^{me} Borel la retrouva ainsi, elle la devêtit sans l'éveiller et la coucha maternellement.

XVIII

M^{me} Mellac arriva pour veiller son fils. En quelques mots son amie la mit au courant des événements et l'installa au chevet du blessé.

— Je bénis Dieu de m'avoir épargné tes inquiétudes, dit M^{me} Mellac; tes dépêches m'ont plus intriguée qu'effrayée, ma bonne Sylvie; je te remercie d'avoir gardé tes craintes pour toi.

— J'espérais toujours retrouver ton fils sain et sauf avant ton arrivée, Thérèse, et je préférerais t'apprendre la vérité de vive voix. En somme, j'ai eu raison et j'ai bien fait de t'épargner nos inquiétudes.

Thérèse Mellac s'attendrit en embrassant son amie :

— Ma bonne, ma dévouée Sylvie !

Le médecin assurait que Noël n'avait rien de grave; la fièvre était l'effet du choc, et, sauf son bras cassé, d'ici deux ou trois jours il serait valide.

M^{me} Mellac se renseignait :

— Enfin, comment cet accident lui est-il arrivé ?

— C'est encore un mystère; tu l'interrogeras toi-même, demain.

— C'est miracle qu'il ne se soit pas tué, en faisant une chute de quinze mètres.

— Dieu l'a protégé. Il était survenu un éboulement dans ce puits dont j'ignorais l'existence; Noël a glissé d'aspérité en aspérité, entraînant avec lui des pans de muraille; un promontoire l'a arrêté, sans quoi ce puits paraît profond. Mon mari lui-même n'en avait jamais entendu parler, et que faisait ce puits invisible dans l'épaisseur de la muraille ? Enfin, comment Noël y est-il tombé ? Il nous l'expliquera. En attendant, je vais me reposer : ces émotions m'ont épuisée. Tu pourras t'allonger sur cette chaise longue, et tu m'appelleras si tu avais besoin de quelque chose. Quant à Noël, le mieux

serait qu'il dorme; par précaution, le médecin lui ordonne le lit et le calme pendant deux ou trois jours. Ainsi, ne l'interroge pas, ne le fatigue pas.

— C'est compris. Bonsoir, ma bonne Sylvie. Tu as besoin de repos toi-même.

Et M^{me} Borel laissa M^{me} Mellac au chevet de son fils.

En se rendant à sa chambre, elle vit de la lumière sous la porte de Germaine.

— Eh bien! vous ne dormez pas encore, Germaine?

— L'excès de fatigue m'en empêche, ma tante.

— Il faut dormir, ma chère enfant, il le faut.

Au jour, M^{me} Borel alla prendre des nouvelles de son filleul et trouva son amie debout.

— Comment avez-vous passé la nuit, Thérèse?

— Il a été très agité, il délirait, il ne me reconnaissait pas.

— C'est l'effet du choc, comme après une opération, affirme le médecin; ne t'en inquiète pas.

M^{me} Borel s'approcha du lit sur la pointe des pieds et constata que son filleul dormait paisiblement, sa respiration était régulière.

M^{me} Mellac entraîna son amie dans l'embrasement de la fenêtre et continua de lui parler à voix basse :

— Explique-moi, Sylvie : dans son délire il remerciait une certaine Germaine et il croyait avoir affaire à elle chaque fois que je le faisais boire ou que j'arrangeais ses oreillers. Sa fiancée s'appelle Rose-Marie, cependant?

— Oui, Thérèse.

— Alors, qui est Germaine?

— Ma nièce. J'ai dû t'en parler : Noël lui donnait des leçons.

— Ah! en effet, je me souviens : une orpheline et une Borel aussi.

— Pas comme tu l'entends, Thérèse.

Et M^{me} Borel recommença l'histoire de Germaine,

— Je me méfie, par principe, des orphelines recueillies par charité et des enfants qui se trouvent

dans une situation fausse, murmura M^{me} Mellac d'un ton méprisant.

— Moi aussi, Thérèse; j'ai même été dure pour Germaine, au début, à cause de cela.

— Pourquoi mon fils est-il si occupé d'elle?

— Parce que sans elle tu ne l'aurais jamais revu, et il sait mieux que nous ce qu'il lui doit.

M^{me} Mellac réprima un frisson.

— Tu t'exprimes par énigmes, Sylvie.

— Hier, je n'ai pas eu le temps de te donner de détails sur l'aventure de Noël, et puis elle m'avait trop secouée, mon esprit était en déroute.

Et M^{me} Borel narra tout ce qui s'était passé à Huon depuis quarante-huit heures.

— Incontestablement, elle a sauvé la vie à mon fils, avoua M^{me} Mellac. Conduis-moi près de ta nièce, je la remercierai.

M^{me} Borel mena son amie dans la chambre de Germaine.

— Je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous, ma chère petite, dit M^{me} Mellac; vous avez sauvé mon enfant.

Germaine rougit et balbutia :

— Oh! Madame! j'en suis si heureuse!

— Embrassez-moi. C'est bien Germaine qu'on vous appelle?

Mais ce baiser fut sans chaleur, et Germaine, qui était allée à la mère de Noël avec tout son cœur, se referma.

— Noël est mon benjamin, poursuivait M^{me} Mellac, j'ai toujours eu un faible pour lui; j'aurais été inconsolable. Je ne veux pas oublier que vous avez évité un affreux malheur, et, puisque vous êtes orpheline, je m'occuperai de vous.

Si l'intention était bonne, le ton froissa Germaine. Elle remercia froidement :

— Je rends à Noël un peu de ce qu'il a fait pour moi en m'aidant à obtenir mon baccalauréat, Madame.

Quand elles furent de nouveau seules, M^{me} Mellac se tourna vers son amie :

— Elle n'est ni jolie ni sympathique; c'est une enfant fière qui a souffert, elle est aigrie.

— Germaine!

C'était Noël qui appelait de la chambre voisine.

— Entends-tu? Encore! Allons-y, ma chère.

Noël s'éveilla, reconnut les deux femmes et s'écria joyeusement :

— Maman!

M^{me} Mellac oublia tout, hors qu'elle retrouvait l'enfant qu'elle avait failli perdre, et ce furent des caresses, des baisers fous.

M^{me} Borel poussa les volets, fit entrer le soleil dans sa chambre, et elles s'assirent au chevet du blessé, qui se sentait mieux.

— Dis-nous enfin comment tu es tombé dans cette oubliette, au lieu de dormir dans ton lit.

— Ne vous en êtes-vous pas aperçue en visitant la chambre du donjon, marraine?

— Ma foi non; nous avons pourtant bien cherché.

— Vous n'êtes pas entrés dans l'oratoire, alors?

— Si, mon enfant; ta lampe y brûlait encore.

— Et tout était en place?

— Parfaitement.

— C'est curieux. Je lisais tranquillement dans cet étroit cabinet, en attendant le jour; mais, une nuit blanche, c'est long, savez-vous; je somnolais donc et je m'amusais à examiner les boiseries, lorsque je m'aperçus que les armes des ducs de Nevers, qui surmontaient mon siège inconfortable, s'en étaient presque détachées. Avais-je provoqué ce phénomène en remuant dans ma stalle, ou en touchant, sans le savoir, quelque ressort secret? Avant cet instant, je n'avais pas remarqué ce détail qui m'eût frappé.

« Je tirai les armes à moi, et je roulai au fond de ce puits perdu; une saillie me retint, mais le choc fut assez rude, je perdis connaissance.

« Quand je revins à moi, la fraîcheur et la nuit profonde qui m'environnaient me surprirent; de plus je ressentais une vive douleur au bras et je ne pouvais remuer sans hurler. Heureusement, car, au

moindre mouvement, je tombais plus bas. Je pris peu à peu conscience de ma situation : elle était terrible, et ces trente-six heures me parurent trente-six jours. Je n'ai pas dormi une minute, j'ai abominablement souffert et j'ai réfléchi au fond de ce tombeau où j'étais tombé vivant. »

— Mon pauvre petit !

Et M^{me} Mellac couvrit son benjamin de larmes et de baisers.

— Où sont les Borel et Rose-Marie ? demanda soudain Noël, s'arrachant aux caresses maternelles.

— A la *Chamade*, Noël. Rose-Marie ne prenait pas ta disparition au tragique et croyait à une plaisanterie.

Il se fit raconter les événements par le menu, et il se rendait compte des faits et gestes de chacun. Sans en avoir l'air il reconstituait ce qui s'était passé et il en tirait des déductions.

M^{me} Borel reprit son idée :

— Je n'arrive pas à m'expliquer ce puits.

— C'est pourtant simple, marraine : les donjons de cette époque en contenaient presque toujours un, qui permettait de soutenir un long siège dans ce refuge suprême. Ce puits-ci donnait primitivement dans la prison ; quelque seigneur de Huon voulut sans doute le faire communiquer avec l'appartement du premier pour les commodités de la défense, et cette stalle, qu'on déplaçait à l'aide d'un mécanisme, en masquait l'orifice en temps de paix. J'ai découvert le secret du donjon, en somme, mais il m'a coûté cher, et sûrement le Chevalier du Lac l'a expérimenté avant moi !... Marraine, je voudrais voir Germaine : je l'ai mal remerciée.

M^{me} Mellac s'alarma aussitôt :

— Je l'ai fait pour toi, mon petit, et tu me sembles moins pressé de voir ta fiancée que je ne le suis moi-même de faire sa connaissance.

La physionomie de Noël prit une expression de gravité qu'on ne lui connaissait pas :

— Je n'épouserai jamais Rose-Marie, maman.

— Allons donc, que dis-tu ? Et depuis quand as-tu pris cette décision ?

— Depuis que je suis descendu au royaume des morts, d'où j'ai cru ne jamais revenir.

— Qu'est-ce que cela change, Noël ?

— Tant de choses, maman !

— Ce n'est pas cela qui t'empêchera d'épouser Rose-Marie Borel ?

— Si, maman ; frôler la mort fait réfléchir sérieusement aux choses sérieuses, et je m'étais engagé à la légère dans cette aventure. La beauté de Rose-Marie m'avait séduit.

— Eh bien ! elle reste belle, j'espère ?

— Oui, maman ; mais orgueilleuse et égoïste aussi.

— Nous avons tous nos défauts.

— Quelle admirable belle-mère tu feras, maman : tu es décidée à trouver toutes les excuses à Rose-Marie. Heureusement, nos fiançailles ne sont pas officielles, un instinct m'a empêché de m'enferrer, et je crois à la clairvoyance de l'instinct.

— Enfin, c'est une plaisanterie ! Pourquoi romprais-tu avec cette jeune fille que tu as compromise ? Tu n'as même pas un bon motif.

— Oh ! si : elle ne m'aime pas.

— Tu le crois, mon petit.

— J'en suis sûr, maman.

Et Noël raconta en quelles occasions Rose-Marie l'avait fait douter de ses sentiments. Il parla longtemps avant de conclure :

— Vous êtes de mon avis, marraine. Son attitude de ces derniers jours n'ôte-t-elle pas tous les doutes ? Sa place n'était-elle pas ici, à vos côtés ?

— Mon petit Noël, coupa sa mère, qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. La pensée d'une autre te donne certainement ces scrupules tardifs.

— D'une autre qui m'a donné plus d'une preuve d'amour.

— Tu délirés, mon fils. Nous reprendrons cette conversation quand tu seras remis de cette secousse,

elle t'a dérangé le cerveau; tu parles de changer de fiancée comme de logement.

— J'ai toute ma lucidité, maman, et tu ne voudrais pas, toi-même, que j'épouse une femme qui ne m'aimera jamais, qui se préférera toujours à tout. Quelles chances de bonheur aurais-je avec Rose-Marie? Et tu veux que je sois heureux?

— Je le désire de tout mon cœur, mon fils; mais tu n'abandonneras pas ta fiancée pour une sainte nitouche qui sait enjôler les hommes. Elle fera une intrigante d'envergure, sa mère lui a transmis ses talents.

— Ce que tu dis est méchant, maman, et je ne suis pas habitué à t'entendre prononcer des jugements aussi peu charitables. Oui, je pense à Germaine, et je vois que tu es documentée sur elle.

— Certes! Cette orpheline recueillie par charité, condamnée à gagner sa vie, trouve plus facile d'endoctriner un benêt comme toi. Il est aisé de simuler de beaux sentiments et de faire croire à un peu d'amour.

Noël se fâcha et menaçait de sauter du lit, lorsque M^{me} Borel intervint dans le débat :

— Je ne suis pas suspecte de partialité pour Germaine, Thérèse, mais, à mon âge, on ne s'y trompe pas. Il a raison : elle l'aime d'un amour profond et désintéressé, enfin d'un véritable amour. Mais je comprends ta déception : je t'annonce que ton fils est fiancé à une jeune fille riche, de bonne famille; tu arrives, et il y a maldonne : ton fils veut épouser une orpheline besogneuse et dans une situation fausse.

— Aussi je ne te permettrai jamais de l'épouser, Noël.

— Si, maman, parce que tu m'aimes et qu'au fond tu es bonne. En ce moment tu es déçue, comme dit marraine, et tu souffres dans ta vanité, mais sans elle je serais mort et tu pleurerai amèrement. Tu n'as pas assisté à notre aventure, tu ne te rends pas compte, à l'instar de ceux qui arrivent quand tout est fini; parce qu'elle était là, marraine est déjà plus

compréhensive. Mais il faut avoir été enterré vivant, comme moi, pour savoir qu'on ne peut se réadapter à la vie avec la même mentalité qu'avant. J'ai fait de graves réflexions au fond de ma tombe, et la défection de Rose-Marie, dans un tel moment, est une véritable trahison qui devrait te révolter. Elle a montré sa nature superficielle et égoïste, tandis que Germaine m'a découvert parce qu'il y a un Dieu pour les amoureuses. Vous n'imaginerez jamais mes impressions quand j'ai entendu sa voix au fond de mon tombeau. Il m'a semblé qu'une lumière éblouissante éclairait soudain mon obscurité, qu'une douce chaleur réchauffait mes membres transis; je ne sentais plus mes souffrances, maman, parce qu'elle m'apportait l'espérance; tu ne l'oublieras pas non plus.

M^{me} Borel renchérit :

— Et elle l'a soutenu avec une tendresse et une présence d'esprit que peut seul inspirer l'amour.

M^{me} Mellac, une grande blonde, distinguée, à qui son fils ressemblait beaucoup, passait pour intelligente et bonne; cependant elle s'entêtait :

— Non, tu ne l'épouseras pas.

— Et pourquoi, Thérèse? s'informa M^{me} Borel. En somme, tu ne connais Rose-Marie que par nos dires; elle est plus jolie que Germaine, mais c'est l'affaire de ton fils. Alors, qu'est-ce qui t'attire vers elle? Sa famille? Sa fortune? Pourquoi t'obstines-tu à plaider sa cause perdue d'avance?

— Parce que cela compte, Sylvie, la famille et la fortune. Grâce à ta générosité, mon fils faisait un beau mariage, sa situation était assurée.

— Mais je dote toujours ton fils, Thérèse; je ne me dédis pas de ce que j'ai dit.

— Je t'ai mal remerciée, ma bonne Sylvie, mais tu nous as tant gâtés que je serai ta débitrice de toutes manières.

— Allons, je veux lever ta dernière objection : depuis quelque temps j'ai décidé d'adopter Germaine.

M^{me} Mellac resta sans voix, mais Noël bondit sur

sa marraine avec une pétulance qui fit pousser un cri à celle-ci :

— Petit imprudent !

— Ah ! marraine chérie ! Vous êtes la meilleure des meilleures !

— C'est ce qui te trompe, dit tristement M^{me} Borel, je ne suis pas bonne.

M^{me} Mellac se jeta au cou de son amie :

— Si, Sylvie, il a raison : tu es la meilleure... pour ceux que tu aimes. Seulement, comme les rousses, tu n'es pas tempérée : avec toi, c'est tout ou rien. Mais tu me racontais que tu ne supportais pas ta nièce...

— En effet, mais j'avais tort, et il n'y a que les imbéciles pour refuser de reconnaître qu'ils se sont trompés.

Noël, en enfant gâté, ayant obtenu ce qu'il voulait, cajolait sa marraine, que M^{me} Mellac accablait aussi de protestations de reconnaissance, et M^{me} Borel pleurait d'attendrissement.

Trois jours plus tard, Noël, s'appuyant au bras de Germaine, se dirigeait vers la tour de mère Josette. Celle-ci se montra sur le seuil avec un visage épanoui :

— Ça fait plaisir de vous revoir, monsieur Noël.

— Me voilà ressuscité, et je vous présente ma fiancée, mère Josette. Est-elle de votre goût ?

— Pas possible ! Ah ! mais... ah ! mais..., c'est M^{lle} Germaine ! C'était donc une farce que vous m'aviez faite ? Ah ! tant mieux : c'est la châtelaine que je souhaitais pour Huon, et vous auriez été plus aveugle que moi d'en choisir une autre.

M^{me} Borel arriva par derrière et dit :

— Enfin, nous voilà tous contents, n'est-il pas vrai ?

Elle continua, en ramenant les fiancés au château :

— Et Rose-Marie a trop d'orgueil pour avoir longtemps du chagrin : on chuchote déjà qu'Harry la consolera.

— Dieu en soit béni ! soupira Germaine, sans rancune.

M^{me} Borel taquina son filleul :

— Pour un garçon moderne et un philosophe, tu t'offres une aventure bien romanesque, mon filleul ! tu tombes dans une oubliette, ou presque — ce qui est démodé, — et tu te fais sauver la vie par une jeune fille ; ce n'est pas banal : tu renverses les rôles.

— Vous oubliez d'ajouter que je trouve le bonheur dans cette aventure extravagante, grâce à une bonne fée : ma marraine.

FIN

Pour les tricoteuses et les brodeuses

LES ALBUMS de la Collection **AUORE**



TRICOT ET CROCHET

L'album de 36 pages grand format,

EN VENTE PARTOUT: **3 fr. 75**; franco, **4 fr. 25**

BRODERIES MODERNES

L'album de 36 pages grand format,

EN VENTE PARTOUT: **4 fr. 25**; franco, **5 fr.**

LES ALBUMS de **La MODE et la MAISON**

40 MODÈLES au TRICOT

36 pages grand format,

EN VENTE PARTOUT: **6 francs**; franco, **7 francs.**

50 MODÈLES au TRICOT pour la Jeunesse

Enfants de 6 mois à 15 ans.

EN VENTE PARTOUT: **8 francs**; franco, **9 francs.**

50 MODÈLES au TRICOT pour Dames

EN VENTE PARTOUT: **8 francs**; franco, **9 francs.**

BRODERIES D'AMEUBLEMENT

36 pages grand format,

EN VENTE PARTOUT: **8 fr.**; franco, **9 fr.**

Collections **AUORE** et **MODE** et **MAISON**

1, RUE GAZAN, PARIS-14^e.



La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

La Collection STELLA

publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique. Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, **abonnez-vous** pour **35 francs par an** seulement (au lieu de 48 francs pour 24 volumes à 2 francs)

▼
L'abonnement d'un an donne droit à recevoir, **gratuitement**, en plus de la **Collection STELLA** pendant un an :

UN RELIEUR MOBILE CARTONNÉ

permettant de relier facilement un volume de la **Collection "STELLA"**.

▼
Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste ou mandat-chèque, à
M. le Directeur du PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14^e
_____ (Compte chèque postal Paris 28-07). _____